



Université du Québec
à Rimouski

La voie de l'inachevé

**Recherche heuristique sur la relation entre les enjeux relationnels, la
création artistique et la conscience de la réalité**

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales

en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

© **MAXIME BRILLANT**

Novembre 2024

Composition du jury :

Vincent Cousin, président du jury, Université du Québec à Rimouski

Jeanne-Marie Rugira, directrice de recherche, Université du Québec à Rimouski

Marcel Méthot, examinateur externe, Université du Québec à Rimouski

Dépôt initial le 2 avril 2024

Dépôt final le 6 novembre 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

AVANT-PROPOS

L'objectif général de ce mémoire est de documenter mon processus de recherche, de consigner les éléments de réflexions qui en ont émergé et de témoigner des transformations qui en ont résulté. Bien que les objectifs poursuivis trouvent des pistes de réponses dans les chapitres 4 et 5, il n'a jamais été envisagé que des solutions parfaites ou définitives puissent être trouvées. Ce travail vise la réflexion et la réflexivité et sa contribution potentielle sera d'approfondir et d'affiner les questionnements qui ont motivé la démarche, plutôt que d'y répondre.

*La mort me délivrant d'un monde qui
me tue enferme en effet ce monde réel dans
l'irréalité d'un moi qui meurt.*

Georges Bataille

*J'ai envoyé mon âme à travers l'invisible
Pour épeler les lettres de cette Après-Vie :
Mon âme est revenue vers moi
Et m'a répondu : « Je suis moi-même le
Ciel et l'Enfer ».*

Omar Khayyam

*Nothing evades our attention as persistently
as that which is taken for granted.*

Gustav Ichheiser

*Tout commence par la conscience
et rien ne vaut que par elle.*

Albert Camus

*In a field
I am the absence of field.
This is always the case.
Wherever I am
I am what is missing.*

Mark Strand

*There's something to be said for hunger:
at least it lets you know you're still alive.*

Margaret Atwood

*C'est à force d'observation et de réflexion
que l'on trouve une voie.
Il faut donc creuser et fouiller sans cesse.*
Claude Monet

*I am the disposable thing trying to identify
the eternal thing.*

Chuck Phalaniuk

Una Salus Victis Nullam Sperare Salutem

Virgil

RÉSUMÉ

Cette recherche vise à explorer les possibilités de réduire une insatisfaction face à l'existence et une forme d'isolement et de difficulté relationnelle reliés à cette insatisfaction. Pour ce faire, j'ai approfondi les origines de la problématique, ses manifestations et les pistes provenant des recherches et travaux existant déjà sur ce sujet. Ce travail sur la définition de la problématique m'a permis de mettre en lumière des enjeux importants et de mieux comprendre mes pensées et mes comportements.

L'existentialisme est au cœur de ma recherche, comme une masse imposante, mais floue, autour de laquelle gravitent des sujets plus précis. Ainsi, la fonction de la création artistique, et plus particulièrement du récit narratif de fiction, sera abordée. Je ferai aussi plusieurs détours, parfois prévisibles et parfois surprenants, sur des sujets qui devenaient inévitables à mesure que le chemin se traçait : l'inconscient, le symbolisme, la foi, l'exclusion, le jeu...

L'hypothèse voulant que la création artistique puisse être ou mener à une voie de passage concernant la problématique a toujours été présente, mais si le fait de créer suffisait en lui-même, cette recherche n'aurait pas été nécessaire. Il fallait donc considérer la création autrement pour espérer lui donner un potentiel transformateur satisfaisant. Étrangement, l'approche méthodologique de cette recherche s'avère être à la fois ce qui a permis de trouver une voie de passage, et à la fois ce qui manquait à la création pour me permettre d'avancer dans ma problématique. Ce point commun est la phénoménologie. Le récit autobiographique, l'écriture performative et les récits phénoménologiques sont autant de phares éclairants des zones d'ombres que de possibilités de renouvellement. Certains ont eu lieu et certains restent à venir sur cette voie de l'inachevée.

L'approche phénoménologique aura rendu possible une recherche aussi singulière, et se dévoilera finalement un élément de réponse à la question originelle de cette recherche.

Mots-clés : Existentialisme – Symbolisme – Fiction – Création – Récit autobiographique – Écriture performative – Réalité – Irréalité – Exclusion – Jeu

ABSTRACT

This research aims to explore the possibilities of reducing dissatisfaction with existence and a form of isolation and relational difficulty linked to this dissatisfaction. To do this, I have explored the origins of the issue, its manifestations, and the avenues arising from existing studies and works on this subject. This work on defining the problem has allowed me to highlight important issues and better understand my thoughts and behaviors.

Existentialism is at the heart of my research, like an imposing but blurry mass around which more specific subjects revolve. Thus, the role of artistic creation, and more specifically, narrative fiction, will be addressed. I will also take several detours, sometimes predictable and sometimes surprising, on topics that became inevitable as the path was traced: the unconscious, symbolism, faith, exclusion, play...

The hypothesis that artistic creation could be a pathway or lead to a solution regarding the problem has always been present, but if creating in itself was sufficient, this research would not have been necessary. Therefore, it was necessary to consider creation differently in order to hope giving it a satisfying transformative potential. Strangely, the methodological approach of this research turns out to be both what allowed me to find a pathway and what was missing in creation to allow me to progress in my issue. This common point is phenomenology. Autobiographical narrative, performative writing, and phenomenological narratives are all beacons illuminating shadows and opportunities for renewal. Some have already occurred, and some are yet to come on this path of the unfinished.

The phenomenological approach will have made such unique research possible and will ultimately reveal itself as an element of the answer to the original question of this research.

Keywords: Existentialism - Symbolism - Fiction - Creation - Autobiographical Narrative - Performative Writing - Reality - Unreality - Exclusion - Game.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	vii
RÉSUMÉ.....	xi
ABSTRACT.....	xiii
TABLE DES MATIÈRES.....	xv
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE.....	3
1.1 LES NOIRS OCÉANS DE L'INFINI.....	3
1.1.1 Prologue.....	3
1.1.2 En relation avec la réalité.....	4
1.1.3 Genèse.....	8
1.1.4 La malédiction de la conscience.....	10
1.1.5 Étranger.....	12
1.1.6 Optimisme et aliénation sociale.....	13
1.1.7 L'art et la religion.....	15
1.2 QUESTION DE RECHERCHE.....	19
1.2.1 Objectifs de recherche.....	19
CHAPITRE 2 CADRE DE RÉFÉRENCE.....	20
2.1 QUELQUES FANTÔMES EN ORBITES.....	20
2.1.1 L'existentialisme.....	20
2.1.2 Une étiquette tendancieuse.....	24
2.2 QUELQUES FANTOMES DE PLUS.....	24
2.2.1 Colin Wilson – <i>Le Outsider</i>	25
2.2.2 Eugene Fink – Le jeu.....	27
2.2.3 Georges Bataille – L'expérience intérieure.....	27
2.2.4 Herman Hesse – <i>L'animal et le bourgeois</i>	28
2.2.5 Joseph Campbell – <i>The Hero's Journey</i>	29

CHAPITRE 3 UNIVERS ÉPISTÉMOLOGIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE	31
3.1 DE LA MANIÈRE D'APPRENDRE ET DE TENTER DE PRODUIRE DU SAVOIR.....	31
3.1.1 Recherche en première personne	32
3.1.2 Recherche-action existentielle	33
3.1.3 Phénoménologie pratique.....	34
3.1.4 Heuristique.....	36
3.2 MÉTHODOLOGIE.....	36
3.2.1 Dispositions.....	37
3.2.2 Étapes.....	39
3.2.3 Modalité de production	41
3.2.4 Recherche hybride	43
CHAPITRE 4 PAR LES GOUFFRES DE L'APERCEPTION.....	45
4.1 J'ARRIVE	45
4.1.1 Le supplice de Sisyphe.....	46
4.1.2 Les adjuvants de la fonctionnalité.....	48
4.1.3 Retour au banc	49
4.2 RÉCIT PHÉNOMÉNOLOGIQUE	51
4.2.1 Récit 1 : Chez Madeleine.....	51
4.2.2 Récit 2 : Un maillon de la chaîne.....	54
4.2.3 Récit 3 : Un pas.....	56
4.3 RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE.....	58
4.3.1 Extrait 1 : Morcellement	59
4.3.2 Extrait 2 : L'animal et le bourgeois	60
4.3.3 Extrait 3 : Les morts ne racontent pas d'histoires.....	63
4.3.4 Synthèse	64
4.4 ÉCRITURE PERFORMATIVE.....	66
4.4.1 Extrait 1 : Par la plume et l'épée (genèse d'un récit narratif autour de la problématique)	66
4.4.2 Extrait 2 : Entre l'animal et le bourgeois (explorations transformatrices de la problématique)	69
4.4.3 Extrait 3 : Réflexion du fond du gouffre (Réflexivité et renouvellement)	74
CHAPITRE 5 CE QUI MUE	82

5.1	EXUVIE	82
	5.1.1 Le dosage.....	83
	5.1.2 Le cadrage	84
5.2	MUTATION.....	85
5.3	ÉVOLUTION.....	86
	5.3.1 Prophylactique.....	87
	5.3.2 Relationnel.....	89
	5.3.3 Posture philosophique	90
	5.3.4 La mission	92
	5.3.5 Les cycles	93
	5.3.6 Enrichissement des données	97
5.4	L'EXPRESSION SYMBOLIQUE DU CHANGEMENT.....	102
	5.4.1 Récits courts rédigés avant d'entreprendre le processus de recherche...103	
	5.4.2 Récits courts rédigés après avoir complété le processus de recherche...109	
	5.4.3 Dessins réalisés avant d'avoir complété le processus de recherche	120
	5.4.4 Dessins réalisés après avoir complété le processus de recherche.....	122
	CONCLUSION GÉNÉRALE.....	125
	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	127

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Cette recherche s'intéresse à l'existentialisme et aux sentiments éprouvés par l'individu selon la relation qu'il entretient avec la réalité. Elle explorera les possibilités de réduire l'insatisfaction et l'isolement par des pratiques réflexives et créatrices.

Les sujets abordés ont déjà fait l'objet de nombreuses publications et théories, particulièrement chez les philosophes. La particularité de cette recherche sera d'explorer les vécus de conscience à la première personne, à l'aide de méthodologie issue de l'approche phénoménologique. La subjectivité, la démarche itérative et la visée heuristique sont donc souhaitées et pleinement assumées.

Le premier chapitre sera consacré à définir la problématique, sa nature et ses manifestations.

Le deuxième chapitre abordera le cadre de référence et présentera quelques concepts et auteurs susceptibles de faciliter la compréhension du lecteur ou de contextualiser la recherche en fonction des influences sociohistoriques du chercheur.

Le troisième chapitre concerne le cadre épistémologique et la méthodologie et précisera de quelle manière cette recherche a été conduite, ce qui a justifié le choix d'un paradigme et les limites inhérentes.

Le quatrième chapitre présentera les données qualitatives sous la forme d'extraits de textes porteurs d'un potentiel de compréhension et de généralisation qui permettra de voir émerger des éléments significatifs et récurrents en lien avec la question et les objectifs de la recherche.

Le cinquième chapitre sera consacré aux manifestations et aux implications des changements induits par les découvertes provenant de cette recherche.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

1.1 LES NOIRS OCÉANS DE L'INFINI

The most merciful thing in the world, I think, is the inability of the human mind to correlate all its contents. We live on a placid island of ignorance in the midst of black seas of infinity, and it was not meant that we should voyage far. The sciences, each straining in its own direction, have hitherto harmed us little; but some day the piecing together of dissociated knowledge will open up such terrifying vistas of reality, and of our frightful position therein, that we shall either go mad from the revelation or flee from the deadly light into the peace and safety of anew dark age. (Lovecraft, 2011, p. 238)

1.1.1 Prologue

La première partie du chapitre consacré à décrire ma problématique expose brièvement des éléments de réflexions qui contribuent à circonscrire, à défaut de définir, le concept de la réalité. Cette partie pourrait sembler impersonnelle et froide, particulièrement dans le contexte d'une recherche à la première personne. Néanmoins, il m'apparaît opportun de débiter par ce passage aride qui représente lui-même un isomorphisme de la forme que ma problématique prend au début de cette recherche et des doutes quant aux limites que la conscience impose à un sujet aussi intangible. Une fois cette barrière franchie, le sujet pourra être exploré sous un angle expérientiel cohérent avec l'approche phénoménologique.

1.1.2 En relation avec la réalité

*My relation with reality was not particularly brilliant.
I was often at variance with the reality of things.*

(Jung, 1977, p. 435)

Qu'est-ce que la réalité? Entre la possibilité que toute notre expérience de la vie ne soit qu'une chimère, et la certitude que les limites de nos perceptions nous privent d'une part énorme du monde, des individus se dressent pour tenter d'apercevoir l'horizon que cachent les remparts du doute. D'autres avancent placidement, poussés par le vent de la complaisance, de la paresse ou de la vraisemblance émanant du plus grand nombre.

Depuis très longtemps déjà, des penseurs de toutes les cultures ont osé questionner la nature de l'existence, la fibre fondamentale de la réalité, jusque dans les implications les plus dérangeantes. Le *Makunda Upanishad* nous dit que le rêve comme l'éveil ne sont qu'une illusion créée par la conscience (Rao, 2020). Dans un texte essentiel du taoïsme, *Zhuangzi* explique qu'après avoir rêvé qu'il était un papillon, il se demanda s'il n'était pas plutôt un papillon qui rêvait maintenant qu'il était un homme (Duprat, 2010).

Il y a 2 400 ans, Démocrite affirmait que ce n'est que par convention que le sucré est sucré, que l'amer est amer, que le chaud est chaud, que le froid est froid et que la couleur est couleur, car en vérité il n'existe que les atomes et le néant (Espinoza, 2012). Il amenait la réflexion à un autre niveau : si la réalité n'est pas une pure illusion, elle est, au mieux, quelque chose d'inaccessible, quelque chose qu'il faut réduire et simplifier pour se contenter d'une convention, d'une représentation.

Arthur Schopenhauer poursuit cette idée du monde que nous ne pouvons expérimenter que comme une représentation, l'opposant au monde comme « volonté » : la réalité intégrale, incluant possiblement un « vouloir » ou une « puissance d'agir » propre. Sa nature même la rend insaisissable (Schopenhauer, 1818/2014). Que l'humain provienne d'une divine intervention ou de l'incessante tribulation d'une nature indifférente, il demeure inadapté à la

grandeur de l'univers. En temps et en espace, aucune limite n'est apparue pour nous rassurer et nous contenir dans notre aventure éphémère.

De l'allégorie de la caverne de Platon aux œuvres du cinéma moderne comme *the Matrix* ou *Inception*, l'idée de mettre en doute la réalité et les limites de nos perceptions demeure un filigrane des philosophes et des artistes. Mais la science n'y est pas pour autant indifférente. Les composantes particulières élémentaires du monde qu'évoquait Démocrite ont été nommées, décrites et étudiées. Newton a établi des lois qui dépassent toutes frontières culturelles et s'appliquent avec la constance précise et inégalée du langage universel des mathématiques. Pourtant, le substrat de toutes ces découvertes n'est devenu que plus élusif. La matière qui nous constitue obéit à un déterminisme probabiliste (comprendre en cela qu'elle se comporte selon un champ de probabilité déterminable et calculable), mais de cette même matière émane un phénomène mystérieux et fascinant : la conscience. Par manque de connaissance ou par l'inclusion d'un aspect mystique incoercible, nous arrivons à l'une des deux conclusions suivantes : ou nous avons le libre arbitre, ou nous avons l'illusion du libre arbitre. Cette affirmation est plus invraisemblable qu'elle n'y paraît si on considère que toutes les particules observables contenues dans l'univers sont dépourvues de cette faculté. Ainsi, le démon de Laplace rôde en périphérie de notre ressenti pour suggérer que cette impression d'avoir le moindre choix pourrait n'être qu'un leurre.

Loin de nous rassurer ou d'amener des réponses, les explorateurs des limites du réel continuent de rapporter des notions étranges qui engendrent toujours plus de questions. Pensons, par exemple, à Nick Bostrom qui publia un article où il utilise le raisonnement empirique pour démontrer la possibilité que nous vivons dans une simulation informatique (Bostrom, 2003). Aussi farfelu que cela puisse paraître, il serait difficile de qualifier sa démonstration d'illogique. Bostrom part de l'hypothèse que trois scénarios sont possibles :

1. Aucune civilisation ne pourra atteindre un niveau technologique incluant la faculté de créer une réalité simulée.

2. Aucune civilisation n'atteignant le stade technologique sus-cité ne produira cette réalité simulée, soit par nécessité de réserver sa puissance de calcul à d'autres tâches, soit par considérations éthiques, etc.

3. Une ou plusieurs civilisations produiront des réalités simulées.

Si on considère que le troisième scénario se réalise, il est logique de penser que le nombre de réalités simulées sera largement supérieur au nombre de réalités non simulées (puisqu'il n'y en a qu'une seule), ainsi notre propre conscience aurait une probabilité extrêmement élevée d'être déjà dans une réalité simulée. Les chances de réalisation de ces trois scénarios étant inconnues, une distribution égale des probabilités leur donnerait 33 % chacune et impliquerait qu'il y a une chance sur trois pour que je sois présentement, au moment d'écrire ces lignes, dans une réalité simulée.

Et que dire de l'hypothèse des cerveaux de Boltzmann (Greene, 2020)? En simplifiant, on pourrait résumer la théorie ainsi : dans l'immensité du cosmos, sur une période assez longue, les fluctuations pourraient amener des particules à former une structure complexe de façon spontanée. Une des structures possibles, et proposées par cette expérience de pensée, est un cerveau humain fonctionnel avec la mémoire complète d'une vie humaine. Je pourrais être un cerveau de Boltzmann, et vous aussi.

Ici, la science-fiction paraît moins étrange qu'une hypothèse dont la démonstration théorique et mathématique est irréfutable. On notera que j'ometts de mentionner le temps extrêmement long (même d'un point de vue cosmique) qu'on estime raisonnable pour qu'un tel arrangement de particule survienne. Néanmoins, si l'univers est infini en espace et en temps, les cerveaux de Boltzmann seront inmanquablement créés (ou le sont déjà) et leurs occurrences dépasseront les cerveaux des humains conventionnels (en nombre autant qu'en probabilité d'exister) d'une manière incommensurable.

Plus récemment encore, le prix Nobel de physique prouve que l'univers n'est pas réel localement. « Réel » signifie que les objets ont des propriétés définies indépendantes de l'observation et « Local » signifie que les objets ne peuvent être influencés que par leur

environnement et que toute influence ne peut pas voyager plus vite que la lumière. Les chercheurs sont arrivés à démontrer qu'une particule modifie une autre particule à laquelle elle est liée (par l'intrication quantique) instantanément et indépendamment de leurs distances (Garisto, 2022). Les règles de la causalité sont violées et une redéfinition de ce qui est possible autant que de ce qui est réel s'opère à l'échelle des particules, matériels de base de toute chose...

Ces quelques exemples me suffisent pour affirmer qu'une remise en question de la réalité n'est peut-être pas une extravagance ou une folie, mais bien une considération plus raisonnable que l'acceptation crédule d'un monde connu et défini.

Néanmoins, comme le disait Brian Greene (2020) : « While a complete reductionist description would provide a scientific bedrock, other descriptions of reality, other stories, provide insights that many deem more relevant because they are closer to experience » (p. 118).

Les pages qui suivent ne se concentreront pas sur les avancées de la science, mais sur une tentative d'explorer des vécus de conscience, de l'intérieur, subjectivement, à la première personne. La vie est faite de ces moments qui altèrent la conscience et par le fait même la relation complexe qu'un individu entretient avec lui-même, avec les autres, avec le monde. Ma démarche vise à en mettre quelques-uns en lumière, à les faire traverser de la brume d'automatismes agissants au seuil où ils pourront être perçus, que ce soit par la raison ou le ressenti. Ce sont les effets transformateurs de cette traversée qui seront observés, consignés et partagés.

Jung parle du moment fondamental où l'individu se distingue lui-même du monde, la naissance de la conscience (Spiritetmusik, 2014). Teilhard de Chardin (1955) attire plutôt l'attention ailleurs : le moment où l'individu réalise qu'il est relié à tout ce que contient le monde. La réalité modifiée par un observateur qui expérimente consciemment avec sa perception de la réalité. Dualisme et ontologie dans les contrées de l'inutile, riche et complexe, mais intangibles et toujours hors de portée. La spirale descendante de ce voyage

débuter sur une relation précaire avec la réalité, puis le sentiment d'existence, le concept identitaire, le besoin d'être relié aux autres, et enfin l'art. Autant recherche que création, le geste créateur devient une tentative de survie et je mets en veille ma raison pour me laisser guider par William Blake: « *My business is not to reason and compare; my business is to create* » (Wilson, 1956, p 160)

1.1.3 Genèse

Très jeune j'avais cette impression vague que quelque chose m'attendait. Il y avait un rôle spécifique, une fonction pour moi dans cette existence. Cette conviction n'était pas conscientisée, mais elle me portait à une confiance envers la vie, presque une sorte de foi. Un jour, j'aboutirais à l'endroit exact qui m'était destiné, je reconnaîtrais cet endroit et il n'y aurait plus jamais de doute; cette question serait réglée pour toujours.

Il y a des traumatismes causés par un événement, une action, un point précis et identifiable. D'autres viennent d'une accumulation, d'une somme de microtraumatismes qui finissent par atteindre un seuil. Gilles Vigneault a dit que la goutte qui tombe dans le vase et qui le fait déborder n'est pas plus grosse que les autres, le vase déborde quand il est plein (Comité permanent des langues officielles, 2017).

Mon traumatisme fut progressif et il me fallut beaucoup de temps, de recul et d'effort pour le reconnaître et le nommer. Aucune fonction ne m'était destinée dans cette existence. Ou bien il y en avait une, mais je n'avais pas les capacités de la trouver. Aucune différence. Dans les deux cas, j'étais perdu dans une marge de liberté effrayante qui ne laissait aucun espoir à la possibilité d'une certitude apaisante. Je déchiffrais tant bien que mal les modèles qui m'entouraient : vise la sécurité, l'aisance financière est la marque du succès, fais comme les autres : travaille, achète, reproduis-toi, prends ta retraite et meurt, ta récompense sera le divertissement et l'anesthésie occasionnelle... On m'assurait d'une grande liberté dans les moyens que je choisirais d'employer, mais cela n'importait pas. Dans tous les cas, je devais

prendre ce chemin, car c'est le seul qui soit valable. Cet extrait d'un récit inspiré de l'approche auto-ethnographique éclaire le contexte social et historique tel que je l'ai perçu et ressenti :

« La fin des années 90 peut paraître avoir des reflets emblématiques pour celui qui la regarde de loin. Ne se contentant pas de clore une décennie ou un siècle, c'est un millénaire qui se refermait sur l'histoire de l'humanité. Indécis dans sa forme, avare dans son héritage, il se gardait bien d'être clair dans ce qu'il annonçait. Comme s'il s'était levé pour dire d'une voix résignée : après moi l'incertitude. Bien sûr, comme toutes les périodes de la courte histoire humaine, ceux qui y vécurent n'eurent ni la grande satisfaction ni la grande déception, de goûter ce moment comme distinct, unique, inévitable et pourtant transition mouvante et continue.

L'essor technologique sans précédent n'était qu'une maigre démonstration de ce qui allait suivre. La révolution des distances et des communications sur terre hurlait déjà, comme un singe dans la jungle, que le point de non-retour était franchi, mais presque personne ne réagissait à son cri. Trop occupés à normaliser les choses, trop ignorants des griffes du temps qui inscrivait déjà leurs marques dans le futur, les humains marchaient sur leurs routes comme s'ils savaient où aller, comme si une destination pouvait justifier une progression aussi distraite.

Les jeunes adultes de la fin des années 90 se trouvaient, sans le savoir, compressés entre deux regards incompatibles sur l'existence. Pour la plupart, leurs grands-parents étaient croyants, ou au moins pratiquants. Il y avait eu la Révolution tranquille, l'église et l'état s'étaient lancé des tirades provocantes dans la cour d'école, mais le peuple avait préféré la pratique de ses habitudes à la contemplation de l'inconnu. Leurs parents avaient tenté, tant bien que mal, de marquer une transition. Ils étaient épris d'une liberté embryonnaire dont les aboutissants leur échappaient complètement. Ils savaient ce qu'ils voulaient, mais ignoraient complètement pourquoi ils le voulaient. Divorce, carrière, consumérisme, BBQ du dimanche qui remplace la messe. Certains rejetèrent intégralement la pratique religieuse, s'y opposèrent

activement même, d'autres la mirent en disette sous le spectre mourant d'une peur irrationnelle ou celui bien réel des conflits familiaux.

Leurs enfants fermèrent les dernières portes entrouvertes. Les vestiges de la religion, pourtant si près dans le temps, ne leur paraissaient pas inutiles, mais ridicules. Ils se sentaient plus éduqués, plus intelligents, confiants qu'ils pouvaient sans risque balayer les croyances comme la poussière sous le tapis, même s'il n'y avait rien pour les remplacer. Ils étaient bien intentionnés, leur logique était bonne : refuser le mensonge sans avoir la vérité. Leur erreur fut de croire que le vide était possible. Il se combla rapidement et à leur insu. Ce que leurs parents voulaient, car il en avait été privé, cette génération l'avait. Mais on ne leur avait jamais dit quoi en faire, on ne leur avait jamais dit où cela menait. Inconsciemment, ils ont grandi en se faisant dire par leurs parents : nous nous sommes battus pour vous, nous avons obtenu la liberté pour vous, maintenant faites-en quelque chose.

Et les voilà, perdus, libres en apparence, pourtant compressés entre les valeurs imposées par une société croyante et celles nouvelles et imperceptibles du consumérisme, de la technocratie et d'un Nouveau Monde qui ressemble trop à l'ancien. Ainsi, toute projection dans l'avenir se trouva limitée à l'avoir, à la carrière ou à un capital relationnel marqué par les clichés du cinéma hollywoodien ».

1.1.4 La malédiction de la conscience

Always my soul hungered for less than it had, since my senses, sluggish beyond the senses of most men, needed the immediacy of contact to achieve perception...

(Lawrence, 1926/1952, p. 284)

Les modèles qui m'entourent me semblent donc limités et limitants. J'ai l'intuition que les suivre me mènera à l'insatisfaction. Ma vie m'amène à un constat aussi simple que tragique. L'humain a la capacité d'attribuer du sens à quoi que ce soit : ses pensées, ses actions, les événements sur lesquels il n'exerce aucune influence, toute sa vie. Mais l'humain

a aussi la possibilité de déconstruire ce sens ou de le permuter à volonté. Il semble que les moteurs de cette manipulation du sens soient principalement inconscients et que leurs finalités soient de se conforter et de stabiliser une perception de soi-même, un concept identitaire. Ensuite viennent les pressions diverses de la conformité, de l'acceptabilité, de l'inertie et des contraintes matérielles et physiques. Il paraît logique, même presque sain, de laisser à l'inconscient le pouvoir de gérer la plus grande part de nos concepts identitaires. Mais que faire lorsque cela n'est pas possible?

Dans le livre « *36 Craft Essays* », Chuck Palahniuk (2011) rapporte une anecdote qu'Ira Levin lui a racontée : un homme arborant une longue barbe se fait demander s'il la place au-dessus des couvertures, ou en dessous, pour dormir. Il l'ignore, car il n'a jamais porté attention. Une fois au lit, il repense à cette question et tente de dormir avec sa barbe sous les couvertures. Il en est incapable. Il essaie donc de la laisser au-dessus. Il est encore incapable de trouver le sommeil. Ayant trop conscience de sa barbe, il n'est plus capable de dormir et il meurt. Une histoire exagérée et absurde qui illustre quand même un inconvénient bien réel qu'une prise de conscience a le potentiel d'engendrer.

Une prise de conscience peut ainsi devenir une forme de démasquage. Une limitation de sa capacité à se convaincre soi-même qu'une illusion est réelle. Loin d'être un événement bénéfique, il peut en résulter une perte de repère et un vide incommensurable. Deux conséquences de cette limitation font partie de ma problématique. D'abord, un sentiment de déconnexion avec la vie. La réalité devient moins importante, moins tangible, moins « réelle ». Ensuite, un sentiment d'isolation. La diminution du sentiment d'être relié aux autres êtres humains, voire même la perte complète de ce sentiment. Je distingue ces deux effets pour faciliter la compréhension, mais il se pourrait aussi bien qu'ils ne soient que deux facettes d'un même enjeu perçues différemment et sans causalité discernable.

1.1.5 Étranger

Je n'étais pas un individu particulièrement conscient. La vérité est simplement que j'étais trop conscient pour ma capacité limitée d'intégrer et de fonctionner avec ma propre conscience. Un peu comme si on plaçait un moteur d'avion sur une mobylette. La destruction du système semblait inévitable et je crois bien l'avoir frôlée plusieurs fois. Je me retrouvais avec ce sentiment constant et puissant d'être un étranger, à la vie et aux autres êtres humains. Quelqu'un qui ne comprend ni l'existence ni sa place, ni lui-même, ni même son incompréhension. Mes propos dans ce texte sont aussi abscons que cet état l'était pour moi. Certains diraient que c'est une simple crise existentielle. Ils auraient raison, mais ce terme simpliste et réducteur ne suffirait pas à expliquer ma problématique et ma démarche.

Inconsciemment, je cherche des humains qui auraient trouvé une manière d'exister qui pourraient être satisfaisante malgré cette affliction que je nomme « insatisfaction existentielle » (faute de mieux). Au cœur de ma problématique se trouve ce que je considère l'essence même de l'existentialisme et l'enjeu le plus fondamental de l'humanité : le déchirement entre une existence limitée en conscience et éphémère en temps qui réclame un « sens », et un univers dont les échelles sont incoercibles dans la perception et la compréhension humaine, qui ne dévoile aucun sens intrinsèque.

C'est ainsi que j'explore la lente et pénible transition de l'enfance à l'âge adulte. Je suis prétentieux et ignorant, mais aussi confus et téméraire. J'ai cet instinct qu'une autre posture est possible. Un autre filtre par lequel le réel se teinterait de sens. Je cherche encore cette possibilité de réconciliation entre le chaos et l'ordre, le potentiel et la contingence, le rêve et la réalité. La curiosité et la chance finissent par me guider vers une pléthore d'auteurs qui compenseront partiellement mes lacunes relationnelles.

1.1.6 Optimisme et aliénation sociale

Malgré plusieurs critiques à son égard et une certaine disgrâce du cercle des intellectuels et des académiciens, Colin Wilson (1956) m'interpelle directement et profondément. Le concept de l'*outsider*, que Wilson abordera à travers toute son œuvre, est celui de l'homme face au néant. Un simple mensonge le sortirait de cet abysse, mais il n'a plus la capacité de se mentir, du moins pas avec une pareille ampleur. Il se retrouve face à la terreur d'exister. Rien ne vaut la peine d'être fait. En ce sens qu'aucune action n'a plus de valeur qu'une autre dès qu'on agrandit son regard à une certaine échelle de temps et d'espace. Pire encore, nos existences sont inconséquentes. La vie, tel que nous pouvons l'observer, est une force fragile et éphémère dont toutes les traces finissent par disparaître. Les trilobites furent l'espèce dominante sur terre pendant 270 millions d'années, ils ne sont connus aujourd'hui que des paléontologues. L'humain disparaîtra probablement avec toutes les traces de son passage dans l'existence dans très peu de temps à l'échelle cosmique. Plus troublante encore est la disparition du phénomène que nous avons appelé la conscience. Le lien d'une existence singulière avec l'éternité, qu'il vienne de la création ou de la reproduction, est une aberrance conceptuelle qui demande l'omission d'une part immense de nos connaissances sur l'univers.

Au-delà de la question existentielle, se dévoile le sentiment d'isolement. Huit milliards de solitudes qui errent pendant une seconde sur une particule infinitésimale d'un univers plus froid et indifférent que ce qu'un humain ne pourra jamais concevoir.

The mass of men leads lives of quiet desperation.

(Thoreau, 1854, p. 3)

L'affliction pourrait sembler sévère. Pourtant, et cela ajoute à mon inconfort, elle est commune. Au demeurant fonctionnel et intégré dans cette vie comme si elle avait de la valeur, j'arrive quand même avec cet écart que je souhaiterais réduire. Puis-je me sentir moins isolé? Me relier aux autres êtres humains, et pourquoi pas, n'ayant rien à perdre, à la vie, à l'existence? L'idée de trouver réponses et solutions s'écarte rapidement de mon champ

attentionnel et intentionnel. Reste l'idée de me poser la question et d'entreprendre une recherche sur cette problématique.

En tant de choses de nos vies persiste un élément imprécis, inexplicable, qui nous fait douter de leur réalité.

(Roy, 1966/1993, p. 135)

L'autre aspect de la question concerne le sentiment « d'irréalité ». Il est très difficile de décrire ce sentiment sans sombrer dans un miasme de concept et d'approche philosophique impersonnels. Dans ma vie, il se manifeste comme une impression de ne pas avoir d'emprise sur la réalité. D'être un figurant, même un spectateur impuissant devant le théâtre de la vie. Il en découle un sentiment d'isolement. Comment puis-je être certain de cette causalité? Peut-être est-ce le sentiment d'isolement qui conduit au sentiment d'irréalité? Poussées encore plus loin, ces deux propositions sont peut-être vraies? Chacune étant une partie de l'autre ou chacune étant absolue en alternance? La littérature sur l'existentialisme appartient à diverses catégories que je qualifie sans préjudice de philosophiques et de spirituelles. Ce que j'ai trouvé de commun dans les divers penseurs que j'ai côtoyés est l'incapacité d'arriver à une conclusion définitive. Même la formulation du problème diffère au point d'être tenté de rejeter d'emblée la majorité des personnes qui y ont consacré un effort.

Est-ce que tout ce qui a été dit et la multiplicité des réponses insatisfaisantes (qu'elles soient trop personnelles ou trop dépendantes de leurs contextes sociohistoriques) justifient le cynisme et l'impression d'inutilité face à ces questionnements? Peut-être. Certainement pour plusieurs individus. Si le lecteur ressent déjà ne serait-ce que l'ombre de ce sentiment, je suggère d'arrêter la lecture ici. Le reste de ce mémoire sera consacré à plonger plus profondément dans cette problématique dont les contours sont flous et abstraits. Aller plus loin ne contribuera en rien à les clarifier, au contraire.

Philosophy, though unable to tell us with certainty what is the true answer to the doubts which it raises, is able to suggest many possibilities which enlarge our thoughts and free them from the tyranny of custom. Thus, while diminishing our feeling of certainty as to what things are, it greatly increases our knowledge as to what

they may be; it removes the somewhat arrogant dogmatism of those who have never travelled into the region of liberating doubt, and it keeps alive our sense of wonder by showing familiar things in an unfamiliar aspect. (Russell, 1919, p. 243)

Il est bon de me rappeler que je ne cherche pas une résolution absolue, mais seulement un palier qui porterait un sentiment de satisfaction assez grande pour justifier l'effort investi dans ce processus. Cette distinction est primordiale et deviendra une part importante de la conclusion de cette recherche, j'y reviendrai en temps opportun.

1.1.7 L'art et la religion

J'ai vu comment certaines personnes avaient complètement sublimé la question du sens par la religion. Je conçois facilement l'efficacité de cette voie, mais elle me semble malhonnête et demande des compromis de la raison irrécyclables. Il serait absurde de rejeter toutes approches spirituelles ou les possibilités qu'offrent les symboles de la religion. Néanmoins, l'espoir d'une route facile et tracée par le dogme se révèle pour moi un piège grossier. Une autre voie de passage, porteuse d'autant d'interdépendance que de mystère, est l'art. Si j'arrive sans certitude, j'ai néanmoins des intuitions et celle que la création artistique ouvre une nouvelle dimension de la problématique n'est pas la moindre. Jusqu'à ce moment, c'est par cette voie que j'ai pu ressentir des moments où l'expérience de l'existence portait un sens. L'impression que ma propre existence avait une utilité, ou au moins une justification dans le monde. J'essayais d'approcher cette intuition comme on tente d'atteindre l'horizon. Plus j'avançais, plus elle reculait et confirmait son inaccessibilité. La raison n'avait pas atteint la limite de son utilité dans cette démarche, mais ma façon de l'utiliser risquait de devenir contre-productive. Analyser, comprendre, comparer... Autant d'essais stériles de reproduire une façon d'accéder à la connaissance qui m'avaient toujours bien servi jusqu'alors. C'est à un ajustement épistémologique que je devais me soumettre en toute humilité. Consentir, jusqu'à un certain point, à devenir complètement débutant à une forme de construction et d'intégration du savoir qui m'est étrangère.

Il y a par bonheur, pour notre esprit, plusieurs façons diverses d'atteindre le Réel. Ce qui échappe à l'intuition de nos sens, il nous reste la ressource de l'encercler et de la définir approximativement par une série de démarches indirecte. (Teilhard de Chardin, 1955, p. 81)

Pour m'investir dans cette recherche à la première personne dans une approche phénoménologique et herméneutique (je reviendrai sur ces points au chapitre 3), le prérequis était le sacrifice d'une forme de confort et de sécurité dans ma manière de penser et d'entrer en relation. Une remise en question de ce genre déstabilise l'identité même du chercheur et chaque découverte, si minime soit-elle, exige de côtoyer l'inconfort, la vulnérabilité, la peur. Ce type de voyage comporte des risques, qu'ils soient réels ou imaginaires ne change rien aux ressentis qu'ils provoquent. Ce qui est beaucoup moins évident, c'est que refuser ce type de voyage comporte aussi des risques sérieux. Où serai-je dans quelques années si je choisis l'immobilisme? Si je choisis de ne pas explorer ma part d'ombre, cessera-t-elle d'exister? Perdra-t-elle son emprise sur ma perception de la vie?

Plus l'attitude de la conscience par rapport à l'inconscient est faite de refus, plus ce dernier devient dangereux.

(Jung, 1912/1995, p. 491)

Chuck Palahniuk expliquait, lors d'une entrevue, que selon lui il n'était pas question de choisir si on allait sacrifier notre vie pour quelque chose. Ce sacrifice est inévitable et tout le monde le fait, plus au moins consciemment. Selon lui la vraie question consistait à choisir pour quelle cause on sacrifiera notre vie. (Rogan, 2021, #1726)

La proposition devenait donc pour moi de diriger ce sacrifice dans une direction. C'est-à-dire d'augmenter la proportion de choix conscient et de diminuer la part d'automatisme dans la visée intentionnelle du sacrifice de ma vie. Prenons un exemple simple pour expliquer cette intention : une chenille se trouve immobile sur la feuille d'un arbre. Je la touche du doigt. La chenille se roule en boule. Elle obéit à une pulsion de type stimuli-réponse. (Skinner, 1938/2020). Ce comportement est programmé dans la chenille et elle n'a pas plus d'alternatives que de conscience des circonstances qui rendent sa réponse adaptée ou

inadaptée. Mon expérience de la vie me pousse à envisager que l'humain a plusieurs mécanismes stimuli-réponse comparables à la chenille. On pourrait les qualifier de « plus complexes », car l'expérience et l'environnement augmentent le champ de réponses possible et diminuent la prévisibilité de la réaction. Néanmoins, il reste, au moment où un doigt symbolique nous touche, une absence de choix similaire à la chenille. La raison et une réflexion postérieure peuvent amener à une meilleure conscience de l'expérience et éventuellement accroître les choix possibles dans le cas où le stimulus serait répété. Ce type d'apprentissage fonctionne partiellement. Il est très facile d'observer chez l'humain des occurrences de l'emploi d'une stratégie (réponse) inadaptée, entendu par là qu'elle ne donne pas de résultat bénéfique pour le sujet, encore et encore. Dans d'autres cas, l'apprentissage donne une nouvelle réponse possible sans tenir compte du contexte et de l'environnement qui peuvent varier jusqu'à rendre la réponse aussi inadaptée que la précédente. Avant d'amener l'hypothèse d'une autre option, je trouve important de mentionner que je ne veux aucunement discriminer les stratégies d'adaptation de la vie ou les classer dans une hiérarchie subjective. Je crois que les fonctions ont une cause et une utilité évidente et qu'à certains stades, l'adaptation et la survie sont même synonymes. Au niveau biologique, on pourrait classer les réponses comme étant dépendantes de systèmes complètement différents et dont la prévalence (primauté) est exclusive. Les réponses du type « *fight or flight* » étant géré par le système sympathique et orienter vers une survie à court terme et les réponses « *pause and think* » géré par le système parasympathique et orienter vers une survie à long terme (McGonigal, 2011). Il est évident que ma simplification est outrancière et il n'est pas l'objet de ce mémoire d'entrer sur le territoire des neurosciences. Ce qui m'intéresse ici est mon expérience de la similitude des stratégies de survie, que je réduirais plutôt à des stratégies de préservations, qui concernent l'intégrité de l'organisme et l'emploi de ces mêmes stratégies pour préserver l'intégrité d'une dimension limitée du sujet.

L'effort par lequel toute chose tend à persévérer dans son être n'est rien de plus que l'essence actuelle de cette chose.

(Spinoza, 1677/2022, p. 118)

Les questions existentielles, que l'on parle de crise ou d'anxiété, peuvent inclure un éventail de considérations plutôt imprécises. Il me semble important de spécifier qu'en regard de ma problématique, il ne s'agit pas d'une remise en question professionnelle ou relationnelle qui pourrait être résolue par des changements externes, mais plutôt d'une affliction liée à la conscience humaine infime et limitée dans une réalité inconcevable en temps et en espace, et échappant par ce fait à toute emprise. Un terme moins répandu, mais plus approprié fut proposé par Teilhard de Chardin (1955) :

À un premier degré, le plus habituel, le « mal de l'Espace-Temps » se manifeste par une impression d'écrasement et d'inutilité, en face des énormités cosmiques. - Énormité de l'Espace, plus tangible, et donc plus impressionnante. Qui donc de nous a bien osé, une seule fois dans sa vie, regarder en face, et essayer de « vivre », un Univers formé de galaxies s'espaçant à des cent mille ans de lumière? Qui donc l'ayant tenté, n'en est pas sorti bouleversé dans l'une ou l'autre de ses croyances? Et qui donc, même lorsqu'il tâchait de fermer les yeux sur ce que nous découvrent implacablement les astronomes, n'a pas senti confusément une ombre géante passer sur la sérénité de ses joies? - Énormité de la Durée, aussi : tantôt agissant par effet d'abîme sur ceux, peu nombreux, qui arrivent à la voir; tantôt, plus communément (sur ceux qui la voient mal) travaillant par effet désespérant de stabilité et de monotonie. Événement qui se succèdent en rond, chemins indéfinis qui se croisent sans mener nulle part. - Énormité enfin, corrélative, du Nombre : nombre affolant de tout ce qui a été, de tout ce qui est, de tout ce qui sera nécessaire pour remplir l'Espace et le Temps. Océan où nous avons l'impression de nous dissoudre d'autant plus irrésistiblement que nous sommes plus lucidement vivants. (Teilhard de Chardin, 1955, p. 227)

À ceux pour qui ce territoire obscur porte un sens, ou même seulement un appel invitant, je propose une tentative de partage de la démarche qui m'a permis d'avancer de quelques pas. Qu'il soit bien clair que, bien que mon expérience soit teintée d'optimisme, je ne propose aucune solution ou réponse. Je n'ai fait qu'avancer un peu dans une forêt infinie et je n'ai d'ambition que de poursuivre cette marche dans la voie de l'inachevé.

1.2 QUESTION DE RECHERCHE

En quoi mon processus de formation et de recherche ainsi que ma pratique de création artistique peuvent contribuer à la diminution de mon sentiment d'insatisfaction existentiel?

1.2.1 Objectifs de recherche

- Explorer à travers mon itinéraire de formation et de recherche à la première personne, des moments significatifs de construction, de déconstruction et de reconstruction de sens qui ont favorisé l'intensification de mon sentiment de satisfaction existentielle.

- Comprendre la fonction de ma pratique de création artistique ainsi que ses effets sur l'évolution de mon rapport à moi, aux autres et au monde comme sur mon sentiment d'insatisfaction existentielle.

- Observer les effets de ma démarche de recherche et de création sur mon univers relationnel et identifier la manière dont l'évolution de mon lien aux autres êtres humains transforme mes perceptions et ma conscience de moi, des autres et du monde.

- Identifier les conditions d'un nouvel équilibre entre ma pratique de création artistique, ma vie professionnelle et ma vie relationnelle pour mieux nourrir mon sentiment de satisfaction existentielle.

CHAPITRE 2

CADRE DE RÉFÉRENCE

2.1 QUELQUES FANTÔMES EN ORBITES

Quelques concepts pourraient s'avérer utiles à la compréhension de cette recherche. Je les présente ici d'une manière simplifiée qui prend en compte mon approche subjective et l'orientation de ma recherche.

2.1.1 L'existentialisme

L'existentialisme est un courant philosophique et littéraire dont les contours sont flous. S'il suffit parfois de questionner le sens de la vie pour s'y sentir rattacher, je ne peux m'empêcher d'observer que l'étiquette existentielle semble apposée à certains penseurs comme une mode ou un qualificatif, parfois flatteur, parfois réducteur, sans avoir une fondation réellement solide ou partagée. Plusieurs personnes ont même été intégrées dans ce courant contre leurs volontés.

Néanmoins, ma recherche trouve des échos dans ce mouvement et il m'apparaît inévitable de confronter mes questionnements à ceux énoncés par ses représentants, quitte à subir la friction. Je tenterai, dans les paragraphes 4 et 5, de créer une distance saine entre ma démarche et l'approche parfois très théorique ou trop circonstancielle des philosophes en intégrant la dimension phénoménologique. Une phénoménologie existentielle inclinerait vers l'action et la réflexivité sur l'action pour inciter et maintenir un mouvement qui ne se limiterait pas à un exercice mental.

Voici des informations sommaires sur quelques penseurs associés à ce mouvement choisi en fonction de mon jugement subjectif sur leurs apports à ma recherche.

2.1.1.1 **Søren Kierkegaard** (1813-1855) théologien, philosophe, écrivain et poète

Souvent considéré comme le père de l'existentialisme, il a fourni les bases de l'existentialisme du 19^e siècle. Son travail porte un accent sur l'individu, mettant en lumière l'importance de la subjectivité, les choix personnels et l'engagement. Bien qu'il fut chrétien, il était très critique de la religion. Il a suggéré que la voie pour sortir de l'anxiété existentielle était un acte de foi (vers la christianité), essayer d'établir une relation personnelle avec Dieu, sans nier la vérité subjective de l'individu. L'expérience irrationnelle ultime deviendrait la chose la plus rationnelle à faire.

Anxiety is the dizziness of freedom.

(Kierkegaard, 1844/2014. p. 188)

Si quelqu'un a la possibilité d'agir librement, mais ne l'utilise jamais, paralysé par un océan de possibilité, il devient incapable d'agir librement, perdu dans l'infini et vivant une vie complètement dénuée d'imagination. L'autre face du médaillon est d'être prisonnier de la finitude. De ne pas concevoir assez de possibilités et errer sans penser dans le spectre étroit des attentes culturelles et sociales. Les gens vivent ainsi dans un mensonge, car les autres les ont convaincus que c'est ce que tout le monde fait et que c'est donc la seule manière possible de vivre (Kierkegaard, 2000, 2010).

2.1.1.2 **Friedrich Nietzsche** (1844-1900) philosophe, critique culturel, compositeur, poète, écrivain et philologue

Pour Nietzsche, chaque individu a la liberté de déterminer sa propre vie et de créer ses propres significations. Il rejette l'idée d'une vérité absolue et affiche une désillusion complète

pour la religion. Les valeurs et les croyances ne sont rien de plus que des constructions humaines qui varient entre les individus et les cultures.

Il appelait au développement d'une moralité « maître » qui n'incitait pas à opprimer les autres, mais à créer des valeurs et des façons de vivre nouvelles par une réévaluation de toutes les valeurs. Cette idée est exprimée dans son célèbre concept de « surhomme », qui représente l'individu qui a réussi à transcender les limites de l'humanité et à créer sa propre signification (Nietzsche, 1985, 1991, 2006, 2011).

2.1.1.3 **Fiodor Dostoïevski** (1821-1881) écrivain

Un des premiers à avoir défini certaines des idées maîtresses de l'existentialisme. Dans l'œuvre « Les Carnets du sous-sol » (1992) : Il essaie de justifier l'existence de la liberté individuelle comme part essentielle de la nature humaine. Il argumente que l'abstraction idéologique n'a pas de base dans l'être et qu'elle incite à vivre une vie inauthentique.

Un de ses messages existentiels est que le but de la vie est d'agir conformément à être authentique avec soi-même. La souffrance et la douleur sont pourtant inévitables. L'humain cherche le bonheur, mais possède un talent extraordinaire pour créer et maintenir les conditions qui le rendent misérable. Les progrès techniques ou sociaux qui aspirent à l'élimination de la souffrance sont complètement futiles, même risibles. Dès qu'un problème est résolu, un autre prendra sa place pour maintenir la même insatisfaction, puisque c'est notre nature humaine de souffrir. Nous ne voulons pas vraiment ce que nous recherchons activement (Dostoïevski, 1992; Wilson, 1956).

2.1.1.4 **Martin Heidegger** (1889-1976) philosophe

Il parle de l'idée d'être « lancé » dans le monde (l'existence). Nous sommes nés dans une famille donnée, avec une culture donnée, à un moment donné. Des facticités. Les tâches

dans lesquelles nous décidons d'être activement engagés et qui nous préoccupent ont très peu à voir avec nous, elles sont un peu décidées pour nous par les facticités particulières dans lesquelles nous sommes nés. L'inauthenticité advient quand nous incarnons seulement notre facticité et que nous réduisons notre action à ce que les « autres » nous disent de faire (Inwood, 2002).

2.1.1.5 **Jean-Paul Sartre** (1905-1980) écrivain et philosophe

Il adopte l'étiquette existentialiste et aide grandement à populariser le mouvement. Une de ses propositions célèbres est que l'existence précède l'essence. (Contrairement à Platon et Aristote qui affirmaient que l'essence précède l'existence). Sartre affirme que nous sommes un canevas vierge, que l'on crée et construit par ce qu'on fait, de cette manière notre vie est une œuvre de création. Cette liberté devient pourtant une réalisation terrifiante : « L'homme est condamné à être libre; une fois projeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait » l'angoisse créée par cette réalisation conduit plusieurs personnes à adopter ce qu'il a appelé la mauvaise foi; une manière de nier la nature fondamentale de notre liberté et de nos responsabilités et d'accepter quelque chose comme « vrai » même si c'est peu convaincant, parce que c'est plus pratique et plus facile (Sartre, 1976, 2001).

2.1.1.6 **Albert Camus** (1913-1960) écrivain, philosophe, romancier, dramaturge, essayiste, nouvelliste et journaliste

Bien qu'il ait rejeté le terme toute sa vie, il est considéré un existentialiste. Il a contribué à la montée d'une philosophie appelée l'absurdisme qu'il résume ainsi : le conflit entre la tendance humaine à rechercher la valeur et le sens inhérents à la vie, et l'incapacité humaine à trouver un sens dans un univers sans but, sans signification et irrationnel. Le monde en lui-même n'est pas absurde. Ce qui est absurde est notre relation avec l'univers.

Malgré cela, il a soutenu que la liberté humaine est absolue et que chaque individu est responsable de ses propres choix et de ses propres actions. Camus a également mis en avant l'importance de la solidarité et de la compassion envers les autres. Pour lui, une vie authentique est une vie axée sur l'engagement et la solidarité (Camus, 1942, 1951, 1956).

2.1.2 Une étiquette tendancieuse

Plusieurs des idées centrales de l'existentialisme sont liées à ma recherche; l'authenticité, l'individualité, la subjectivité, la liberté et la responsabilité. Il m'apparaît pourtant limité de les faire entrer dans ce temple conceptuel comme s'il désignait une exclusivité ou même une adhérence particulière. Le sens, le but, les valeurs et toutes les questions qui concernent l'existence humaine ne sont pas l'adage de ce mouvement et la distinction qui pousse à donner l'étiquette existentialiste semble difficile à justifier.

Sans insister davantage sur ce point, je dois reconnaître l'influence d'une pléthore d'autres philosophes : Henry David Toreau, Baruch Spinoza, Emmanuel Kant, Arthur Schopenhauer, Marc-Aurèle, Sénèque, René Descartes, Teilhard de Chardin, Paul Ricœur, Allan Watts, Sadhguru... Mais il serait aussi limité de penser que ce sujet n'appartient qu'à ceux qui l'abordent directement. Plusieurs artistes ont contribué à ébranler les colonnes du temple de la conception de l'existence par leurs mots, leurs images ou leurs musiques.

Pour moi, l'influence existentialiste s'étend donc bien au-delà de ce qui est généralement caractérisé par cette marque et touche des modalités qui ne transforment pas seulement par la réflexion, mais par le ressentie.

2.2 QUELQUES FANTOMES DE PLUS

Voici quelques concepts supplémentaires, présentés avec leurs auteurs, qui pourront aider la compréhension du lecteur. Il est à noter que je les présente comme je les ai compris

et selon l'influence et l'utilité qu'ils ont eues dans ma démarche. C'est donc une restitution partielle et subjective qui ne saurait servir de référence en dehors de cette recherche. Pour certains, j'ai même rassemblé des éléments sous une appellation qui ne fut pas employée par l'auteur.

2.2.1 Colin Wilson – Le *Outsider*

Colin Wilson est un écrivain et philosophe qui a exploré de nombreux sujets et mérite une place particulière dans mon cadre de référence. Pour cet auteur prolifique et controversé, il conviendrait plus de parler de cadre d'influence. Je le rencontre pour la première fois pendant mon adolescence, à travers des romans comme *La Pierre philosophale* (1969/1982). À l'époque, il représente pour moi un prolongement naturel de Lovecraft ou de Poe. La cosmogonie et l'horreur demeurent présentes, mais Wilson y apporte une sorte d'espoir subtil et mystérieux. L'humain aurait une réponse possible, une évolution troublante et inconfortable qui pourrait lui donner un autre rôle à jouer que celui d'une poussière éphémère et inconséquente dans le théâtre de l'existence.

L'influence se transformera plusieurs années plus tard lorsque je passe de ses romans à ses essais. Des livres comme *l'Archéologie interdite* (1996), ou plus particulièrement *l'Occulte* (1971), contribueront à m'ouvrir l'esprit en me présentant des idées et des concepts sur la nature humaine et l'état précaire de nos connaissances. J'en demeure néanmoins un sceptique qui réclame des confirmations expérientielles, mais l'approche, à l'instar de Bergier et Pauwels (1960) ne demande pas de remplacer des croyances et de s'enfermer dans un nouveau système, mais plutôt de s'ouvrir à la considération de nouvelles possibilités et d'un monde d'incertitude afin d'enrichir sa relation avec le réel au prix d'une certaine déstabilisation. Il devient beaucoup moins important de déterminer si quelque chose est « vrai » que d'explorer comment une multitude de points de vue sur une chose peuvent donner lieu à une multitude d'appréhensions de sa réalité.

Le troisième stade de l'influence aura lieu pendant cette recherche. J'avais tenté de me procurer un de ses premiers livres sans succès il y a plus de 25 ans (*The outsider*, 1956). Ce souvenir a émergé pendant l'écriture d'un récit phénoménologique. Je fus surpris de voir à quel point les thèmes de ce livre rejoignaient directement ma recherche. Par l'étude de personnages de fictions, Wilson présente l'existentialisme tel qu'il est vécu par une catégorie d'individus en marge de la société. La possibilité, la capacité et la volonté d'utiliser l'énergie créatrice sans compromettre son authenticité sont présentées comme des facteurs déterminants. Ainsi, le sentiment d'aliénation sociale peut conduire à la misère et à la souffrance, ou à l'épanouissement. Mais l'auteur ne se contente pas de nourrir ma réflexion sur les thèmes, il partage également une proximité avec ma démarche de recherche dans la manière dont il propose d'explorer ces enjeux. Si le « quoi » et le « pourquoi » sont des étapes nécessaires et utiles, c'est toujours le « comment » qui me semble trop abstrait. La technique suggérée est la même que celle qui guide l'ensemble de ma recherche : l'examen de l'expérience. Dit autrement : la phénoménologie. Wilson parle d'une phénoménologie existentielle (qu'il renommera plus tard *New existentialism*) qui ne se distingue de la phénoménologie plus classique ou reconnue que par ses perspectives et ses objectifs. Il met l'accent sur l'individualité et la liberté humaines et amène l'approche comme une lutte contre une version automatisée de l'humain qui tend à se limiter à un amas de réactions programmées. Cette finalité n'est pas clairement énoncée, mais elle est sous-entendue comme une possibilité d'accroître la conscience et par le fait même la liberté individuelle, libérer le pouvoir créateur pour approcher l'individu d'une version de lui-même qui serait plus délibérée. De cause à effet, la souffrance provoquée par une existence dénuée de sens serait diminuée en proportion inverse de l'accroissement du pouvoir d'agir. Si j'extrapole cette hypothèse en fonction de ma propre expérience, c'est le sentiment d'aliénation sociale qui se transforme également. Il n'est plus vu comme une carence à combler, mais une possibilité d'énergie créatrice. Le pas qu'il reste à faire par la suite (que je n'ai pas trouvé dans l'œuvre de Wilson) concerne le partage et la reliance, seul aboutissement cohérent de la création pour moi.

2.2.2 Eugene Fink – Le jeu

Eugène Fink est un philosophe allemand considéré comme l'une des grandes figures de la phénoménologie. Il a développé une théorie sur l'importance du jeu dans l'existence humaine comme étant une activité porteuse d'un potentiel de découverte de soi, du monde et de sens. Le jeu offre une forme de permissivité face aux contraintes de la vie. C'est une activité qui permet, ou facilite, l'expression de la créativité et de l'individualité.

Fink propose également que le jeu puisse aborder les émotions et les instincts les plus profonds de l'être humain. C'est une voie d'exploration des aspects sombres de la psyché et des zones d'ombres pour tenter de trouver un équilibre entre ces différents aspects. Selon lui, le jeu est une activité qui permet aux individus de transcender les limites de leur existence quotidienne et de découvrir leur potentiel créatif et expressif (Fink, 2016).

Pour moi, la philosophie du jeu n'est pas tant la pratique d'une activité que l'adoption d'une posture épistémologique qui réduit la gravité des enjeux, l'effet de la peur de l'échec, les conséquences et l'idée d'une finalité. Cette posture rend l'expérimentation beaucoup plus facile et entraîne dans un élan vers des tentatives qui seraient autrement impossibles. Le paradoxe est qu'en faisant semblant que je ne suis pas sérieux, je m'investis avec beaucoup plus de sérieux.

Ainsi, lorsque j'aborderai le jeu dans cette recherche, et particulièrement au chapitre 5, ce n'est pas une manière de décrédibiliser ou de rendre ma démarche triviale.

2.2.3 Georges Bataille – L'expérience intérieure

Georges Albert Maurice Victor Bataille est un écrivain, philosophe, romancier, poète et essayiste. Son œuvre est caractérisée par une exploration de certains des aspects les plus sombres de la nature humaine, notamment concernant la mort, la sexualité, la violence et la transgression. L'exploration de ces thèmes vise à transcender la fragmentation de plusieurs

aspects de la vie qu'il observe dans la société, pour tenter de trouver un sens plus profond à l'existence.

L'expérience intérieure est pour lui une question complexe dont l'exploration exige une méthode intuitive et introspective. Un processus continu et engageant vers la connaissance de soi qui doit dépasser les limites sociétales de l'acceptable et explorer ce qu'il y a d'inadmissible, de laid, de répréhensible ou de honteux en chacun d'entre nous (Bataille 1943).

Je considère que l'inclusion du côté obscur dans le processus d'une recherche à la première personne est une condition inévitable d'un renouvellement des pratiques psychosociales qui peut prétendre à une certaine profondeur. Cette recherche n'abordera que superficiellement ou indirectement les contenus de thèmes que je trouve fondamentaux, mais qu'il n'est pas souhaitable pour moi de présenter dans un document public. On retrouvera néanmoins l'influence de ce choix à certains endroits et il m'apparaît nécessaire de lui donner un minimum de justification et de contexte.

2.2.4 Herman Hesse – *L'animal et le bourgeois*

L'opposition entre deux pôles de l'identité humaine, nommée l'animal et le bourgeois, est un concept récurrent dans l'œuvre de Hermann Hesse. Il représente la tension entre la vie instinctive et la vie sociale, ainsi que les avantages et les inconvénients de chacune de ces facettes de l'existence humaine.

Le bourgeois est l'incarnation d'une soumission au contrôle sociétal. Son mode de vie est rigide et conventionnel, avec des attentes clairement définies qui viennent des normes et des conventions de la société dans laquelle il vit. À l'autre bout du spectre, l'animal représente la vie instinctive, libre de toutes les restrictions sociales. Il incarne un côté primaire indissociable des pulsions et des besoins de base tels que la faim, la peur et la libido.

À travers des récits de fiction, Hesse montre ces deux facettes de l'expérience humaine, qui ont chacun leurs avantages et leur utilité, voire même leurs nécessités, et qui opposent parfois des possibilités d'existence individuelle satisfaisante et la visée d'un bien-être collectif. Aucune des deux postures n'est unilatéralement souhaitable et la relation de tension qui les unit est complexe à explorer. Néanmoins, une prise de conscience de l'existence et de l'influence de ces deux forces sur l'individu et la société peut permettre de mieux se comprendre et conduire à un épanouissement personnel (Hesse, 1977, 1983, 1989).

2.2.5 Joseph Campbell – *The Hero's Journey*

Dans le livre intitulé « Le héros aux mille et un visages », Joseph Campbell explore en détail ce qu'il appelle le monomythe. Il y aurait des thèmes et des archétypes universels reflétant des éléments communs de l'expérience humaine dans les récits, malgré les différences de culture ou de temps. Une espèce de mythe toujours semblable dans ses constituants les plus significatifs que les humains reprennent et racontent depuis toujours. Ainsi, si les humains sont touchés et rejoints par les mêmes choses malgré leurs différences, c'est qu'ils sont reliés par une expérience commune de la vie sur plusieurs aspects. Le monomythe, ou *Hero's journey*, présente le récit narratif comme une série d'étapes successives et symboliques qui peut également représenter le cycle de vie d'un humain.

Cette théorie et les travaux de Campbell ont leurs détracteurs, mais il est indéniable qu'elle a exercé une grande influence sur la compréhension de la structure narrative des histoires ainsi que sur la psychologie des personnages au cinéma, dans la littérature et dans plusieurs autres formes d'art (Campbell, 1949/2008).

CHAPITRE 3

UNIVERS ÉPISTÉMOLOGIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

3.1 DE LA MANIÈRE D'APPRENDRE ET DE TENTER DE PRODUIRE DU SAVOIR

En terme simple, le cadre épistémologique est un ensemble de caractéristiques choisies pour guider et baliser le processus de la production et de l'intégration de nouveaux savoirs. C'est une posture qui influencera la manière dont la connaissance est produite et même sa validité. Même s'il existe des invariants concernant l'objet de recherche qualitative en sciences sociales (par exemple le fait qu'il se trouve dans le monde des phénomènes sociaux). On distingue trois modèles épistémologiques :

- La tradition objectiviste : basée sur l'idée que la réalité est objective et peut être observée et mesurée de manière indépendante. Les chercheurs tentent de recueillir des données empiriques et à minimiser les biais subjectifs. L'objectif est de produire des résultats généralisables et reproductibles. (Smith et Johnson, 2018)
- La tradition subjectiviste : Elle met l'accent sur la compréhension des perspectives et des expériences individuelles. Les chercheurs reconnaissent que la réalité est socialement construite et que les points de vue des participants sont essentiels. L'objectif est de donner une voix aux participants et de saisir leurs interprétations et significations subjectives. (Guba et Lincoln., 1994)
- La tradition constructiviste : Elle considère que la réalité est construite socialement et individuellement. Les chercheurs reconnaissent que les connaissances sont le résultat d'interactions sociales et de processus cognitifs. L'objectif est de révéler les processus de construction de la réalité et de comprendre comment les participants donnent un sens à leur monde. (Denzin et Lincoln, 2005)

Il me semble important de mentionner ici que les choix exposés dans ce chapitre ne témoignent aucunement d'une hiérarchisation ou d'un jugement de valeur. Aucun domaine de connaissance n'est limité à une seule posture et les orientations choisies se rattachent à la question de recherche, aux objectifs et à l'influence culturelle et académique entourant ce projet.

Les sections suivantes exposeront d'autres particularités ayant pour but de circonscrire ma démarche et de favoriser une forme de rigueur dans la méthodologie.

3.1.1 Recherche en première personne

Même dans le monde des recherches qualitatives en sciences, la recherche en première personne peut surprendre. Pourtant, déjà en 1955, Pierre Teilhard de Chardin exposait un plaidoyer important sur la place possible du chercheur dans la démarche scientifique :

Subjectivement, d'abord, nous sommes inévitablement centre de perspective, par rapport à nous-mêmes. Ç'aura été une candeur, probablement nécessaire, de la Science naissante, de s'imaginer qu'elle pouvait observer les phénomènes en soi, tel qu'ils se déroulaient à part de nous-mêmes. Instinctivement, physiciens et naturalistes ont d'abord opéré comme si leur regard plongeait de haut sur un Monde que leur conscience pouvait pénétrer sans le subir ni le modifier. Ils commencent maintenant à se rendre compte que leurs observations les plus objectives sont toutes imprégnées de conventions choisies à l'origine, et aussi des formes ou habitudes de pensée développées au cours du développement historique de la Recherche. Parvenus à l'extrême de leurs analyses, ils ne savent plus trop si la structure qu'ils atteignent est l'essence de la Matière qu'ils étudient, ou bien le reflet de leur propre pensée. Et simultanément ils s'avisent que, par choc en retour de leurs découvertes, eux-mêmes se trouvent engagés, corps et âme, dans le réseau des relations qu'ils pensaient jeter du dehors sur les choses : pris dans leur propre filet. Métamorphisme et endomorphisme, dirait un géologue. Objet et sujet s'épousent et se transforment mutuellement dans l'acte de connaissance. Bon gré mal gré, dès lors, l'Homme se retrouve et se regarde lui-même dans tout ce qu'il voit. (Teilhard de Chardin, 1955, p. 20)

Si cet énoncé peut suffire à lui seul à justifier la recherche au « Je », j’y ajouterais mon intention personnelle d’explorer des vécues de conscience et de documenter comment le processus lui-même transforme le chercheur. Le sujet de la recherche, au-dessus du sujet formel, se présente comme une sorte de méta sujet : la relation entre le chercheur et sa démarche comme processus itératif qui s’influence et se transforme mutuellement. De tout ceci, les conditions de création de sens et les effets perceptibles et documentables des changements induits deviennent à la fois les résultats et une voie de renouvellement constante.

Une telle recherche n’est pas reproductible (du moins dans son intégralité). Elle ne mènera à aucune découverte parfaitement objective ou vérifiable par des pairs. L’intérêt réside plutôt dans sa valeur d’exemple et dans l’ouverture sur les possibilités d’explorations qu’elle suggère, sans jamais prétendre à un aboutissement ultime.

3.1.2 Recherche-action existentielle

La recherche-action concerne une transformation de la réalité, ou, si on veut être plus nuancé, une transformation de la perception de la réalité, ainsi qu’une production de connaissance sur cette transformation. (Barbier, 1996) Pour qu’elle soit existentielle, il suffit qu’elle se rapporte au sens de la vie, dans toute l’amplitude que cette expression permet.

Donc, j’investis de nouvelles actions dans mon existence (qui questionne le sens de ma vie) et je recherche à partir de ces actions et de leurs relations avec ma question de recherche.

3.1.3 Phénoménologie pratique

À mesure qu'on descend dans l'entonnoir épistémologique, les termes se précisent et se rapportent de plus en plus à « comment faire ». C'est ici que la phénoménologie offre une voie de passage entre les éléments conceptuels et la concrétude.

La phénoménologie est une méthode pour interroger l'expérience et tenter de relever le grand défi d'une recherche à la première personne : produire du nouveau savoir à partir de soi-même.

If a solution exists, it must be sought, not in reasoning, but in examination of experience.

(Wilson, 1956, p. 27)

Nous avons déjà admis le caractère subjectif de ce type de démarche. Le postulat est que plusieurs questions relatives aux enjeux et à l'expérience humaine ne sont pas accessibles sans l'admission et la prise en compte de la subjectivité. Il n'en demeure pas moins un danger de dérive narcissique, de biais, et de contamination par le contenu de l'inconscience. La conscience, comme toute chose, est un produit de la réalité. Il faut admettre son caractère incomplet et imparfait sans pouvoir compenser ses lacunes par la moindre mesure fiable de ce qu'elle exclut ou distorsionne.

L'expérience est en excès de ce qu'on peut en dire.

(Depraz, 2012, 00:33)

La difficulté peut être résumée ainsi : la conscience est limitée dans sa capacité à s'étudier elle-même. Néanmoins, pour le moment, c'est la seule manière de tenter cette étude et les imperfections ou les imprécisions, s'ils ne justifient pas que le sujet soit délaissé, poussent à la prudence.

3.1.3.1 Épochè

Épochè est un mot grec (ἐποχή / epokhḗ) qui signifie « arrêt, interruption, cessation ». En philosophie, ce terme désigne la suspension du jugement. (Suspension phénoménologique ou réduction phénoménologique).

Il s'agit donc de suspendre son jugement, ses préconceptions et ses références pour procéder à l'examen d'un vécu personnel et tenter de le voir avec un regard nouveau. L'explicitation au lieu de l'explication, la description au lieu de l'appréciation. Paillé et Mucchielli (2005) expliquent :

Le principe premier de toute méthode phénoménologique est ce que Husserl appelle « l'épochè » ou acte de suspension du jugement fondé sur des connaissances acquises. Nous devons en effet, pense Husserl, chercher le sens et non pas l'explication, car l'explication cache le sens. L'attitude phénoménologique se caractérise donc par le recours systématique à la description du vécu sans y substituer un mécanisme explicatif, lequel a invinciblement tendance à réifier les concepts. La phénoménologie s'efforce d'explicitier le sens que le monde objectif des réalités a pour nous (tous les hommes) dans notre expérience (partageable). Elle cherche à appréhender intuitivement les phénomènes de consciences vécus. (Paillé et Mucchielli, 2005, p. 14)

Si je préfère le terme réduction phénoménologique à suspension, c'est parce que je doute qu'une suspension complète est possible pour l'humain. Nous restons toujours sous l'influence de nos jugements et des allégeances fluctuantes des parts autonomes et divergentes de ce qui forme notre identité. L'épochè est avant tout un acte intentionnel. Une posture d'observation qui vise une appréhension de l'expérience en elle-même. Certaines précautions facilitent cet exercice et réduisent le risque de tourner en rond dans des contenus déjà connus. Premièrement, essayer d'adopter l'approche la plus descriptive possible. Que ce soit dans un récit phénoménologique ou dans un entretien d'explicitation, l'approche descriptive permet d'extérioriser l'expérience vécue (par la parole ou l'écrit) sans mettre l'accent sur l'interprétation ou le jugement. Deuxièmement, la veille que peut procurer une

communauté apprenante ou un groupe impliqué dans le processus. L'angle mort de quelqu'un peut être l'évidence de quelqu'un d'autre et la coopération entre des humains ayant des intentions similaires et des connaissances de base du procédé peut s'avérer très bénéfique.

La conscience qui nous construit est construite par le monde. S'il n'est pas possible de séparer les deux, mon expérience de l'approche phénoménologique m'incite à penser qu'il est possible de feindre une distanciation permettant (faute de pouvoir prétendre à un accès inaltéré à l'expérience vécue) de faciliter l'accès à de nouveaux savoirs contenus dans des zones de l'expérience auxquelles nous n'avions pas accès.

3.1.4 Heuristique

L'heuristique est la partie de la science qui a pour objet les procédures de recherche et de découverte. Ce qui est recherché n'est pas nécessairement précis ou même connu, c'est quelque chose qui viendra transformer la pratique créatrice. Cette recherche aura lieu à même la création et le processus réflexif qui en émane et y donne suite. Aucun chemin prévisible ne saurait guider cette recherche, il convient de se laisser nourrir par une sorte de logique intuitive qui laisse place au hasard, à l'accident, et parfois même, au désordre.

J'ai toujours dit que c'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche.

(Demartini, 2003, paragr. 1).

3.2 MÉTHODOLOGIE

Toute la production de données de cette recherche est soumise à l'approche phénoménologique et heuristique, mais ces termes sont larges et peuvent admettre des façons

de faire aussi nombreuses que variées. Cette section servira à circonscrire mon approche dans les dispositions, les étapes et les modalités de production de mes données de recherche.

3.2.1 Dispositions

Les dispositions sont des conditions favorisant la production de matériel susceptible de contenir des données de recherche. Elles sont préalables et communes à toutes les modalités employées et demeurent pertinentes jusqu'à l'analyse et l'interprétation des données.

3.2.1.1 Interdit de censure

Cette disposition est facile à identifier et à contourner. Il s'agit seulement d'oser écrire tout ce qu'on pense, tout ce qu'on ressent, tout ce qu'on a fait. Dans mon expérience, les principales censures viennent d'un sentiment de honte liée à la peur d'être jugé ou de vulnérabilité liée à se considérer faible. Au moment du partage des données ou de la rédaction d'un document comme ce mémoire, il peut être souhaitable et raisonnable d'omettre certains éléments. L'interdit de censure vise plutôt le chercheur face à lui-même.

3.2.1.2 État de présence

Cette disposition peut être un peu plus délicate. Il s'agit d'être dans un état d'attention face à nos pensées, nos sensations physiques et nos ressentis émotionnels. S'il n'est pas possible de trancher distinctement et objectivement entre un état présent et un état absent, certaines pratiques peuvent néanmoins favoriser la présence. Concrètement, les périodes d'écriture seront précédées par des séances de méditation, d'exercice respiratoire, ou de gymnastique sensorielle. Ces manières simples de me centrer sur le corps dans le moment

présent me donnent l'impression de pouvoir approcher ma problématique de manière plus consciente.

3.2.1.3 Attention posée sur la problématique

Cette disposition sert à limiter le champ de recherche à l'intérieur même d'une production. L'introspection est un voyage dans une contrée sans frontière où l'on peut se perdre. Je ne prétends pas qu'une errance libre dans l'inconnu est sans valeur ou sans plaisir, mais dans le cadre de cette recherche, il y a des contraintes temporelles et académiques à respecter. En suivant le fil des découvertes et des révélations qui émergent à la conscience, le voyage s'avère infini. Plusieurs pistes issues du travail effectué pour cette recherche seront conservées et explorées ultérieurement, comme il est indiqué dans le titre : la voie de l'inachevé, cette quête continuera et n'aboutira jamais. Néanmoins, pour circonscrire mes découvertes à une étape partageable, interroger le lien et la pertinence des données face à la problématique de la recherche (et subséquemment à la question et aux objectifs) s'avère une nécessité. Sans intention, la quête risque d'être réduite à l'errance...

3.2.1.4 Primauté de l'émergence

Cette disposition est l'élément qui a rendu cette recherche possible. Il s'agit ici d'accepter ce qui apparaît à la conscience et de tenter de le manifester dans l'écrit (ou dans n'importe quels gestes créateurs). Pierre Vermersch appelle cette disposition « l'intention éveillante » (Vermersch, 2006). Le pari est que ce qui remonte à la surface sans effort est porteur d'un intérêt particulier. Il est important de noter deux choses : premièrement, cette disposition est nommée en dernier, car les trois autres doivent être assurés en amont afin de favoriser sa pertinence dans la recherche. Deuxièmement, il n'est pas possible d'affirmer hors de tout doute que de donner la primauté à l'émergence soit le meilleur choix. Étant donné la nature subjective assumée de l'étude des vécus de conscience, aucun critère ne peut

amener cette certitude. Puisqu'il faut bien choisir des moments à explorer, je prends le parti de l'émergence pour assurer une sorte de conformité dans mes critères de sélection, mais aussi parce que cela amène une aisance et une rapidité dans le choix qui sera très bénéfique à l'avancement des travaux.

3.2.2 Étapes

La production de données se fera selon certaines modalités exposées à la section suivante, mais elles suivront toujours les mêmes étapes. Bien qu'elle soit présentée de façon linéaire, elles sont de nature itérative et heuristique.

3.2.2.1 Production brute

Dans un premier temps, je crée des brouillons. Des textes, complets ou partiels. Je tente d'écouter ce qui veut émerger. L'histoire qui se veut racontée, qui cherche à apparaître ou le senti qui demande à prendre forme. Le cadre qui balise et facilite la production sera la modalité choisie (voir la section suivante).

3.2.2.2 Affinage

La relecture des textes constitue une première forme de réflexivité. Je serai attentif à ce qui me paraît le plus important, le moins important, le plus surprenant, frustrant, émouvant... bref; tout ce qui a un effet et n'est pas un élément déjà su. À ce stade, je remarque que parfois des omissions sont flagrantes. Le matériel sera retravaillé pour prendre en compte ce qui apparaît à ma conscience. Cette étape sera parfois répétée plusieurs fois. C'est aussi à ce moment que je vais tenter d'avoir une attention pour que le matériel soit compréhensible pour un lecteur.

3.2.2.3 Partage

Le matériel produit sera ensuite partagé selon le modèle de l'herméneutique instaurative. Je demanderai à des alliés en qui j'ai confiance de se placer comme créateur du matériel et de partager leurs résonances. Ce retour a le potentiel de m'aider à amener de nouveaux éléments à la conscience. Il peut en résulter un nouvel affinage ou même une nouvelle production brute. C'est un deuxième acte de réflexivité.

3.2.2.4 Extraction

Cette partie consiste à prendre tous les retours et tous les échanges et à tenter de les intégrer dans un ensemble cohérent. Mon sentiment d'emprise sur le réel concerne les autres, il m'apparaît comme inévitable d'envisager la dernière boucle sous l'angle de ces questions : quel effet ont mes créations sur le monde? Quel effet a le monde sur mes créations? Comment les réponses à ces questions me transforment-elles? Quels sont mes prochains pas? Il s'agit ensuite de sélectionner ce qui est le plus porteur pour moi en relation avec ma question de recherche. Troisième acte de réflexivité.

3.2.2.5 Intégration

Cette dernière étape consiste à faire une synthèse de la donnée, à la mettre en relation avec ma question de recherche, avec d'autres données potentielles et avec ma vie d'une façon générale (qu'est-ce que ça change pour moi? À quoi je reconnais ce changement?) Donc, analyser les données d'une façon plus globale. Voir les thèmes récurrents, les progressions, les stagnations, les satisfactions, les insatisfactions, les omissions. Regarder l'ensemble du voyage, en faire la synthèse pour l'insérer dans une synthèse plus grande (éventuellement).

Pour terminer cette étape, j'essaierai de trouver une façon de nommer la donnée intégrée. Quatrième acte de réflexivité.

3.2.3 Modalité de production

Les modalités de production servent à la fois de guides et d'adjuvant à la création. Elles sont toutes basées sur une approche phénoménologique et elles ont beaucoup de points en commun. Néanmoins, ces différents modes de production m'ont permis d'aller dans des zones singulières de mon expérience et ont mené à quelques découvertes qui me semblent importantes (qui seront traitées dans les chapitres 4 et 5). Il est à noter que toutes ces modalités de production seront soumises aux dispositions et aux étapes mentionnées précédemment pour en extraire des données.

3.2.3.1 Récits phénoménologiques

Les récits phénoménologiques sont des textes courts, écrits à la première personne, dans une orientation très descriptive. La visée est une suspension du jugement afin d'explicitement une expérience, geste par geste, et de dévoiler des aperceptions qui mèneront à de nouveaux savoirs. Généralement, ils sont produits à partir d'une consigne simple. Par exemple : choisir un moment où on a eu un sentiment de savoir-faire relationnel. Partant de cette consigne, je m'efforce de prendre le premier moment qui me vient en tête, même s'il ne paraît pas adéquat ou (comme c'est souvent le cas) qu'il est flou dans ma mémoire. L'épochè et l'approche descriptive permettent ensuite de déployer ce moment de vécu et de recruter des contenus de la mémoire involontaire pour les faire apparaître à la conscience. Ntebutse et Croyere (2016) le décrivent ainsi : « Le récit phénoménologique a pour caractéristique d'explorer un phénomène vécu par un individu. La méthode de recherche consiste à recueillir des expériences, à les faire expliciter pour les conceptualiser ou au moins à les catégoriser (paragr. 8) ».

3.2.3.2 Récit autobiographique

Le récit autobiographique est une méthodologie de recherche qualitative dans laquelle le chercheur utilise sa propre expérience comme source de données pour explorer sa problématique de recherche. Cette approche repose sur le récit de vie et permet d'apporter une perspective personnelle et subjective à la recherche en mettant en lumière les moments significatifs et les transitions de sa propre histoire.

Explorer ainsi des moments de sa propre histoire permet de les voir sous de nouveaux angles et de dégager des savoirs inédits en lien avec la problématique et la question de recherche. Le récit peut prendre plusieurs formes (collection de journaux, conte, récit initiatique, autofiction) et sera toujours écrit à la première personne.

3.2.3.3 Écriture performative

L'écriture performative, tel que je l'ai apprise, consiste à utiliser l'écriture pour explorer et exprimer l'expérience personnelle en lien avec la problématique de la recherche. Il ne s'agit pas de simplement de décrire des expériences, mais de créer un espace où le chercheur peut exprimer sa propre vision d'une manière qui n'est pas préétablie et se construit au moment de l'écriture. La méthode comprend trois dimensions :

- La Poiësis : Acte de narration qui représente la création de l'objet de recherche à travers les mots. Il s'agit d'une construction en direct et singulière.

- L'Aisthësis, où le chercheur tâche de rendre son discours narratif compréhensible pour les autres. C'est un effort pour partager l'expérience et faire entrer un lecteur potentiel dans son propre monde.

- La Catharsis, où la narration devient une occasion d'interprétation. Le dialogue entre les propres représentations du chercheur et les auteurs permet d'accéder à un nouveau sens et à une compréhension élargie.

Ces trois mouvements se déroulent simultanément dans l'acte performatif de narration. L'accent peut varier selon que l'on se concentre sur Poiësis, Aisthësis ou Catharsis, mais c'est le même mouvement qui accompagne les moments de narration, d'interprétation et de compréhension (Rennie, 2014).

3.2.4 Recherche hybride

Ma recherche est donc une combinaison de toutes ces méthodologies qui ont en commun de puiser de manière différente dans les histoires de vie. La diversité permet l'expérimentation et la comparaison entre les différentes manières de collecter les données. Il est à noter que l'approche symbolique a également joué un grand rôle dans la collecte et particulièrement dans le traitement des données. Le chapitre suivant permettra de voir plus précisément comment ces méthodologies ont été utilisées et ce qui en a émergé.

CHAPITRE 4

PAR LES GOUFFRES DE L'APERCEPTION

4.1 J'ARRIVE

J'arrive... bien sur j'arrive, n'ai-je jamais rien fait d'autre qu'arriver?

(Brel, 2003)

Jacques Brel fait référence à la mort dans avec le titre de cette chanson : « J'arrive ». Métaphore singulièrement appropriée dans mon histoire. Chaque renouvellement est un cycle qui exige un sacrifice. On ne peut espérer voir une partie de soi renaître sans accepter d'abord d'en laisser mourir une autre, quitte à devoir la tuer.

En 2019, je me retrouve dans le premier cours de la maîtrise en étude des pratiques psychosociales à l'Université du Québec à Rimouski. J'apprends très vite que l'on devra effectuer une recherche sur un sujet de notre choix. Normalement, j'aurais dû être au courant bien avant le début des cours. Je trouve moi-même un peu étrange que je n'aie pas pris le temps de me renseigner sur le programme avant de m'inscrire. Pourtant, je sais que cela n'aurait rien changé et que je me serais retrouvé ici, sur une petite chaise de plastique inconfortable et entouré d'étrangers, dans tous les cas. Pour moi, ce début est plutôt une continuité puisque je viens de terminer le baccalauréat en psychosociologie.

Je ne suis pas ici pour ouvrir des perspectives professionnelles ou obtenir un diplôme. Ma motivation vient de la confiance que j'ai envers le programme et les formateurs. Ici, j'ai exploré les contrées de la conscience, j'ai progressé vers une existence plus délibérée et moins soumise aux conditionnements, je me suis approché de l'humain que je souhaite être.

J'arrive donc avec une motivation et une confiance qui seront les adjuvants de ma marche sur la voie de l'inachevé, mais aussi, comme tout le monde, avec un certain bagage.

4.1.1 Le supplice de Sisyphe

L'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde.

(Camus, 1942, p. 45)

Sisyphe pousse un rocher au sommet d'une montagne. Invariablement, le rocher finit par rouler jusqu'au sol et il doit recommencer sa tâche. Ce mythe peut être vu comme une métaphore de l'existence humaine. Nous investissons notre temps et notre énergie dans une tâche insensée et interminable qui n'aura comme suite qu'une répétition. Aussi différente la tâche suivante peut sembler, elle garde toujours ces deux caractéristiques fondamentales : l'absence de sens et l'absence de finalité. N'étant pas éternels, nous pousserons notre rocher un certain nombre de fois puis disparaîtrons dans l'oubli et l'indifférence. Cette fatalité pourrait sembler tragique, mais, du point de vue symbolique que j'adopte, rien ne contraint cette tâche, dans sa nature ou par l'appréhension de la répétition infinie, à être un supplice. En effet, il suffirait d'imaginer Sisyphe heureux de pousser son rocher (ce que Camus propose lui-même dans son essai) pour que l'absence de sens et de finalité soit non seulement supportable, mais même des facteurs insignifiants de l'existence (Camus, 1942)

De l'acceptation, à la révolte, à la passion, je n'en suis pas là. Après deux décennies à chercher des manières de vivre qui ne nieraient pas le chaos, l'absurdité du monde et les limitations déplorables de la condition humaine, mais qui ne seraient pas non plus un supplice ou un abandon au désespoir, j'ai trouvé quelques voies de passages. Tout d'abord, il me fallut reconnaître certains enjeux sur lesquels j'ai une emprise potentielle : la multiplicité interne et l'inaptitude directionnelle.

4.1.1.1 Multiplicité interne

Et comment se peut-il donc faire qu'il y ait une aussi grande différence entre moi-même et moi-même, comme il y en a entre ce moment auquel je m'endors et celui auquel je m'éveille?

(Saint Augustin, 1835/1995, p. 356)

L'idée qu'un individu est une unité identitaire unique et cohérente est rassurante, mais contestable. Que ce soit des désirs et des besoins conflictuels ou des manifestations de personnalité complètement différentes, nous sommes une multitude assemblée dans un semblant d'unicité. De nombreux philosophes, psychologues et penseurs ont abordé la notion de multiplicité interne de l'individu d'une manière ou d'une autre. Citons entre autres, Jung (1912/1995), Freud (1899/2010), James (1890/2018), Assagioli (1971), Foucault (1975/2014) ou Nietzsche (1882/1985).

4.1.1.2 Inaptitude directionnelle

Les hommes se jettent dans la souffrance pour échapper à la souffrance ; par désir du bonheur, ils détruisent follement leur bonheur, comme s'ils étaient leurs propres ennemis.

(Śāntideva, 1920/1995, p. 37)

En dehors de quelques moments rares d'épiphanie ou d'heureux hasards, les humains n'ont pas la capacité de choisir et de marcher le chemin qui leur serait bénéfique. Plusieurs études ont démontré la facilité avec laquelle l'humain peut être manipulé contre ses propres intérêts (McGonigal, 2011). Ce phénomène pourrait être l'objet d'une recherche volumineuse en lui-même, mais le cadre de ma recherche ne nécessite qu'à le reconnaître et le prendre en compte.

4.1.2 Les adjuvants de la fonctionnalité

Demeurer fonctionnel et ne pas sombrer dans l'immobilisme ou la dépression me pousse à rechercher des modèles qui atténueront le chaos interne et la confusion. Puisque je n'ai rien trouvé qui répondrait parfaitement à mon besoin, je puise dans diverses sources les éléments qui me permettront de rester fonctionnel et de maintenir un lien avec l'humanité. Voici les trois principales :

4.1.2.1 Le stoïcisme

La philosophie stoïque, principalement l'approche simple et humble de Marc-Aurèle (1559/2021), m'aidera beaucoup à construire une capacité à mettre les choses en perspectives. J'y puise un système moral et éthique qui préconise la direction vertueuse de l'action comme finalité en soi, détaché de l'attente ou même de l'espoir d'un résultat. Toute l'idée de l'insignifiance de l'existence y est contrastée avec l'importance d'une action qui vise le bien commun comme si un ordre naturel persisterait au-delà de l'action individuelle. J'apprends aussi l'importance de surveiller l'égo et la recherche de la gloriole qui forme un horizon de trésors illusoire. J'en retiens cette pensée que je dois fréquemment me remémorer : l'égo doit faire l'objet d'une attention constante pour prévenir sa tendance naturelle à gonfler.

4.1.2.2 La pédagogie perceptive

Plusieurs années de pratique dans cette discipline récente et assez méconnue m'amènent à développer une nouvelle relation avec le corps. Au lieu de n'être qu'un véhicule pour la conscience, il devient une part intégrée et actualisée de mon concept identitaire. Les distinctions entre la raison, les émotions et le corps n'ont plus de raison d'être et je trouve une forme de réconfort dans ma capacité à investir le théâtre du ressenti corporel à un niveau de sensibilité que je ne croyais pas possible.

4.1.2.3 Le bouddhisme

Bien que je n'aie pas de pratique religieuse et que ma connaissance du sujet soit limitée, le bouddhisme a une influence indéniable sur moi et se place en forme de complémentarité avec mes deux autres adjuvants. J'y intègre l'idée de l'impermanence de toutes choses et du détachement.

4.1.3 Retour au banc

Mon bagage se compose donc notamment de ces deux enjeux et de ces trois adjuvants lorsque je me présente pour la première journée de cours en septembre 2019. Je passe une journée étrange à me sentir perdu dans la confusion. J'écoute les autres membres, qui deviendront la communauté apprenante, raconter comment et pourquoi ils ont abouti ici. À partir de ce moment, le récit mélange les faits, les ressenties, les impressions et les symboles émergents.

4.1.3.1 La porte du doute

Les chaises en plastique sont trop dures, le local est exigü, nous sommes trop près les uns des autres. Le tour de table progresse lentement, presque deux jours. J'ai oublié ce que je voulais dire. Pourquoi sommes-nous ici? D'une personne à l'autre, je descends dans une forme de confusion épaisse et rassurante qui me protège en m'enlevant la clarté d'esprit nécessaire pour me compromettre. Devant la porte du doute, je dois réaffirmer mon choix, celui-là même qui m'a mené ici. Je pousse la porte et franchis le seuil. Je jouerai le jeu, j'accepterai toutes les propositions, non pas comme des vérités immuables, mais comme des possibilités d'explorations, de découvertes et de renouvellements. Advienne que pourra.

4.1.3.2 Le choix

Consentir aux propositions ne sera pas suffisant pour se rendre au bout de ce voyage. Il faudra faire des choix. Le plus important concerne le thème de la recherche. On m'invite à réfléchir sur ce qui m'importe vraiment, ce qui me hante ou m'empêche de dormir. Bien que la question existentielle me semble insoluble, c'est le seul sujet qui est pour moi digne de ces mises en garde. Il me vient l'idée que si j'arrivais à m'y adresser, même partiellement, ce serait la meilleure utilisation possible de mon temps. Je tergiverse, écris et réfléchis sur cette question pendant tout l'automne 2019. Extrait d'un journal d'itinérance :

« Je me suis toujours senti exclu. J'ai toujours voulu, et je n'ai jamais voulu, me sentir appartenir. J'ai pallié le chaos ennuyant de mon existence par la création et l'imaginaire. Mais je savais déjà cela.

Ce que je découvre de vraiment neuf se dévoile, simultanément, dans les résonances que mes co-apprenantes m'ont offertes et dans les toutes premières pages du premier livre que je me suis procuré expressément pour mon projet de recherche. Je découvre aujourd'hui, littéralement, que je suis habité par un profond et puissant sentiment d'insatiabilité.

J'ai faim, j'ai toujours faim, quelques instants après avoir mangé la faim revient aussitôt. J'ai faim de sens, j'ai faim de compréhension, j'ai faim de plus. Aucune expérience ne semble suffisante pour combler ce vide. Ou plutôt il se comble, et c'est très bon, mais il revient très rapidement et tout aussi vide.

J'ai toujours considéré la création comme un mode d'expression. Comment faire pour changer mon regard, faire de la création un moyen de générer de la connaissance, même du sens? J'ai pris cette piste comme un espoir d'atteindre un jour la satiété existentielle. J'entrevois maintenant une question plus "intelligente" : comment faire de l'insatiabilité une source d'énergie créatrice? Comment mettre cette énergie, que je reconnais déjà comme

ayant toujours été présente, au service de ma quête? Qu'elle devienne le moteur, sinon l'adjuvant, de ma mission, de ce que je peux apporter au monde ».

4.2 RÉCIT PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Ces récits ont été rédigés à plusieurs moments au cours de la formation. Certains avaient comme point de départ une consigne simple, par exemple : choisir un moment relationnel où j'ai eu l'impression de me sentir à ma place. D'autres ont été rédigés plus librement, en écoutant un besoin spontané de visiter un moment vécu.

Ils ont ensuite été travaillés conformément aux étapes présentées dans ma méthodologie et n'ont plus la forme phénoménologique pure. Il m'importait d'y apporter les éléments les plus significatifs pour favoriser l'émergence de nouveau savoir en lien avec ma problématique.

Voici quelques exemples suivis d'une analyse en mode écriture.

4.2.1 Récit 1 : Chez Madeleine

Je me souviens. J'ai 6 ou 7 ans. Mes parents se sont séparés. Je suis chez Madeleine, la mère de mon nouveau beau-père.

La maison est immense. Je ne suis jamais allé à l'intérieur d'une maison si grande. Pendant que les adultes s'affairent à leurs occupations ennuyantes, on me laisse seul. On me laisse explorer. Je suis émerveillé. Partout où je regarde, je vois des objets mystérieux qui me font rêver : des épées sur les murs, des masques africains gigantesques qui gardent le foyer de pierres, des livres anciens aux reliures de cuir et de métal.

Il y a une seule pièce qui m'est interdite. Je ne sais plus si on m'a dit de ne pas y aller ou si je l'évite par moi-même. Je sais qu'elle me fait peur. C'est le grand salon. À l'intérieur,

le mari de Madeleine, Téléphore, reste toujours étendu sur le divan. Il tousse sans arrêt. Il est mourant. Des frissons me parcourent en l'entendant tousser et respirer avec difficulté. Une fois, je m'approche, je vois ses jambes, je recule. Je ne veux pas qu'il m'aperçoive.

Au sous-sol, je découvre un salon de billard. Sur le mur, une dizaine de carabines de tout calibre sont exposées à côté d'animaux empaillés. Au bout du corridor se trouve le cabinet de médecine. Des fioles et des seringues en verre, le stéthoscope et le sarrau blanc. Mon cœur bat très vite, je suis surexcité. J'ai envie de contempler ces objets mystérieux, de les toucher, d'essayer de les comprendre, mais aussi de continuer mon exploration. Je suis pris d'une curiosité extrême.

Plus loin, je découvre un abri anti-bombe, vestige de la guerre froide. Il faut passer par un double fond derrière un miroir pour y accéder. Une vraie salle secrète! Ailleurs, une sorte de boudoir, une pièce sans fenêtre, sans radio ou télévision. Juste des fauteuils de cuir colossaux et des bibliothèques remplies de livres étranges qui montent jusqu'au plafond. Dans cette bibliothèque, avec des statues de jade asiatiques et des fétiches mexicains, trois bocaux. Je m'approche lentement de ces bocaux, mystifié par leur contenu. Je ressens un peu de peur et de respect, je marche doucement, sans faire de bruit, sans détourner mon regard. Il n'y a aucun dégoût, tout est sublimé par la curiosité, même la fascination. Ce que je fais par la suite, je le referai pendant plusieurs heures, à toutes mes visites chez Madeleine; j'observe des fœtus humains dans le formol.

4.2.1.1 Analyse

Ce moment m'a transformé pour toujours. J'ai eu l'impression d'entrer dans un autre monde. Un monde que je savais exister dans les livres ou les films, pas dans la vraie vie, pas dans ma vie. Il n'y avait pas là quelque chose de précis qui m'aurait amené à une prise de conscience spécifique. C'était plutôt une réalisation globale, mon petit univers d'enfant

entraîné en collision avec un monde beaucoup plus vaste, beaucoup plus étrange. C'est la première expansion de ma conscience dont je peux me rappeler.

Dans ce moment il y avait la mort, il y avait la vie, il y avait l'existence « *in potentia* »; c'est-à-dire sous sa forme potentielle, comme un amas indiscernable de possibilités pures. Est-ce le moment de la scission? J'ai l'impression d'avoir eu un choix : la peur ou la fascination. Regarder dans l'abîme ou m'en détourner. Je me suis extrait de l'abîme pour la regarder et je suis devenu celui qui regarde dans l'abîme.

Par événement primordial, il faut entendre la première distinction faite par l'homme entre sujet et objet, la première fois que fut consciemment posé l'objet, ce qui ne peut se concevoir psychologiquement sans l'hypothèse d'une scission intérieure de l'animal « homme » d'avec lui-même, acte par lequel il s'est précisément séparé de la nature qui ne faisait qu'un avec lui. (Jung, 1912/1995, p. 537)

J'ai écrit ce récit avant de lire cette citation. Ce n'est qu'après l'avoir lu que l'expérience m'est apparue sous une nouvelle lumière, éclairée par l'intuition que ce moment était mon événement primordial. Ce qui importe vraiment ici n'est pas de déterminer si ce moment est LE moment, mais plutôt d'écouter ce qu'il a à me dire, de voir en quoi il m'a transformé, mais plus encore en quoi il me transforme aujourd'hui et vers quoi il me pousse pour demain. J'entre dans la proposition comme si elle était vraie...

J'ai perçu quelque chose de trop vaste pour ma conscience. Je ne me suis pas détourné. Je me suis séparé de l'objet, je suis devenu sujet. J'ai vu que l'existence contenait des dimensions effrayantes. J'ai été, un moment, un fœtus dans un bocal qui regarde un petit garçon s'approcher. J'ai eu peur, j'ai flotté dans l'immensité sans limite et sans frontière. J'ai ressenti la forme de peur la plus fondamentale, la peur de l'inconnu, de l'inconnaissable. Dans ce sentiment se trouvait aussi une promesse : ne te détourne pas de la peur, contemple l'abîme et le néant, pour toujours ils seront en toi et autour de toi, car si tu t'en détournes, tu vivras dans le mensonge et tu ne seras plus sujet.

Les échos d'un être en train de mourir, la vision d'un être qui n'a pas vécu, un lieu inconcevable qui exacerbe mon imagination et mes sensations... C'était trop pour l'enfant

que j'étais. Je réalise aujourd'hui que j'ai pris conscience d'exister au contact de l'abîme, je cesserai d'exister si je perds ce contact.

Cette prise de conscience me pousse vers la création et le partage. Puiser dans l'abîme, et la force de la contempler, le limon avec lequel je peux sculpter. La garder comme décor et comme centre de création, comme symbole avec lequel je peux jouer sans crainte. Trouver d'autres humains avec qui la contempler, avec qui en discuter, avec qui jouer.

4.2.2 Récit 2 : Un maillon de la chaîne

Je me souviens, j'ai 27 ou 28 ans, je suis chez les frères du Sacré-Cœur pour un cours de gymnastique sensorielle intensif. La salle est grande et très éclairée.

Nous avons pratiqué pendant plusieurs jours, du matin au soir. Mon attention et ma volonté s'approchent du point de rupture. Mes pensées sont saccadées, incomplètes, primaires, réduites à des bruits et des images insaisissables. Mon corps est douloureux, tremblant, près de l'effondrement.

Moment de fatigue écrasante où tout commande d'arrêter, mais moment de lâcher-prise et d'abandon où l'esprit abdique et laisse place au ressenti. Je suis en train de bouger, dans la lenteur, dans l'axe horizontal et dans le relâchement. Tout à coup, je suis envahi par quelque chose d'imparable et d'incompréhensible. Je ressens comme jamais auparavant. Je ressens l'intégralité de mon corps jusqu'à un niveau de détail inconcevable. Je ressens la pièce et tous les gens qui m'entourent. Je ressens la planète dans sa pulsation sensible. Je ressens l'univers qui vibre par moi et à travers moi comme par les autres, jusqu'à l'infini. Je ressens l'absolue totalité de l'existence.

Pendant ce moment, je ne suis pas un être complexe et évolué. Je ne suis rien d'autre que la somme de trois pulsations lentes en aller-retour constant dans mes trois axes, me reliant à tout. Un maillon insignifiant d'une chaîne infinie. Aucune compréhension, que du ressenti.

4.2.2.1 Analyse

La première chose que j'intègre de ce moment se rapporte à une notion d'effort et de discipline. Certaines découvertes ne sont accessibles qu'au-delà d'un certain seuil d'inconfort et demandent parfois de s'astreindre à un encadrement sévère. Il convient de mentionner qu'il y a une différence majeure, dans l'expérience et dans les possibilités qu'elle offre, entre une exposition volontaire à l'inconfort ou au stress et une exposition involontaire.

L'intégration de cette découverte, presque vingt ans plus tard, m'incite à visiter autrement la notion de l'effort. J'ai instauré une certaine pratique de l'inconfort qui s'avère très bénéfique dans la mise en place des conditions d'un renouvellement qui favorise la diminution du sentiment d'insatisfaction existentiel. Il s'agit d'accepter un état qui ressemble à une mise en danger, un lieu que l'habitude, la peur et la paresse incitent à éviter. Ensuite, j'observe qui je suis dans ce lieu. J'intègre cette part d'inconnu qui passe d'une hypothèse irrationnelle à un ressenti inédit. J'observe aussi de quoi les résistances sont faites et comment elles se transforment au contact de l'expérience.

Avancer vers l'inconfort, vers l'inconnu, vers la peur; c'est mettre en évidence la tension entre les forces de renouvellement et les forces de préservations qui m'habitent. C'est une sorte d'aventure intérieure à la rencontre de mes parts d'ombre. Le paradoxe de consentir à l'effort, non pas dans l'intention d'atteindre un résultat, mais comme une forme d'indulgence envers soi.

La deuxième révélation concerne un moment de communion avec la vie.

En vérité, je doute qu'il y ait pour l'être pensant de minute plus décisive que celle où, les écailles tombant des yeux, il découvre qu'il n'est pas un élément perdu dans les solitudes cosmiques, mais que c'est une volonté de vivre universelle qui converge et s'hominise en lui. (Teilhard de Chardin, 1955, p. 24)

J'ai ressenti cette minute décisive que décrit Teilhard de Chardin. D'un élément perdu dans les solitudes cosmiques, je suis devenu maillon de la grande chaîne infinie de

l'existence. Ce concept est dur à expliquer, car il dépasse les limites de la raison. On peut ressentir ce qu'on ne peut concevoir.

Si certains décrivent des expériences spirituelles qui me semblent être de cette nature, c'est dans la création artistique que je retrouverai parfois des vestiges de ce sentiment de liaison universelle. La reliance et le sentiment de sens deviennent un état éphémère et incompréhensible qui nourrit momentanément une faim autrement inassouvable.

4.2.3 Récit 3 : Un pas

Je me souviens. La température est très clémente, presque parfaite. Une légère brise et un soleil doux que masquent occasionnellement quelques gros cumulus. Malgré cela, j'ai chaud, j'ai très chaud. Je suis peut-être un peu trop habillé, j'ai des pantalons longs et un gros coton ouaté. Mais la principale source de chaleur vient de l'intérieur. Depuis deux heures déjà, je me promène entre les arbres par des cordes, des ponts précaires et autres dispositifs chancelants, plusieurs mètres au-dessus du sol. Je suis probablement entre cinq et sept mètres de la terre ferme, j'ai l'impression d'en être à cent. Depuis deux heures, mon cœur bat à tout rompre, je sue, je tremble. Je n'ai presque plus de force dans les bras et les jambes. Je souffre d'acrophobie.

J'ai déjà fait pire : en parapente dans la cordillère des Andes. Mais ça ne m'a pas guéri. Aujourd'hui, ça me semble si loin, ça me semble même être quelqu'un d'autre qui l'a fait.

Je suis sur une minuscule plateforme, au point le plus haut du parcours. Devant moi, le vide. Un magnifique paysage, la forêt qui s'ouvre sur une rivière sereine. Le vide. Il n'y a qu'une façon de traverser, une tyrolienne haute et longue jusque de l'autre côté. Je sais que je le ferai, ma décision était prise avant de me retrouver ici, sur cette minuscule plateforme, à un pas du vide.

Je refuse d'amoindrir ma peur. Je regarde en bas. Je sens une nouvelle bouffée de chaleur, j'ai la tête légère, les jambes faibles. À tout moment, j'ai l'impression qu'elles pourraient céder. Je prends une grande respiration, j'observe. Je détache lentement les mousquetons de mon harnais pour les attacher au câble. Un par un. Je dois pour cela m'approcher du rebord. J'ai peur de tomber. J'accroche mes mousquetons et ma poulie. Je me concentre sur ces gestes et les fais doucement, sans hâte. Je m'assure que tout est bien placé.

Je sens des coups sur le câble qui se répercutent sans perte dans mon cœur. C'est le signal que c'est mon tour. Je place mes mains sous la poulie, plus rien ne me retient à l'arbre et à la plateforme. Un pas. J'essaie de bouger ma jambe. Elle se soulève un peu. Je la replace immédiatement sur la plateforme. Non, pas maintenant! Je ne suis pas prêt. Cette pensée s'achève à peine que je la relève. Je sens un élan, mais aussi un lâcher-prise, une détente dans mes muscles. Je fais un pas.

4.2.3.1 Analyse

Ce moment représente une exposition volontaire au stress et à ma peur la plus puissante. J'y vois une forte symbolique qui sera au cœur de la conclusion de cette recherche : celle de faire un pas. Aucun chemin ne saurait être marché autrement qu'un pas à la fois. Chaque expérience se compose de petits gestes, formés d'interactions encore plus petites sous le seuil de la conscience, s'agglomérant en nuage indistinct que l'on ressent comme une expérience. Teilhard de Chardin (1955) le décrit ainsi : « En fait, notre expérience sensible se condense et flotte sur un essaim d'indéfinissable. Vertigineux en nombre et en petitesse, le substrat de l'Univers tangible va se désagrégant sans limites vers le bas ».

4.3 RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

Devant les multiples possibilités de format pour explorer une partie de mon vécu par le récit autobiographique, je me laisse à nouveau guider par l'émergence. C'est un moment de transition dense et confus qui couvre environ quatre années de ma vie qui s'impose comme le choix le plus pertinent et le plus porteur d'un potentiel de découverte.

Plus précisément, je prends comme modèle le *Bildungsroman*. Ce terme littéraire allemand désigne un genre de roman où le protagoniste vit un apprentissage ou une croissance morale et psychologique. Bien que le thème du passage de l'enfance à l'âge adulte soit fréquemment présenté, le récit peut concerner n'importe quel moment de passage, d'initiation ou de transformation.

The Bildungsroman is a sort of laboratory in which the hero conducts an experiment in living. For this reason, it is a particularly useful medium for writers whose main concern is a philosophical answer to the practical question: What shall we do with our lives? (Wilson, 1956, p. 51)

Ce choix est justifié par trois éléments cohérents avec ma démarche. Premièrement, il s'inscrit dans la lignée méthodologique des histoires de vie. Comme mentionné dans le chapitre 3, mes principales modalités de production de données ont cette approche en commun. Deuxièmement, le *Bildungsroman* me procure une certaine liberté dans la forme et la présentation qui permet de faire de ce chapitre une expérimentation au lieu de n'être qu'une simple restitution. Troisièmement, cette forme s'approche d'une création artistique et représente donc en elle-même, indépendamment de son contenu, un élan vers une voie de passage et une réponse partielle à ma question de recherche.

Voici quelques extraits suivis d'une analyse en mode écriture.

4.3.1 Extrait 1 : Morcellement

Je devrais penser à Isabelle. C'est d'elle que je souffre, c'est elle que je quitte pour toujours. Pourtant c'est Stéphanie qui me hante. Nous ne nous sommes jamais quittés. En fait, nous n'avons jamais vraiment été ensemble. Ce n'était qu'une prémisse, un avant-goût de ce que serait la déchirure lorsque j'aurai fatalement atteint l'âge adulte. C'est plutôt l'âge adulte qui m'atteint fatalement... La jeunesse fait bien de ne pas être sage, la sagesse n'est qu'un prétexte pour s'agenouiller devant nos peurs. Une fausse vertu qui nourrit l'orgueil et nous pousse à trouver l'ennui réconfortant.

Isabelle... De soir en soir, de nuit en nuit, cette mascarade. Ai-je fait semblant d'être quelqu'un d'autre pour elle? Je ne crois pas. J'ai voulu être complet, mais je n'étais que morceaux. Seulement une ébauche d'un modèle auquel j'aspirais sans même être capable de le définir. Je ne lui en veux pas et je comprends les raisons qu'elle ne m'a pas données. Une romance basée sur la fiction pour deux personnages issus de mon imagination. Si brève, si violente. Je ne l'ai pas plus connue que je ne me connais. Elle fut une projection et comme tout ce que j'ai créé, elle s'est dissoute dans cette substance corrosive qu'est le quotidien. Ma tristesse est bien réelle, mais elle ne vient pas d'elle, pas directement. Elle vient de la fin d'un rêve. Elle vient de cet éveil qui rend notre histoire intangible.

Que reste-t-il quand il ne reste qu'un souvenir? Une brume changeante qu'on voudrait voir se dissiper pour que l'horizon réapparaisse, mais qu'on voudrait aussi voir s'épaissir pour enfin nous dissimuler à nous-mêmes.

Une voiture s'arrête et m'emporte. Je n'ai pas besoin de regarder derrière pour savoir qu'une part de moi est restée là, seul sur la route, pour toujours.

4.3.1.1 Analyse

Ce moment explore mon état à la suite de ma première rupture amoureuse. Je réalise ma détresse et ma tristesse de comprendre que plus une relation est réelle, plus elle est imparfaite. L'autre n'est pas à la hauteur de l'image idéalisée que j'en ai et pire encore, je ne suis pas moi-même à la hauteur de cette image. Je vois d'un côté la réalité, souffrante, imparfaite, hors de mon contrôle, mais assimilable à une forme de vérité. De l'autre côté, mon monde imaginaire, agréable, parfait, entièrement soumis à ma volonté, mais glissant vers le mensonge. Si la possibilité de vivre exclusivement dans l'un ou l'autre de ces mondes me semble impossible, je vois quand même ma tendance à glisser dans l'imaginaire comme un mode de défense qui peut être nocif et contribuer au sentiment d'irréalité au cœur de ma problématique.

4.3.2 Extrait 2 : L'animal et le bourgeois

Je m'imprégnais des décors et des ambiances, toujours nouveaux, toujours inconnus. Au centre de la ville se trouvaient deux contrastes presque impossibles, fascinants, paradoxaux, irréconciliables, pourtant proximaux. Le « *east-side downtown* » était comme un souterrain à ciel ouvert, il s'y mélangeait une pauvreté extrême avec une apathie sociétale transpirant l'authenticité. Ici, les apparences ont été abandonnées, le besoin et la carence brillent comme des plaies béantes aspergées de sel. La flore du jardin de béton se compose de seringues, de flaques de vomi et de condoms souillés. Les contacts sont singuliers, mais très faciles. À chaque dix mètres on me propose du crack ou de l'héroïne, on me demande de la monnaie ou une cigarette, on me garantit qu'on peut m'aider à trouver ce que je veux, sans même que je le sache moi-même... Quelle laideur dans cet organe du monstre urbain! Quelle liberté dans cette abdication de l'image humaine. Libre, complètement libre dans cette forêt. Qui pourrait bien oser me juger ici? Une artère alimente le cœur avec un flot régulier de limon et de désespoir : la rue *Hasting*. Ici, personne n'a d'emploi, mais tout le monde travaille

à temps plein. Des insectes grattant le détrit des couches les plus basses de la conscience. Des personnages magnifiques, devenus complètement invulnérables. L'impératrice avec son visage brûlé et sa voix d'outre-tombe, enveloppée de son long paletot noir. L'homme à l'unique rasta, large, lourd et long comme une racine flottante. Le moine flétri avec son visage impassible que rien n'anime, petit et chétif dans sa camisole sale, toujours silencieux. L'ogresse à la robe minuscule, éclatante de paillette avec sa barbe mal rasée. Ces gens n'ont pas abandonné la société, ils l'ont refusée. Leurs raisons coulent en mystères au plus profond de leurs veines, par-delà les rêves qu'ils ont oubliés. Certains observateurs ont tenté de les réduire, tentative rassurante et rationnelle, à leurs dépendances ou à leurs folies. Mais ils sont plus que cela, ils sont insaisissables et ils ont recréé un modèle social pour eux seuls, un modèle qui n'exclut personne. Je ne peux prétendre les comprendre ou être des leurs, mais une partie de moi est bien ici. Un visage me marque particulièrement. Un vieil homme aux traits enfouis dans des rides profondes, récit indéchiffrable de son histoire. Jamais il ne prononce un mot, jamais il ne s'agite. Son corps semble lourd et fatigué, mais une qualité immatérielle en émane. Il n'est pas vraiment là. Tel un spectre parmi les fantômes, il existe sans vraiment être vivant. Son regard semble vide, mais il contient l'essence même de l'abdication. Cet homme a traversé le seuil de la vie, plus rien ne le relie à l'humanité. Je le sais inoffensif, pourtant sa présence me fait frissonner d'effroi.

De l'autre côté, il y a « *Gastown* » et « *Robson* ». Un autre monde. Ici, tout est propre, personne ne quête, personne ne se parle. Les gens sont bien habillés, les filles sont belles. Il n'y a pas vraiment de personnage sur cette scène, seulement des modèles normalisés. Les hommes en complet se faisant un devoir de toujours avoir l'air pressé. Les filles avec le même pantalon moulant qui marche le nez relevé comme si elle exhibait un titre de noblesse. Une aura permanente d'avertissement : si tu n'es pas le prince, tu ne devrais même pas te permettre de me regarder. Les groupes d'amies qui rient de leurs propres blagues en sirotant du Starbucks, exactement comme s'ils tournaient une publicité. Des touristes aux pellicules avides cherchant à prendre la meilleure photo de la « *steamclock* » ou d'autres monuments certifiés authentiques afin de pouvoir transformer leurs présences en objet. Ils n'ont pas encore pris leurs clichés qu'ils sont déjà à s'imaginer les montrer fièrement en revenant chez

eux. Ici, tout est faux, formaté, acheté, moulé dans une matière collective et gluante qui ne laisse pas de trace. Je ne suis pas à ma place ici non plus. On me regarde comme si j'étais une tache. Une fissure sur la porcelaine. Mais les gens ne prennent que très peu de temps pour être dérangés. L'indifférence prend vite le dessus et de plus, j'ai l'intuition qu'ils apprécient la présence d'éléments impromptus comme moi, pourvu qu'ils restent limités et qu'ils restent à leurs places. Comment se sentir supérieur si l'on ne peut jamais percevoir ce qui nous est inférieur?

Contre toute attente, je me sens bien ici aussi. L'anonymat est mon armure impénétrable. Je prends plaisir à fixer dans les yeux ces passants mécaniques. Leurs regards hautains deviennent fuyants, ils accélèrent, s'éloignent, m'évitent. C'est presque un jeu. Je les prive de leurs pouvoirs, renverse le mépris, les dérange pendant quelques secondes, puis nous oublions cette rencontre, chacun de notre côté. J'en viens aussi parfois à apprécier cette illusion d'ordre et de cohérence sociale. Trop de liberté d'un côté, pas assez de l'autre... J'aurais aimé une zone tempérée entre les deux, un lieu où les contrastes se mélangent et donnent une nouvelle couleur. Mais rien. Il n'y a qu'une frontière nette et distincte qui ne laisse aucun doute possible : tout le monde a fait un choix. Je passe d'un monde à l'autre fréquemment. Je m'imprègne d'une énergie puis tente de la mélanger à son opposé. Je tente de créer en moi cette zone tempérée. Je n'appartiens à aucun de ces deux mondes, mais je n'en perçois pas d'autres. C'est la première fois où la tension entre l'animal et le bourgeois m'apparaissait aussi clairement. Je ne savais pas à cette époque que je la porterais pour toujours...

4.3.2.1 Analyse

J'ai l'impression d'être un imposteur. Dans chaque groupe et dans chaque environnement où je me retrouve, une part de moi se sent intrusive. Comme si j'étais un espion en quête d'information. Mon impression pourrait se simplifier à être trop animal pour les bourgeois et trop bourgeois pour les animaux, mais c'est plutôt dans la perception d'une

oscillation permanente et déstabilisante entre ces pôles que je ressens un sentiment d'exclusion. Ce concept se révèle important dans l'ensemble du corps de mes données et sera expliqué et analysé plus profondément dans la synthèse finale.

Si en tant d'occasions j'ai le sentiment d'être un imposteur, est-ce que cela me condamne à en souffrir? N'est-il pas envisageable que d'accepter ce sentiment, comme Sisyphe accepte de pousser son rocher, soit une voie porteuse de plus de bénéfice que les tentatives infructueuses pour changer la nature même du sentiment?

4.3.3 Extrait 3 : Les morts ne racontent pas d'histoires

Je déambulais dans la rue, complètement absorbé dans mes pensées quand je vis un homme ensanglanté dissimulé dans l'entrée d'un commerce. Je bondis en arrière, en alerte. Je me calmais rapidement en constatant que l'homme n'était ni dangereux, ni sérieusement blessé. Malgré tout le sang sur son visage, je le reconnus. C'était l'itinérant au rasta unique que j'avais vu des dizaines de fois. Il tenait son rasta dans ses mains, comme un animal mort. Quelqu'un avait arraché le symbole même de sa singularité. Son regard était triste et hargneux. Il me fit signe de poursuivre mon chemin. Je n'ai aucune idée de ce que cet homme a vécu, mais je vivais cette rencontre comme une sorte d'avertissement. J'avais l'impression d'être en quête de découverte et de transformation dans un monde stable et constant. À ce moment je pris conscience que c'est le monde lui-même qui se transforme sans arrêt. L'impermanence nous pousse à nous renouveler et finit par nous forcer ou nous tuer si nous résistons. J'avais soudainement conscience de la durée éphémère de ma vie. Comme lors de mon accident dans le Dakota du Nord, je voyais la fragilité et l'importance de l'instant. J'aboutis sans m'en apercevoir dans le « *est-side* ». Devant moi, assis par terre, le spectre vivant. L'homme ridé à la longue barbe grise dont la présence m'avait tellement dérangé jadis, figé dans le temps. Pour moi, il était le symbole de l'immobilisme parfait. Il n'avait pas abdiqué sa place dans la société ou parmi les hommes, il avait refusé la marche inexorable du temps. Il ne vivait pas, il vieillissait. La peur m'envahit alors qu'une nouvelle image se

créait en moi, celle de ce spectre. Son abandon était total, visible, mais en moi, en chacun de nous, ne se trouve-t-il pas un spectre semblable? Une part de notre être qui a abandonné, qui ne souhaite plus, n'espère plus, ne fait que vieillir? Je voyais en moi cette image qui se veut finale, celle qui refuse toute évolution et attend sa mort. Cet homme la dévoile au grand jour alors que je la porte cachée à l'intérieur. J'aurais beau obtenir des diplômes, de l'argent ou fonder une famille, le spectre intérieur resterait toujours immobile. La quête de soi ne se termine qu'à l'abdication, et alors les morts marchent parmi les vivants.

4.3.3.1 Analyse

Dans ce moment j'ai aperçu ce que je deviendrais si j'abandonnais ma quête. Si la route ne mène nulle part, pourquoi continuer à marcher? Précisément pour éviter de devenir un spectre. Parce qu'un suicide mental et émotif, même s'il peut paraître souhaitable par moment, me rendrait beaucoup plus misérable qu'une marche sans fin vers la mort. Je vois aujourd'hui ces rencontres comme des avertissements qui me donnèrent jadis la force de continuer ou la peur de m'arrêter.

La difficulté est d'adopter cette posture paradoxale, forcément sujette au déséquilibre, d'abandonner l'idée d'une finalité sans aussi abandonner l'idée d'une démarche qui peut être épuisante ou même pénible. Cette compréhension est une prémisse d'éléments qui seront réexplorés dans les données issues de l'écriture performative et qui ressortiront plus clairement dans la synthèse finale des données.

4.3.4 Synthèse

Je croyais être à la recherche du sens de la vie. Sous le couvert philosophique de ce qui n'existe qu'au niveau conceptuel, je me résignais à restreindre ma recherche à une place où je pourrais exister légitimement dans la société. En retournant visiter ces moments charnières,

il m'apparaît évident que j'avais tenté de restreindre mon expérience de la vie à une logique *booléenne*; chaque proposition, chaque expérience, chaque perception même, devait finir catégorisée par le « vrai » ou par le « faux ». J'essayais d'édifier un mur de brique avec des fluides comme seuls matériaux. Les questions que je porte, comme l'image de moi-même, appartiennent à la logique floue. L'incertitude, la mouvance et l'inconstance comme fondement de mon identité. Cela ne concerne plus le sens ou ma place dans la société. Ce qu'il reste, une fois que la quête est dépouillée des peurs et de l'orgueil, c'était l'aspiration à me connaître moi-même. Non pas comme un inconnu que je rencontre, mais comme une œuvre que je construis. Les expériences m'ont mis en face des choix, mais elles ne m'ont jamais forcé à me définir. C'est un niveau de responsabilité supérieur, beaucoup plus engageant. L'élément manquant s'est à nouveau dévoilé en constatant ce qu'il dissimulait; comme la variable inconnue d'une équation algébrique. Depuis le début, une carence émotive m'avait amené à me considérer comme le sujet d'un monde d'objet. J'étais seul, je l'avais toujours été, dans l'amour ou l'indifférence, rien n'avait pu traverser cette barrière que j'avais dressée. Il m'aura fallu aller jusque dans l'extrême de ce sentiment, le concrétiser par la distance et le temps, pour enfin l'apercevoir, le ressentir et finalement le comprendre un peu.

Ma quête a toujours concerné les autres. J'ai exploré les mondes étrangers en cherchant celui où je me sentirais relié aux autres êtres humains. J'ai trouvé deux types de liens : les liens partiels qui rattachent une partie de mon identité à la collectivité sans pour autant me donner un réel sentiment d'appartenance et les liens éphémères qui peuvent parfois me combler et m'inclure complètement dans la mouvance humaine, mais qui ne durent qu'un court moment. Je crois avoir fait du couple un concept sacré, car cela semblait la structure où il était le plus raisonnable d'espérer un lien total et éternel. Je suis toujours à la recherche de quelque chose qui pourrait me lier à l'humanité ou au moins à un groupe d'humains, d'une façon plus formelle ou plus officielle que ne le sont les implications flexibles de la famille, de l'amitié ou d'autres conventions.

L'aventure humaine est brève et se constitue d'impermanences déguisées en constance et de rencontres proposant l'altérité avec les autres et avec soi. Il est effrayant de constater à

quel point il est facile de rejeter tout cela au profit d'un modèle stable, rassurant et illusoire. Comme un texte ne se termine que lorsqu'on décide de l'arrêter, la recherche la plus fondamentale ne saurait avoir de véritable conclusion. Le seul choix réside dans l'abandon ou dans l'acceptation de l'incomplétude. Je serais pour toujours inachevé.

4.4 ÉCRITURE PERFORMATIVE

À la fin de l'été 2020, le cours d'écriture performative est un moment important de ma démarche. J'écris rapidement, présent, mais sans recul, guidé seulement par mes dispositions de production et par des consignes symboliques. Ce type d'écriture me procure une liberté énorme. Par la suite, le texte sera partagé en petits groupes et réédité trois fois, comme trois cercles concentriques de réflexivité. Certains passages sont élagués, d'autres enrichis. Mes enjeux sont nommés d'une manière inédite, à la fois plus symbolique et plus précise, me donnant une nouvelle compréhension. Voici quelques extraits et leurs analyses :

4.4.1 Extrait 1 : Par la plume et l'épée (genèse d'un récit narratif autour de la problématique)

Je suis un étranger dans ce monde. J'ai immigré d'une contrée obscure de l'imaginaire. Colin Wilson (1956) dit que tous ceux qui se préoccupent de « comment vivre » au lieu de seulement « vivre » sont des étrangers. J'ai l'impression que personne n'a d'emprise sur le réel, que nous sommes tous des spectateurs éphémères et impuissants d'un théâtre d'une ampleur inconcevable. Une pièce qui n'a pas été destinée à l'humain. Si sur ce point je me sens relié à l'humanité, c'est dans le sentiment que cela crée en moi que se déverse l'isolement. Je vois partout autour de moi les humains pallier leurs insignifiances en vénérant des constructions sociales d'une fragilité insoutenable. Je me sens parfois seul à souffrir de l'inexorable inutilité d'exister et d'agir. Tel est la nature du monstre.

La création artistique est l'une des armes capables de blesser le monstre, de faire jaillir son sang pour m'abreuver. C'est l'arme que j'ai trouvée et qui m'a trouvé. Je ne suis pas triste de concevoir l'existence comme un combat, peut-être même une guerre. La vivification d'une défaite certaine, le danger et la douleur comme marqueur du présent. Un rapport à l'action. Un faire qui précède l'être (Teilhard de Chardin, 1955).

Ma question de recherche concerne le comment. Comment aiguiser et entretenir cette arme, la dégainer, la brandir, s'en servir d'estoc et de taille? J'ose pousser plus loin : ne faire qu'un avec l'arme, devenir l'arme. Miyamoto Musashi (Tarver, 2002) dit que la voie du guerrier est la double voie de la plume et de l'épée. La voie de l'épée est pour moi celle de la création, chaque symbole qui prend forme est un coup asséné. La voie de la plume est la pratique réflexive qui part de la création pour s'étendre à toute mon expérience de la vie. La troisième voie qui naît de leur union est celle que je méconnaissais : la voie de l'amour. Sa quintessence concrète est le partage. Un corps qui agit, un esprit qui pense et un cœur qui ressent.

Je veux vivre dans la lumière et le désespoir de la vérité, le monstre ne peut être vaincu. S'il venait à périr, je ne pourrais plus m'abreuver de toute façon. La vérité est aussi qu'à chaque attaque, je m'épuise un peu plus. Je poursuis une voie d'autodestruction et atteindrais bientôt ma fin. Les traces insignifiantes que je laisserais, comme autant de cicatrices, sont ma consolation et une raison suffisante d'exister.

4.4.1.1 Analyse

Dans la première partie, je retourne sur la problématique de départ en tentant de décrire comment elle m'apparaît maintenant. J'en dégage le sentiment d'exclusion et d'isolement comme la source de l'appel du changement. Mais des sentiments, aussi réels et légitimes qu'ils puissent être, ne sont pas une pratique qui peut être renouvelée. Si ma vie m'a mené jusqu'à ce lieu, ce sont les actions qui m'y maintiennent et les actions qui peuvent me faire

avancer plus loin que je dois explorer comme une voie de passage, une voie de changement. Pour découvrir du nouveau sur ma problématique, je l'aborde autrement, utilise des mots nouveaux et tente de voir les angles qui m'échappent et pourraient offrir un nouveau point de vue. Avant d'entamer un renouvellement de pratique, j'instaure d'une certaine manière un renouvellement de problématique. Dans cette optique, j'utilise la liberté créative de l'écriture performative afin de laisser surgir les symboles qui prendront la place des concepts. C'est une forme de jeu, une expérience réductionniste où l'image et l'exagération me donnent la permission de tout voir autrement. Ainsi, la futilité de l'existence, qu'elle se manifeste par l'angoisse existentielle ou le mal de l'espace-temps, prend la forme d'un monstre à combattre. La création artistique, élément m'ayant toujours instinctivement servi à supporter ma vision presque nihiliste de la vie, devient l'épée avec laquelle j'affronte le monstre. La réflexivité, cet autre élément qui fait en sorte que je suis un peu plus qu'une somme de réactions primitives, cette même pratique qui m'a fait reconnaître l'usage de l'épée et qui m'a amené sur ce parcours d'apprentissage, devient la plume. L'espoir du partage de cette séquence de combat et de réflexion, sans pouvoir prétendre prendre le visage de la finalité, devient l'aspiration la plus élevée, celle ayant la valeur heuristique la plus haute au regard de mon expérience et dans la possibilité qu'elle réduise le sentiment d'exclusion et d'isolement. Finalement, ce passage contient aussi cette mise en garde à moi-même sur la vérité. Peu importe à quel point la transformation symbolique de mes enjeux porte un potentiel de changement ou même des promesses de bonheur, ça ne peut jamais être aux dépens de la vérité. Je n'utilise pas ce terme avec la prétention d'un accès à une vérité pure et objective, mais plutôt avec cette certitude expérientielle qu'il y a des moments où un humain est capable, hors de tout doute possible, de savoir qu'il se ment à lui-même.

Truth is not what you want it to be; it is what it is, and you must bend to its power or live a lie.

(Tarver, 2002, p. 40)

4.4.2 Extrait 2 : Entre l'animal et le bourgeois (explorations transformatrices de la problématique)

Calme et bien posé, je ne vis pas l'excitation d'un plongeon dans le gouffre. L'épée et la plume laissent une forme ouverte, un triangle dont il manque une pointe. L'intégration du partage rendra cette forme géométrique, temporairement parfaite. Avant d'en venir là, je dois descendre encore un peu dans l'esprit de la défaite.

One hope saves the defeated: they know they can't be saved!

(Virgil, 2006, p. 85)

Une version moins commune chez les traducteurs de Virgil dit que le seul espoir des damnés est de perdre tout espoir. Cette idée m'allège. Tout devient possible, mais rien n'est nécessité. Le monstre est l'incarnation violente de la futilité de l'existence. J'ai cru jadis que la manière de vivre la plus satisfaisante était de le combattre sans relâche pour finalement le vaincre ou être vaincu. Je sais aujourd'hui que le monstre ne peut être vaincu. Il le pourrait si j'en changeais ma définition, mais ce ne serait qu'une fuite malhonnête.

J'ai déjà la main sur l'épée, je sais déjà comment l'utiliser : créer dans des conditions de présence et d'intention qui dépasse mes désirs personnels. Ainsi il saigne, ainsi je m'abreuve. En acceptant que le monstre ne puisse être vaincu, je me libère. Je me détourne d'un chemin de misère et de souffrance, d'une illusion d'importance et d'une prison de solitude.

Au lieu d'être un homme seul qui est destiné à échouer, je deviens le maillon d'une chaîne. Plusieurs autres ont blessé le monstre avant moi, plusieurs le blessent au même moment, plusieurs le blesseront quand le souvenir même de mon existence se sera dissipé à jamais. Le partage de cette mission a un potentiel de reliance, j'oserais presque dire d'amour. Peut-être un jour, l'effort collectif en viendra à bout. Je ne sais pas. Ça n'a aucune importance pour moi. Des phases de combat, des phases de repos. C'est une vie qui me paraît, aujourd'hui, palpitante.

J'ai appris la voie de l'épée et de la plume. La voie de l'animal et du bourgeois. Je ne prends pas ces deux termes au hasard. Chacun porte sa connotation péjorative, chacun est un extrême destructeur. Dans la recherche d'un équilibre se trouve la voie résultante, la voie qui lie l'endogène et l'exogène, la voie du partage.

Dans l'exploration de la troisième voie, je remarque un chemin nouveau. Le partage ne concerne peut-être pas autant les œuvres et ma quête personnelle que je l'avais envisagé. J'aimerais faire partie d'une communauté liée par le combat contre le monstre. Aider des gens dont l'arme rouille ou se retourne contre eux-mêmes, à voir la beauté et la vie dans un combat sans autre issue que la défaite. Partager le combat, partager la défaite; une voie d'amour.

Carl Gustav Jung (1912/1995) a dit qu'il semblait subsister encore dans l'homme une profonde irritation d'avoir été jadis séparé par une loi brutale de l'instinctivité sans entraves et de la beauté de la nature animale harmonieuse en elle-même (p. 393). Pour moi, c'est à ce moment que le monstre est né, ou plutôt, qu'il s'est matérialisé à la conscience de l'humain. J'ai l'impression de n'être qu'un élément insignifiant et éphémère dans la continuité d'un combat que la conscience livrera de son éveil à sa fin ultime.

Ça peut sembler sombre, c'est souvent ainsi que les autres me perçoivent. Pourtant, il y a dans cette abdication de la finalité une énergie et une puissance de vie qui m'énergise et me remplit d'amour pour l'existence. L'humain est toujours positionné quelque part entre l'animal et le bourgeois, dans une oscillation plus ou moins ample, plus ou moins stable. Qu'il devienne trop bourgeois, et il souhaite se débarrasser ou domestiquer son animalité. Qu'il devienne trop animal, et il souhaite mordre et tuer tous les bourgeois. Il est trop facile de nier l'une des deux parts, pourtant elles cohabitent en chacun.

C'est dans l'action et dans la réflexion sur l'action que je me transforme et me concrétise. Il est possible, même probable que je ne sois que dans ma représentation du monde et non dans le monde réel. Le monde réel serait un jeu aux règles inaccessibles à l'humain puisqu'il ne lui a jamais été destiné. Mon monde de représentation serait un autre

jeu, un jeu dans un jeu. Les règles en sont obscures et changeantes, il faut les découvrir, ou encore les créer, en jouant. Je ne sais pas. Mais aujourd'hui, quelque part au seuil, au fond, ou de l'autre côté du gouffre, j'aime jouer.

J'aime jouer. Je prends le jeu très au sérieux, parfois j'oublie que c'est un jeu. Parfois, j'oublie que d'autres ont oublié que c'était un jeu. Est-ce une adaptation saine ou une fuite? L'élément que je n'arrive pas à voir dans la partie précédente est ma vulnérabilité. En ce moment, je ne me sens pas vulnérable. Je me sens fort, prêt, renouvelé comme si je m'éveillais d'un long sommeil réparateur.

Je n'ai pas l'impression que je cache la vulnérabilité comme je l'ai fait jadis, comme on cache une faiblesse. La prise de conscience récente, au sujet du monstre, de mon arme, du jeu, du partage, me paraît énorme. Comme si toute ma perception de la vie avait basculé d'un demi-degré, assez peu pour me reconnaître et garder l'équilibre, mais assez pour avoir l'impression que je suis métamorphosé et que rien ne sera plus comme avant. Je sais parfaitement que cet accomplissement, comme tous les autres, n'est qu'une escale. Bien sûr, j'aurai à me refondre, à perdre forme, à plonger dans un nouveau gouffre. Mais puis-je vivre cet état et en jouir un moment? Qui, en moi, tente de m'en enlever la permission. De me mettre en garde contre l'inévitable?

J'ai le souvenir d'avoir récemment terminé un dessin. Il m'a fallu plusieurs mois pour le compléter. Des périodes alternées d'ajouts et de soustractions, des bribes de satisfaction suivies de déceptions. Quand je l'ai terminé, je suis resté plusieurs heures à le regarder. J'avais l'impression d'un accomplissement extraordinaire, comme si j'avais fait exactement ce que je devais faire. Ce n'était pas une fierté, c'était un apaisement, doux et serein. J'ai extirpé un peu du limon noir de mon inconscient et je lui ai donné une forme, une vie même. Un coup d'épée sur le monstre. Il saigne, je bois. Ensuite il y eut cette sensation harcelante que ce n'est pas moi qui avais dessiné. Que plusieurs parties inconscientes s'étaient mises à la tâche pour créer quelque chose de plus grand. Je regarde à nouveau le dessin, cette fois pour apprendre. Il est rempli de mystère inconnu, de symbole qui demandent la force

instinctive de ma part animale pour se mettre en mouvement et la raison de ma part de bourgeois pour être compris.

Je n'avais pas réalisé ce que je faisais à ce moment. Ni en dessinant ni en réfléchissant devant le résultat final. C'était l'une des prémisses, une des plus concrètes, à la prise de conscience qui allait suivre.

J'ai cette impression d'avoir créé un système complexe qui m'a permis de survivre, de me défendre, puis éventuellement de me métamorphoser. J'aimerais crier de joie devant cet édifice, mais la certitude qu'il est destiné à s'écrouler m'en préserve. L'égo tente aussi d'en détourner les mérites.

C'est un équilibre bourgeois/animal qui aujourd'hui fonctionne sainement. Demain, tout sera à refaire. Cela fait partie du jeu, c'est aussi l'essence du combat. Je n'en suis ni content, ni dérangé. Je me trouve, je me perds, dans une relation que je chéris avec l'inconstance.

4.4.2.1 Analyse

Dans ce passage, j'approfondis l'apport des symboles qui ont émergé. J'affine leurs définitions en tentant de garder mon attention sur ce qu'ils suscitent en moi. Les consignes encouragent aussi à poser une attention sur un lecteur imaginaire, essayer d'être compréhensible. L'idée qui succède à la métaphore du combat est celle de l'acceptation de la défaite comme seule issue. Du point de vue expérimental que j'avais lors de cette rédaction et que j'ai toujours lors de cette analyse, cette idée est apaisante. Comme si, débarrassé de la peur d'être vaincu, je pouvais beaucoup plus facilement me mettre en action. L'enjeu se déplace d'un résultat ou d'une finalité escomptée, vers une action dont je suis maître. Donner un coup d'épée, créer. Cette bascule de l'attention me donne un sentiment d'autonomisation. C'est un pouvoir d'agir que je retrouve dans le processus créateur. Donc, mettre l'attention

sur la finalité et l'espoir d'une victoire contribue directement à créer en moi un sentiment d'impuissance et une impression de ne pas avoir d'emprise sur la réalité.

L'étape qui suit semble surgir d'elle-même sur la route de la symbolisation. Plusieurs autres humains mènent un combat semblable, maniant l'épée et la plume d'une autre manière, mais contre le même monstre. Si j'ai pu me hisser jusqu'à cette compréhension, ce n'est que grâce à ceux qui m'ont précédé dans cette même lutte. Si mon existence peut aider un autre être humain à affronter le monstre, je serais alors maillon de cette chaîne. L'expérience de reliance que j'évoquais dans l'extrait 4.2.2 était liée à la prise de conscience d'un état d'existence qui induit une liaison permanente avec le monde. Bien que ce fut très puissant et que mes repères en furent ébranlés, cette expérience n'était pas de l'ordre d'une transformation applicable de ma manière d'exister et d'agir dans les contraintes du quotidien, de mes limitations et des dynamiques relationnelles concrètes. Ici, j'entrevois une chaîne d'une substance plus humaine où ma position est dépendante de mes actions et de l'attention que je leur porte plutôt que de l'atteinte d'un état. Le germe d'une forme de lien qui aurait le potentiel de me nourrir est semé, mais je dois encore approcher une part d'ombre avant que cette lumière ne m'éclaire.

Dans la dernière partie, j'explorerai l'acte de création, à partir d'une expérience singulière, pour observer comment elle s'articule avec le changement induit dans l'approche de l'écriture performative sur mon attention, mes perceptions, mon ressenti. La réconciliation possible de l'animal et du bourgeois, ou plutôt la notion d'un équilibre entre deux forces qui s'opposent et se complètent, m'apparaissent dans leurs utilités. Ces deux énergies ont des fonctions qui servent la cause de la création et du partage. Ma définition de l'acte créateur s'agrandit, s'amplifie, devient inclusive. Cela devient presque un jeu de funambule, entre deux tensions qui me tirent chacune d'un côté, ni bonnes ni mauvaises, mais certaines de causer ma chute si je n'arrive pas à m'équilibrer, et une intention créatrice qui inclut l'autre et se détourne de la finalité.

C'est presque un procédé pour diminuer mon insatisfaction existentielle, une réponse à ma question de recherche. La symbolisation des constituants de mes enjeux m'amène dans

un territoire nouveau et porteur d'espoir. Mais je ne peux pas intégrer des changements symboliques pour réaliser des changements concrets. Il me faut faire un chemin inverse, repartir des symboles et, à partir de leurs forces dynamiques et de leurs effets, trouver comment articuler les actions qui seront porteuses et applicables à ma vie. La prochaine partie concernera donc la concrétisation du « comment ».

4.4.3 Extrait 3 : Réflexion du fond du gouffre (Réflexivité et renouvellement)

Je n'ai plus rien à écrire, j'ai l'impression d'avoir fait le tour du sujet. La chaleur est passée, je me sens très bien, très ancré. J'ai commencé la journée accablé par un manque de sommeil, je suis maintenant énergisé et apaisé en même temps. J'ai été touché par le partage des autres. Je me rappelle, enfant, comment j'étais investi dans mes jeux. Déjà, très jeune, j'appliquais la distinction que les adultes m'imposaient. Le jeu et la vraie vie sont séparés. La vie est sérieuse et importante, le jeu est léger et n'a aucune valeur, en grandissant tu l'abandonneras pour t'adonner aux choses importantes. Il m'a fallu bien du temps et des efforts pour comprendre que c'était un mensonge, une prison de verre qui ne pouvait m'amener qu'à la tristesse ou la folie.

Tout ce que je crée me crée. Les symboles qui flottent dans mon imaginaire et qui réclament une forme pour apparaître sont issus des racines que je partage avec les humains de toutes les contrées et de toutes les époques. L'œuvre collective ne sera pas enrichie par mes cotisations à un régime de retraite, l'achat d'une propriété ou mon augmentation de salaire annuelle! Si je ne veux pas tout investir dans mes actions les plus significatives, c'est parce qu'elles n'auraient plus les moyens de se réaliser. Je maintiens un équilibre entre les exigences de la vie en société dans ce qu'elle a de plus matériel et les mondes imaginaires les plus loufoques et aliénants. Entre l'animal et le bourgeois. Le regard clair sur une situation insensée. Dans les moments d'accalmie, une phrase de Vincent Cousin me revient souvent : « j'arrive en paix de voir si clairement les guerres qui m'habitent ». (Cousin, cours magistral, 2017)

Tout basculera éventuellement. Puis je retrouverai ailleurs un autre point d'équilibre. C'est la posture parfaite pour brandir l'épée. Quand je serai vaincu pour la dernière fois, j'aurai laissé assez de traces pour pouvoir espérer donner à quelqu'un l'inspiration pour dégainer sa propre épée.

La paix dans la guerre, l'espoir dans la certitude des défaites à venir, le sens dans l'action. L'amour dans le partage.

Le partage, un acte vers l'autre, un acte vers l'ouverture au monde, un acte de reliance, un acte d'expression de soi. Mon idée s'était arrêtée sur les partages des œuvres. Comme si je voulais exposer une collection de cicatrices sur la peau du monstre. Lors des phases d'écriture précédentes, les limites de ce partage me sont apparues flagrantes. Je ne vais pas abandonner cette idée. Je crois qu'elle est une étape nécessaire de mon processus de réflexion et un premier pas dans l'inclusion de l'autre. Ce que je découvre maintenant, c'est l'absurdité de m'y restreindre, de ne pas faire le deuxième pas.

Les chevaliers de la légende arthurienne ne se sont pas réunis à la table ronde autour du Graal. Ils se sont réunis autour de la quête. La recherche, pas la découverte. Le processus, pas le résultat. Certaines sources placent même la création de la table, symbole concret de l'union, bien avant l'idée même du Graal (Malory, 1485/1970). La somme des quêtes personnelles devient quelque chose de plus grand, une quête collective, peut-être même universelle. Nous ne nous dirons pas ce que nous avons trouvé, nous nous raconterons plutôt nos recherches. Nous ne célébrerons pas nos victoires, mais nous nous renouvellerons dans nos défaites.

Cette découverte me parvient voilée de mystère. Je n'en saisis pas complètement la portée. Pourtant, elle fait écho à un appel en moi, à un vaste vide qui se comblera par l'égo si je ne le comble pas par le groupe, par le Nous.

Se mettre en action, convoquer mes alliés. Je me sens dans un moment de ramassage, un moment de bilan, un moment où il me semble plus juste de tenter de donner forme à tout

ce que j'ai fait plutôt que de produire du nouveau. J'ai besoin de restriction, la tornade me laisse trop libre et je me disperse. Je sens l'irritation.

Je me recentre, deviens immobile et investis ma respiration. Ma problématique, dans tout ce que j'en ressens et ce que j'en comprends, s'est transformée. Aujourd'hui, c'est l'impression de combattre seul. J'ai des alliés symboliques et des alliés temporaires. J'aimerais avoir des alliés réels, constant. M'asseoir à la table ronde régulièrement avec eux. Pas une table ronde, imaginaire et symbolique, une vraie. Voilà. Je ne suis pas isolé. J'entretiens des relations avec plusieurs humains et j'en retire beaucoup. Ce n'est que dans le combat contre l'absurdité et l'insignifiance de l'existence que je me sens seul. Je m'entends déjà répondre que je suis loin d'être seul, que plusieurs auteurs et plusieurs humains que je connais mènent aussi ce combat, à leurs manières. C'est mieux que rien, c'est probablement un minimum nécessaire pour que je reste fonctionnel, pour que je ne perde pas définitivement la raison! Mais ce que je veux est incroyablement simple et concret : je veux une vraie table ronde avec de vraies personnes, dans le vrai monde, dans le vrai temps.

Je veux revenir au clan, à la tribu, peut-être même à la meute ou au troupeau. Pas de façon absolue, pas au prix de l'individualité. Mais créer et entretenir un espace où un groupe est vivant, tourné vers une mission qui dépasse la trivialité de l'existence, les quêtes d'argent, de prestige ou même de finalité. Dépasser cette pulsion de l'unité familiale, de limiter la création à l'enfantement et la reliance au couple et aux liens de sang.

Le cheval est enfin lâché. Ce besoin que j'ai comblé facilement à l'adolescence, car il n'était qu'un arbuste sans racine. Aujourd'hui, il me semble provenir de la source la plus profonde de la vie, la vie d'avant et d'après l'humain. L'animal qui est muselé par le bourgeois. Je fais des tentatives, à gauche, à droite, je crée des groupes sur des intérêts spécifiques avec tous ces gens prisonniers, comme moi, des contraintes du quotidien.

Une voix en moi trouve mon aspiration ridicule. Je m'entends dire à l'autre : « Veux-tu t'unir à moi dans un groupe qui se rencontrera pour se raconter nos défaites respectives

dans le combat éternel contre le monstre qu'est la futilité de l'existence? » Je serais le premier à rire, en fait j'en ris au moment de l'écrire.

Je ne cherche pas un cercle d'existentialistes ou de philosophes, mais un cercle de guerriers et de guerrières créatrices pour qui la création, la réflexion et le partage sont l'ultime finalité.

J'envisage maintenant que la recherche des créateurs et des créatrices de la table ronde pourrait être une forme de combat contre le monstre en elle-même. Une autre défaite assurée qui vaudrait quand même la peine d'être tentée.

Crée un groupe, c'est aussi une création. On n'échoue jamais en créant, le seul risque est de ne pas terminer la création ou qu'elle ne soit pas ce qui avait été voulu au départ. Elle aura toujours un potentiel transformateur. Elle pourra toujours être une gorgée du sang du monstre qui permettra, au minimum, à l'homme assoiffé de se remettre en action. Cette perspective me redonne du pouvoir. « J'ai tenté et j'ai échoué » devient ; « j'ai été vaincu et je reprends le combat ».

Je cherche la blessure, la faille par laquelle tout est entré, ce qui m'a mis en action. Je cherche une branche cassée qui voudrait être réparée, je vois plutôt un arbre dont chaque branche serait brisée, depuis toujours. Je sais que ce n'est qu'une illusion, une défense. Il me manque des mémoires, je les ai amputées, tranchées. Ça ne devrait pas me surprendre, avec mon attachement suspect à l'épée. Blesser le monstre et trancher mon passé. Est-ce un même geste? Au minimum, c'est la même arme. La plume peut transformer la fonction de l'épée, elle est le complètement sans lequel ce ne serait qu'un outil vulgaire.

L'âge de raison, l'enfant devenu adulte, l'animal muselé par le bourgeois, l'homme-objet sans conscience, devenu sujet ressentant... Voilà comment la blessure sacrée m'apparaît aujourd'hui. Si elle a causé de la haine et de la tristesse, du mépris même, envers l'humanité entière, elle se transforme maintenant en source de puissance. Un appel à l'action, à rechercher les autres humains qui portent cette marque comme un stigmate, à les réunir et à les inviter à mener ce combat ensemble.

4.4.3.1 Analyse

Dans un premier temps, l'analyse de cette partie du texte me donne le sentiment désagréable de me répéter. Dans toute progression, une vitesse variable peut être observée. À certains moments, les acquis seront rapides et déterminants, à d'autres, ils seront lents et mineurs. Il peut même y avoir régression. Mais si un moment de régression fait partie de l'évolution, n'est-il pas qu'une autre forme d'avancée? Son inconvénient viendrait plutôt du ressenti qu'il suscite, l'impression de reculer alors que c'est la seule manière de faire un pas de plus. L'endroit où je me retrouve à l'écriture de la troisième partie est un plateau. Un stade où des efforts considérables n'apportent que très peu de bénéfices. Un stade où la tentation de l'immobilisme devient grande. L'idée que cet exercice, cette œuvre, toute ma démarche, même toute ma vie, peut être abordé comme étant un jeu, me donne l'énergie et le courage d'affronter le plateau. C'est dans ce type d'expérience que j'intègre les notions d'Eugene Fink (2016) sur le jeu. En prenant la démarche comme une entreprise trop sérieuse, je suis poussé vers des notions de gravité, les dangers de l'échec et l'épuisement des avancées trop laborieuses. Si le jeu permet de transcender les limites de l'expérience quotidienne, c'est qu'il permet l'erreur et l'audace, sans pourtant réduire l'enjeu à quelque chose de trivial. Faciliter l'entreprise audacieuse est une fonction beaucoup plus importante qu'elle n'y paraît.

Pour l'homme héroïque, l'angoisse est provocation et devoir, car seule l'entreprise audacieuse peut délivrer de l'angoisse.

(Jung, 1912/1995, p. 590)

Le passage suivant concerne l'équilibre entre les lignes de tension de l'existence et l'insatiabilité existentielle. Le danger de se griser de nos succès est de s'exposer au désespoir en pareille mesure lors de nos échecs. Chacun des extrêmes porte son potentiel de carence et de mensonge. Le collectif et l'individuel, l'animal et le bourgeois, l'ordre et le chaos. Une partie du changement que je poursuis n'est pas de déplacer ma conscience plus volontairement sur ces lignes de tensions, mais bien d'affiner ma capacité à observer ou je

me trouve et comment je m'y déplace, sans autre intention. Le pari étant que cette prise de conscience sera elle-même porteuse d'un potentiel équilibrant.

Tout extrême psychologique renferme en secret son contraire et se trouve de quelques manières en proche et essentielle relation avec lui.

(Jung, 1912/1995, p. 622)

L'insatiabilité concerne cette prise de conscience, de plus en plus intégrée et ressentie, que tout est toujours à refaire. Même si le supplice de Sisyphe cesse d'être un supplice et devient une entreprise plaisante, l'effort sera quand même toujours à répéter, jusqu'à l'abandon ou la mort. Imaginons un instant qu'une prise de conscience existentielle soit une sorte de nourriture. Elle aurait beau s'avérer des plus nutritives et des plus savoureuses, elle n'apaiserait quand même la faim qu'un moment et il faudrait, encore et toujours, chercher un nouveau repas.

Dans la dernière partie de ce texte, le symbolisme se met au service d'une voie de passage. L'approche d'une solution concrète et l'acceptation qu'elle soit partielle et incomplète. Il aurait pu suffire de transformer ma perception de l'existence et de mes dynamiques relationnelles répondre aux objectifs de cette recherche. Ce n'est pas ce qui se dégage de mon expérience. Le renouvellement de mes pratiques doit aussi se passer par des gestes tangibles vers la reliance, vers la communauté, vers une version réelle de la table ronde. Cette partie est peut-être à la fois la plus importante et la plus difficile à intégrer. Il est très facile pour moi de discourir sans fin sur des implications philosophiques et des examens froids de la raison. Passer de la théorie à la pratique demande un investissement beaucoup plus contraignant. Il s'agit de fournir des efforts pour créer et maintenir des liens avec d'autres humains. Des liens profonds, comme j'ai appris à le faire avec les textes et les auteurs, mais cette fois en dehors du théâtre exclusif de mon esprit. En plus des efforts, il faut assumer la peur du rejet, de l'échec, de l'imperfection des relations. Cette nouvelle étape demandera que je puise dans tout ce que j'ai découvert et que je consente à une forme de sacrifice de ce qui me maintenait dans la posture d'avant : insatisfait, mais confortable dans la familiarité.

Dans le sacrifice, la conscience renonce à la possession et à la puissance au bénéfice de l'inconscient. Ainsi devient possible une union des contraires qui a pour conséquence un déclenchement d'énergie.

(Jung, 1912/1995, p. 703)

Le chapitre suivant explorera comment le renouvellement de pratique se manifeste et s'articule avec mes enjeux et les limites de ma conscience.

CHAPITRE 5

CE QUI MUE

5.1 EXUVIE

Impossible d'accéder à un milieu fondamentalement nouveau sans passer par les affaires intérieures d'une métamorphose. L'enfant n'est-il pas terrifié lorsqu'il ouvre pour la première fois les yeux?... Pour s'ajuster à des lignes et des horizons démesurément grands, notre esprit doit renoncer au confort des étroites familles. Il doit recréer un équilibre pour tout ce qu'il avait sagement ordonné au fond de son petit dedans. Éblouissement au sortir d'un confinement obscur. Émoi en émergeant brusquement au sommet d'une tour. Vertige et désorientation... Toute la psychologie de l'inquiétude moderne liée à sa brusque confrontation avec l'Espace-Temps. (Teilhard de Chardin, 1955, p. 227)

Le changement, ni bien ni mal en soi, m'apparaît toujours comme une incursion du chaos dans l'ordre. La déstabilisation de structures qui ont inévitablement été utiles, voire même nécessaires à la survie. Cette considération amène à appréhender l'inconfort, qui à son tour peut être reconnu comme un indicateur de ce même changement. Il convient aussi parfois de prendre des précautions afin de ne pas sombrer dans un état de déstabilisation qui réduirait les facultés et les aptitudes qui rendent le changement possible. Les mécanismes de défense dont les racines plongent jusque dans les profondeurs de notre inconscient attendent la moindre occasion de resurgir pour dicter nos comportements. Des nombreux éléments porteurs du potentiel de favoriser le renouvellement, deux s'imposent comme critique à ma démarche : le dosage et le cadrage.

5.1.1 Le dosage

Un de mes professeurs disait de la résistance qu'elle restait ancrée si on ne poussait pas assez et qu'elle se solidifiait si on poussait trop. La difficulté majeure est de reconnaître ce qui est « trop » et ce qui est « insuffisant » dans le contexte de l'examen de la conscience qui permettra un renouvellement des pratiques. Ce type d'expérimentation est inévitablement lié à la prise en compte de particularités et de complexités qui rendront tout espoir de mesure facile et objective caduque. Dit autrement, la même poussée peut être trop forte à un moment et dans des circonstances données, et trop faible dans une autre, sans que le chercheur n'en ait une perception juste.

Alors, que faire? Nous verrons au point suivant comment le cadrage peut faciliter le dosage, mais d'abord, certaines pratiques peuvent aussi être d'un grand secours :

5.1.1.1 La réflexivité :

Comme ce fut l'acte mental au cœur de toute cette démarche, il n'y a aucune étape où la réflexivité ne s'avère pas primordiale. En examinant l'expérience et en m'examinant en train d'examiner l'expérience, je peux déceler à quel point le déséquilibre provoqué par le changement est excessif ou insuffisant.

5.1.1.2 Le repos préventif :

J'observe que dans mon processus, des périodes de repos et de retrait sont bénéfiques. Le divertissement léger et l'inaction permettent de régénérer les capacités de l'attention, la clarté de l'esprit et le bien-être du corps.

5.1.1.3 Le corps :

Le corps lui-même est un baromètre potentiel du dosage. En prenant le temps de poser mon attention sur le ressenti corporel, comme un simple observateur de ce qui est, il est possible de déceler les natures des tensions et de la fatigue. Il ne s'agit pas de s'arrêter au moindre inconfort. Comme je l'ai exposé plus tôt, l'inconfort est un état nécessaire et se manifestera presque toujours bien avant d'avoir vraiment approché la limite du potentiel.

5.1.2 Le cadrage

Le cadrage concerne la mise en place d'une structure de suggestion, d'imposition et de relation qui favorise le maintien du mouvement de renouvellement et la réflexivité. Il existe des variantes de cadrage à plusieurs échelles qui s'enchaîneront, et s'emboîteront dans un grand mouvement gigogne constitué d'une multitude de plus petits mouvements.

Le programme de maîtrise en renouvellement des pratiques psychosociales est un bon exemple de cadrage. Pendant trois ans je serai guidé dans mes expérimentations et soutenu par un corps professoral et une communauté de chercheurs avec qui je ne partagerai pas les objectifs de ma propre recherche, mais le processus dans son état macroscopique. Un exemple d'une échelle beaucoup plus petite de cadrage serait de faire un simple exercice de méditation guidée. Le cadrage est pour moi essentiel, car il me permet de sortir de mes acquis et de mes automatismes, mais aussi d'aller à la rencontre des autres êtres humains, réduisant encore une fois le sentiment d'isolation et d'aliénation.

Un cadrage trop strict peut être démobilisant, comme un cadrage trop libre peut être paralysant. Cette idée est pour moi l'expérience tangible de l'angoisse existentielle de Kierkegaard : d'un côté, une absence de liberté qui prive la vie de sens en privant l'humain du moindre choix, de l'autre côté, la réalisation d'une possibilité infinie de choix qui laissent l'humain complètement paralysé dans son incapacité à choisir ce qui vaut la peine d'être fait quand tout semble relatif au point d'être pratiquement indistinct. Un absolu qui ne peut passer

que de binaire à infini. Une prison extrêmement exigüe ou inconcevablement vaste. Le but du cadrage est de trouver une forme mitoyenne, un nombre fini, ou au moins restreint, de possibilités et de choix; assez pour se sentir libre, assez peu pour ne pas se perdre.

Donc le bon cadrage limite les options, porte un potentiel de lien avec d'autres humains, et propose une expérimentation directe et questionnable des structures qui le composent.

5.2 MUTATION

Ce qui mue et ce qui mute, ce qui croît et ce qui meurt, se décompose, se dissout, se réorganise... Tout se place sous cette égide vague et circonstancielle de l'impermanence des choses. Le changement, ininterrompu, fluide, doux et violent. Comment reconnaître le changement au-delà des habitudes perceptives tellement ancrées en nous qu'elles en sont devenues des piliers identitaires? Est-il possible que certains de ces piliers ne soutiennent rien d'autre que le vent? Que l'illusion de la stabilité soit le plus grand obstacle au renouvellement de l'être?

Sans pencher trop loin vers le solipsisme ou des considérations condamnées au domaine abstrait des idées, l'humain n'est doté que d'une seule vie, que d'un seul centre de perception, limité, incomplet, condamné à l'erreur et à l'imperfection. La question du changement, dans les dimensions existentielles et relationnelles, reste soumise à une difficulté importante : l'incapacité du sujet à pouvoir produire une connaissance fiable sur lui-même. Poussé plus loin, on aurait pu même énoncer l'impossibilité de produire une connaissance fiable tout court, comme dans l'image à l'origine du trilemme de Münchhausen (parfois aussi appelé trilemme d'Agrippa), l'humain se tire par ses propres cheveux pour s'extirper de la boue qui le condamne à l'immobilisme.

Malgré tout, et sans nier l'impossibilité d'un accès pur à la vérité, je crois qu'il est possible d'agir en fonction d'un niveau d'assurance raisonnable. La mise en place et le respect d'une méthodologie de production des données, comme le cadrage plus large du

programme de maîtrise en lui-même, concourent à ce même objectif. La connaissance sur laquelle repose le renouvellement ne sera pas absolue, mais le niveau d'assurance sera raisonnable pour justifier que la mise en action se poursuive. Que certains aspects de l'identité, voir même de l'existence, soient mis en disette ou même assassinés, et que certains autres voient le jour, par une attention posée au ressenti, aux pensées, mais surtout par l'investissement dans une forme d'action.

Que ce soit par l'affinage d'un ressenti, l'écoute de la perception des autres, l'observation a posteriori (par exemple avec le journal d'itinérance), ou par tout autre moyen, il est possible d'augmenter l'assurance sur laquelle le changement est constaté et dirigé. Mais l'humain reste et restera toujours le seul et unique centre de ces perceptions. Il possède cette habilité formidable et terrifiante de transformer sa propre image, de se tromper lui-même et de n'avoir aucune idée de qui il est vraiment.

Humblement et d'une manière plutôt minimaliste, je vais m'attarder à quelques aspects du renouvellement qui concernent l'action et le comportement. Je me limite aux plus importants en termes de bénéfices et de changements délibérés.

5.3 ÉVOLUTION

Des changements objectifs et subjectifs sont survenus au fil des prises de conscience que le programme de renouvellement des pratiques a favorisées. Leurs traces sont disséminées dans les données et les analyses du chapitre 4. Je les classe ici selon trois catégories complémentaires et les explique un peu plus en détail en tentant d'y exposer comment elles contribuent à renouveler ma pratique.

5.3.1 Prophylactique

Les changements prophylactiques sont parmi les plus importants que j'ai vécus. Ils concernent des habitudes d'autorégulation, de prévention et d'instauration des éléments facilitant les autres aspects du changement. C'est une sorte d'hygiène de vie me prédisposant à un plus grand potentiel d'action, mais aussi à un plus grand discernement de l'aspect délibéré de mes choix (plutôt que réactif ou constrictif).

Concrètement, il me fut assez difficile de choisir quelles pratiques je voulais instaurer dans mon quotidien. Je souffrais déjà de l'impression de manquer constamment de temps et la pléthore de possibilités me donnait presque le vertige. Sur le sujet de bonnes habitudes de vie ou des actions les plus bénéfiques à intégrer dans son quotidien, les avis, les modes et les témoignages partent dans tous les sens. Plusieurs prennent même une connotation identitaire ou deviennent une nourriture subversive de l'ego.

Cette étape m'amenait à identifier et à nommer des difficultés et des aspects répulsifs de plusieurs pratiques qui se disputent l'exclusivité de la vertu. Je comprends maintenant ce qui me retenait inconsciemment depuis longtemps de réellement m'investir dans ces pratiques. Plusieurs des communautés qui se forment autour d'elles ressemblent à des clubs privés. Un peu comme les écoles d'arts martiaux qui, jadis, entretenaient une réelle compétition de performance, sans jamais oser vraiment se mesurer ou mieux, se mélanger. Elles ont le potentiel de s'insinuer dans le schéma identitaire de l'individu, de devenir une nourriture engraisseante pour l'ego et une nouvelle manière de mettre des frontières entre les gens. J'explique ce dernier point par le phénomène qui veut qu'en entrant dans une communauté, on crée toujours un « nous » qui exclut un peu ceux qui n'en font pas partie. Un langage, des habitudes et une philosophie propres à un groupe peuvent nous faire sentir plus près des autres pratiquants au prix d'une distanciation avec ceux qui ne le font pas.

Fort de mes apprentissages récents, j'ai une nouvelle manière d'aborder ces nouveautés : le jeu. Je me propose donc d'essayer certaines pratiques comme une expérimentation ludique, afin de constater si elles me conviennent, m'apportent des effets

bénéfiques et justifient l'effort et le temps investit sans accaparer une part du concept identitaire ou de l'espace relationnel. J'ai d'abord établi quelques règles simples pour le jeu, car en l'absence d'un minimum de contrainte la liberté (ou l'illusion de liberté) trop vaste n'est pas propice à ma mise en action et risque de graviter avec une trop grande influence de la force de préservation sur la force de renouvellement (ce qui constitue pratiquement un réflexe humain normal dans mon expérience). La circonscription volontaire de la liberté d'agir par des contraintes définies dans l'esprit du jeu est pour moi la tentative du tracé d'une voie de passage entre les deux pôles de la problématique existentielle décrite par Kierkegaard (voir 2.1.1.1), à savoir : la paralysie causée par l'absence (synonyme de l'impression d'absence dans son effet sur le sujet) de possibilité et la surabondance (encore une fois synonyme de son impression subjective) de possibilités. La voie de passage elle-même n'est pas une résolution du problème des possibilités, mais plutôt de la paralysie potentielle qu'il engendre. La lanterne qui éclaire cette voie et la rend praticable est donc la philosophie du jeu, tel qu'énoncé par Eugène Fink (2016).

5.3.1.1 Investissement dans l'expérience :

L'esprit des règles est plus important que les règles elles-mêmes, qui ne sont que des balises circonstancielles. En voici quand même quelques exemples :

- Établir une durée minimale de pratique avant d'évaluer la pertinence et l'effet.
- Procéder à une recherche sur la pratique afin d'optimiser la compréhension et d'augmenter les chances d'avoir une technique adéquate.
- Garder l'investissement de temps assez bas (30 minutes par jour ou moins).
- Documenter l'effet de la pratique.
- Pratiquer avec une grande ouverture, mais sans conviction ou attentes.

5.3.2 Relationnel

Cette catégorie du changement est moins évidente à décrire. Certaines analyses des données du chapitre 4 contiennent déjà toutes les prémisses de ce changement. À la base, il s'agit de porter un regard différent sur mes relations, un regard qui m'amène à accepter d'investir dans des relations imparfaites.

Si ça semble être une évidence qui ne mérite pas d'être discutée, que toutes les relations réelles soient forcément imparfaites, ma nouvelle posture concerne plutôt une augmentation de ma tolérance à l'imperfection, de l'autre, de la mienne, de celle de la relation. Ainsi, une part de l'énergie et de l'attention réservée à des liens fictifs, vécue à travers l'imagination et la procuration, est réinvestie dans des relations réelles.

Bien que ce travail soit toujours en progrès, j'ai déjà des moments où je me sens un peu plus relié à l'humanité. Ces moments contribuent à la diminution du sentiment d'insatisfaction existentielle, puisque la reliance humaine est une des dimensions de cette problématique.

La manière concrète dont ce changement s'opère concerne une augmentation de la capacité à reconnaître (passer le seuil séparant l'inconscience de la conscience) des moments où mon jugement de l'autre ou de la relation que j'entretiens avec eux est jugé imparfait, souvent bien trop sévèrement, et me pousse à désinvestir la relation. Donc, c'est l'ensemble du parcours que j'ai tenté d'illustrer par la récolte et l'analyse des données qui a permis cette augmentation de capacité (dit autrement : la qualité d'attention requise). La décision de modifier ma réaction à ce type de situation vient de deux adjuvants. Le premier est un peu automatique, c'est la modification d'un comportement inconscient par l'apport de la lumière de la conscience. L'attention agit, même sans intention. Le deuxième concerne le fait de soumettre ce comportement à ma question de recherche et à mes objectifs. Il faut très peu de

discernement pour être déjà forcé d'admettre que ma posture initiale compromet mes capacités relationnelles et favorise une forme d'isolement.

5.3.2.1 Le risque de l'autre

Une fois tout cela dit, admis et compris (au moins partiellement), il demeure toujours une marge énorme entre une relation imparfaite qui vaut la peine d'être alimentée et entretenue, et une autre qui ne serait que néfaste et dont l'avenue la plus saine serait la terminaison.

Ce travail de discernement, plus subtil, même plus sensible, doit être fait en continu et de manière indulgente, avec l'apport de la réflexivité et d'une attention toujours renouvelée à la relation. Il n'y a pas, pour moi, de recette ou de réponse définitive, comme dans l'enjeu lui-même, il faut accepter une imperfection et un doute dans cette démarche. D'une manière ou d'une autre, le maintien et la rupture d'une relation sont toujours des risques et c'est peut-être en cela que réside une part du dynamisme qu'elles insufflent à l'existence.

5.3.3 Posture philosophique

Le choix d'adopter une posture philosophique est un peu abstrait et difficile à définir. Il s'agit de faire tendre ses cadres de références vers des enjeux qui portent une forme de résolution préalable (mais pas nécessairement définitive ou complète). Considérons, par exemple, qu'un individu réfléchisse au principe de l'impératif catégorique. (Kant, 1785/1993). En supposant qu'il ait pris le temps nécessaire pour bien comprendre le concept et qu'il juge que l'application de ce concept est souhaitable. Il pourra, par la suite, bénéficier du fruit de cette réflexion quand une situation de la vie qui demande de prendre position peut trouver une réponse dans l'application du concept. Bien qu'il ne s'agît pas de devenir dogmatique ou d'essayer de se positionner d'avance sur la pléthore de choix qu'un individu

aura à faire pendant son existence, le cadre philosophique apporte une sorte de système de valeur réfléchi qui peut alléger l'existence en lui donnant une constance et une cohérence.

Ce choix est pour moi le consentement à faire un pas au-devant des actions qui ne sont que des réactions en amenuisant, un tant soit peu, l'impression de devoir se détacher du vécu pour avoir la moindre chance de le considérer plus globalement. C'est mettre en relation des aspects que l'expérience immédiate, qui impose au sens et au senti, une hiérarchie servant des besoins et des pulsions involontaires et insaisissables, avec un vécu expérientiel plus grand et plus posé. Quand on ajoute à ce cadrage philosophique les contraintes concrètes d'une technique de questionnement de l'expérience, on peut découvrir des manières d'explorer les vécus de conscience porteuse d'un grand potentiel de découverte et de changement. Les approches phénoménologiques en sont un bon exemple.

5.3.3.1 Sur la finalité

J'avais déjà emprunté plusieurs notions au stoïcisme avant d'entreprendre cette formation et l'orientation philosophique que je présente ici, comme étant un renouvellement de ma manière d'être en relation avec les autres et avec le monde, n'est pas étrangère à cette école de pensée. La transformation qui s'est opérée à cet égard est difficile à décrire autrement que par ses manifestations, mais on peut considérer, globalement, qu'elle est de l'ordre de l'incarnation. J'entends par là de faire passer une connaissance de la raison à une force d'influence sur l'action qui s'appuie aussi sur le ressenti.

Cette posture, trop étroite pour représenter un système philosophique complet, mais trop vaste pour n'être qu'une idée, est l'abdication irrémédiable de la finalité. Cette idée n'est ni nouvelle ni originale et il ne serait pas pertinent d'élaborer sur ce que cela signifie. La sagesse populaire nous dit déjà que le voyage est plus important que la destination et je n'ai rien à dire sur la manière dont chacun devrait vivre sa vie à cet égard. Pour moi, l'enjeu est simplement de rejeter consciemment toute autre finalité que la mort dans toute entreprise

humaine. Je ne crois pas pouvoir donner d'explication plus claire sur la nature de cette posture et sur ses implications que ce qui a déjà été dit au chapitre 4, particulièrement dans l'analyse des données sur l'écriture performative (4.4).

Adopter cette posture peut approfondir l'immersion dans une activité, dans un geste, dans une relation et favoriser une prise de contact avec un « immédiat » qui fait abstraction d'une finalité qui ne pourrait se retrouver ailleurs que dans le futur. La connexion avec ce qui est maintenant plutôt que ce qui sera et avec ce qui est plutôt qu'avec ce qui pourrait être, constitue un autre élément d'ancrage qui rend la réalité plus tangible. Dans ce sens l'expérience de la vie pourrait être plus satisfaisante, car elle est plus vraie. Une réalité plus réelle, en quelque sorte...

5.3.4 La mission

L'un des changements le plus surprenant et significatif à avoir émergé de ma démarche est une impossibilité à ne pas consentir à une sorte d'appel à l'action. La somme des découvertes et des prises de conscience m'a amené une nouvelle perspective sur ce que je veux faire du reste de mon temps sur cette terre, ainsi que des mécanismes qui m'empêchaient jusque-là d'y consentir. Ma mission la plus importante est de raconter des histoires. Distiller des aspects de l'expérience humaine, dans ce qu'elle a de plus archétypale et universelle, dans des récits particuliers qui seront ma modeste contribution à l'aventure humaine et à la complexité de l'univers.

L'art, la littérature, le mythe et le rite, la philosophie, ainsi que les disciplines ascétiques sont des instruments destinés à aider l'individu à franchir ses horizons limitatifs pour pénétrer dans des sphères de réalisation de plus en plus vastes. À mesure qu'il franchit seuil après seuil et qu'il terrasse dragon après dragon, la divinité qu'il appelle de son désir le plus haut acquiert une ampleur de plus en plus grande, jusqu'à englober le cosmos en entier. Finalement, l'esprit brise la sphère limitative du cosmos et accède à une réalisation qui transcende toute expérience formelle – toute

symbolisation, toute divinité : la réalisation du vide inéluctable. (Campbell, 1949/2008, p. 151)

En acceptant qu'une mission puisse être à la fois un jeu et un acte de foi, en acceptant qu'elle ne soit accomplie qu'imparfaitement et qu'elle ne me donne qu'un sentiment de sens partiel, en acceptant que le lien qu'elle me donnera avec les autres humains sera limité et toujours à renouveler, bref, en acceptant tout cela, je trouve une réponse à ma question de recherche qui dépasse mes attentes.

5.3.5 Les cycles

L'idée des cycles est intrinsèquement liée aux concepts de la création et du récit narratif. Il s'agit d'une schématisation inspirée du concept du monomythe de Joseph Campbell (1949/2008). Mon intention était de clarifier les étapes des procédés qui contribuent à me tirer de la somnolence, de l'être automatique, conditionné et réactif. Le cycle se compose d'une exposition volontaire à l'inconfort, l'inconnu ou l'inhabituel pour atteindre un seuil, où une partie de moi devra être abandonnée pour qu'une autre puisse naître, puis du rapatriement de cette expérience sous une forme partageable. Le cycle est une aventure, une forme conceptuelle du jeu. Il est évident que je peux le vivre, symboliquement ou littéralement, dans un voyage ou un autre projet qui sort du commun. Mais ce que j'en suis venu à considérer, c'est que la vie n'est qu'un ensemble de cycles, superposés dans d'autres cycles, superposés dans d'autres cycles... Une vie humaine, de la naissance à la mort, est un cycle. Une journée, de l'éveil au sommeil, est un cycle. Une respiration, de l'inspiration à l'expiration, est un cycle. La naissance de l'univers à la fin des temps est un cycle. De l'infiniment petit à l'infiniment grand, des cycles infinis qui se perdent aux limites de la perception et de la compréhension. C'est en ce sens que je qualifie le cycle d'univoque.

Cette idée pourrait sembler limitée au monde du concept et de la théorie, mais pour servir ma quête, je dois en distiller une partie plus concrète, plus applicable et plus simple.

La façon de l'utiliser pour moi est donc très réduite, il s'agit de voir les cycles à des temps et des intensités que j'estime digérables. Voici quelques exemples, aiderons à éclaircir ce concept.

5.3.5.1 Exemples

Les exemples suivants sont présentés dans un ordre de grandeur concernant l'investissement qu'ils demandent, sans que cela soit représentatif de leurs potentiels.

- Pratiquer des exercices respiratoires exigeants et inconfortables.
- Confronter mon acrophobie lors d'un vol en parapente
- Participer à un camp militaire ayant pour but de repousser les limites mentales et physiques
- Aller travailler en isolation avec des personnes âgées pendant la pandémie.
- Faire le programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales

5.3.5.2 Conditions

Certaines conditions sont essentielles pour que le cycle s'inscrive dans ma démarche de recherche. Il faut quand même spécifier qu'il arrive fréquemment que le cycle ne procure pas l'effet escompté, malgré le respect des conditions. Il convient dans ces cas d'y voir une possibilité d'expérimentation qui favorisera le prochain cycle.

- Inconfort : L'inconfort, l'effort, le stress volontaire... La découverte de soi exige l'approche d'une part inconnue de soi. Dit simplement, je peux avoir une idée de qui je serais dans une situation où je n'ai jamais été, mais je ne saurais la vérité qu'en vivant vraiment cette situation. Le confort et l'habitude

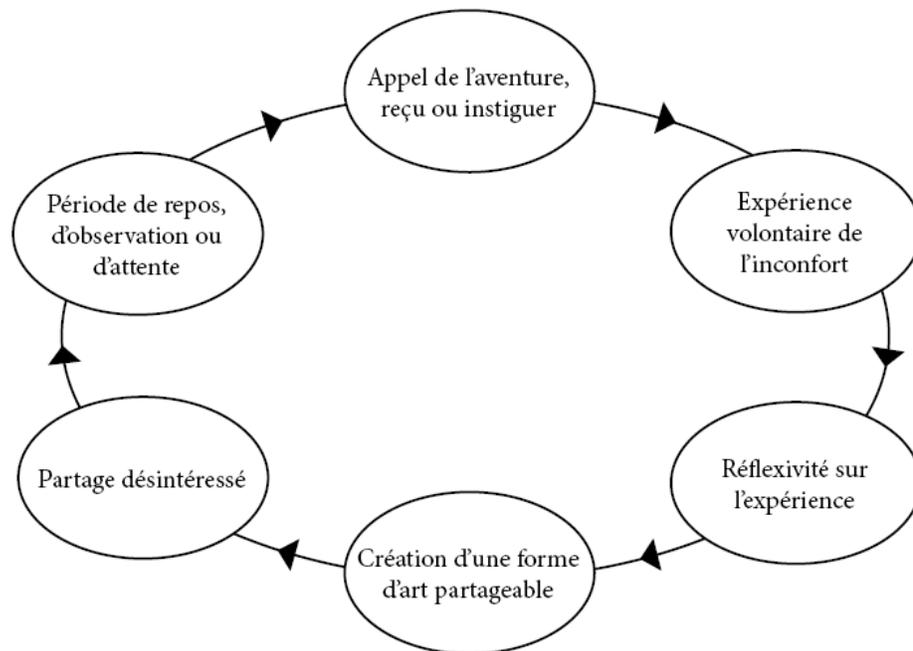
consolident l'enveloppe identitaire, l'aventure et l'expérimentation dévoilent l'ombre et le potentiel. Il va sans dire qu'une expérience qui irait à l'encontre des valeurs individuelles aurait des conséquences négatives au point de rendre regrettable la moindre découverte.

- **Réflexivité** : Sans la réflexivité, l'expérience ne serait que divertissement ou nourriture potentielle pour l'égo. Le temps d'arrêt, le recul, l'observation, tous les éléments déjà expliqués dans l'approche phénoménologique et l'épochè, sont aussi nécessaires au potentiel de découverte qu'à la conscience de soi, des autres et du monde qui donne son potentiel transformateur au cycle.
- **Partage** : Sans le partage, le cycle ne serait qu'une entreprise égoïste. Il pourrait même augmenter le danger d'isolation pour le chercheur alors que le fondement même de la démarche est la reliance. C'est aussi à cette étape que le récit narratif devient possible et que l'expérience se teinte d'une vision créatrice unique.

5.3.5.3 Schéma du cycle univoque

Ces conditions sont aussi les étapes mêmes du cycle, auxquelles le chercheur clément envers lui-même ajoutera des périodes de repos et de retrait.

Cycle univoque :



5.3.5.4 Ce que le cycle permet

L'idée du cycle en est d'abord une de permission. Une invitation à tenter quelque chose de différent en ignorant ce qui en résultera sans la pression que quoi que ce soit doit en résulter. Il permet aussi de voir plus facilement où l'on se situe face à une expérience et d'identifier le prochain pas. Évidemment, certains cycles sont trop « volumineux » pour la conscience et doivent être réduits à de plus petits cycles. Le programme de maîtrise, par exemple, fut constitué de centaines de cycles interreliés.

5.3.5.5 Sur la réalité de la fiction

On m'a demandé à plusieurs reprises pourquoi j'écrivais si souvent des récits de fiction plutôt que de tenter de restituer l'expérience d'une manière plus réaliste. Plusieurs éléments expliquent cette préférence, mais je me contenterai ici de mentionner le plus important : je ne considère pas le récit de fiction comme étant plus éloigné de la réalité que le récit dénué de fiction. Un auteur ne peut puiser dans des cadres de référence extérieurs à sa réalité. Lorsqu'on choisit de modifier un récit en ayant recours à l'imaginaire, qu'on modifie ou qu'on invente, on procède à une distillation de la réalité afin d'extraire ou de mettre en exergue les aspects qui nous semblent le mieux servir le récit. Ces éléments ne peuvent être extraits d'autre chose que la réalité, même lorsqu'elle est méconnaissable. Il en résulte une concentration et une transfiguration de la réalité qui devient en quelque sorte une « hyperréalité ». C'est pour cette raison que le récit ne perd rien en devenant fictif, à moins que les transformations ne servent qu'à dissimuler quelque chose.

5.3.6 Enrichissement des données

Afin d'enrichir ma compréhension de mes données, je les ai mises en dialogue avec les idées de certains auteurs. Bien qu'il y eût une pléthore de possibilités, je me suis limité en choisissant deux dont les concepts me paraissaient particulièrement porteurs dans le cadre de ma recherche.

5.3.6.1 L'inachèvement de Lapassade

Dans son essai sur l'inachèvement de l'homme, Georges Lapassade (1972) aborde des concepts pertinents dans ma démarche. L'idée de base qu'il soutient est que l'humain est dans un processus de devenir, de construction de soi, tout au long de son existence. Le concept de l'identité aurait une nature dynamique, fluide et contextuelle.

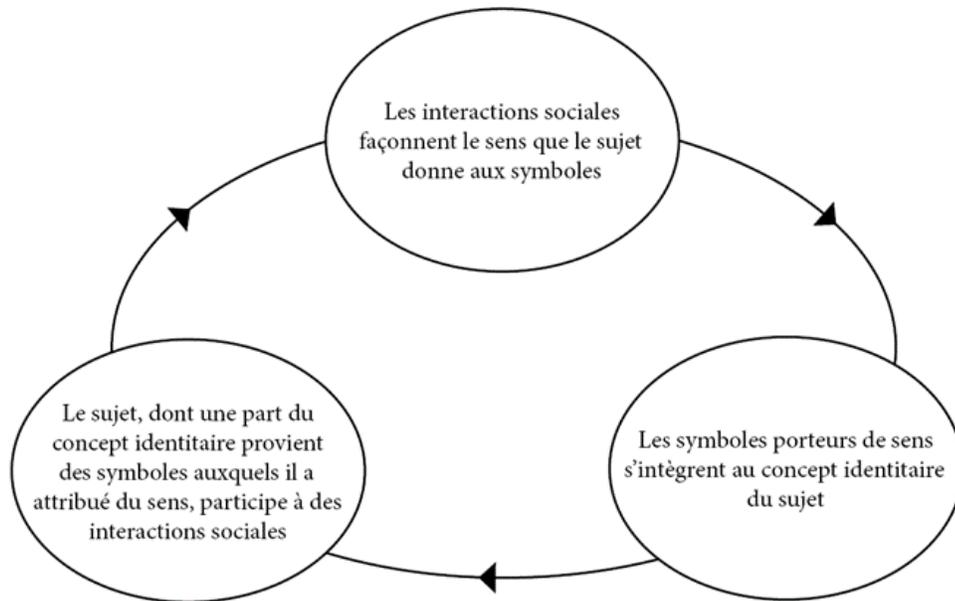
Parmi les moteurs de ce mouvement de devenir se trouvent les expériences, les influences sociales et les relations. S'il me paraît évident que les individus changent au cours de leur vie et subissent différentes tensions dans leurs rapports aux autres et à la société, ma démarche me porte à voir un intérêt particulier dans la posture consciente qu'un sujet prend face à son identité, à savoir, se concevoir et s'accepter soi-même comme inachevé (voire même inachevable).

Certains moments de la vie humaine, soumis au contexte sociohistorique et aux référents culturels, permettent d'observer ces transitions dynamiques de l'identité. Notons par exemple l'adolescence, moment où l'individu doit passer de l'étiquette identitaire de l'enfant à celle de l'adulte. Des besoins nouveaux émergent (comme la recherche d'autonomie et d'autodétermination) sans être nécessairement reconnus par le sujet ou bien définis par les cadres de références que son environnement social met à sa disposition. Cette période charnière peut facilement être mise en exergue en raison de la reconnaissance prééminente que la société lui accorde et des facteurs biologiques indéniables qui agissent sur l'individu. Néanmoins, cette transition, en plus d'être imprécise et incomplète, n'est qu'une étape d'une transformation plus grande qui dure une vie entière. La capacité et la volonté de poser son attention sur le phénomène de la transformation mettent en lumière d'innombrables autres moments, parfois très subtiles, mais tout aussi riches, de création de soi.

Une autre idée importante est celle de l'interactionnisme symbolique qui explore le rôle des interactions sociales et des symboles dans la construction du sens et de la réalité individuelle. J'ai exploré mon expérience de l'émergence et de l'influence des symboles au cours de cette recherche, mais de nouvelles perspectives pourraient se dégager d'une analyse orientée plus spécifiquement sur l'interactionnisme. L'attribution de signification à des symboles découle d'interactions sociales complexes, elle participe au processus de création de l'identité qui à son tour nourrit les interactions sociales pour transformer la signification des symboles ou en faire apparaître de nouveaux.

Cela m'apparaît comme un nouveau cycle en boucle dont les étapes sont indissociables, même indiscernables :

Cycle de l'interactionnisme symbolique :



L'être qui se considère inachevé opposera moins de résistance au changement. S'il va jusqu'à mettre en œuvre des moyens de favoriser la conscience des forces sociales qui influent la construction dynamique de son identité, son potentiel de transformations sera (ou semblera) augmenté et plus délibéré. Cette impression de pouvoir orienter la transformation de manière plus délibérée sera elle-même génératrice de sens. Je m'avance ici dans une interprétation audacieuse de la manière dont ma compréhension des concepts de Lapassade se relie à mon expérience. L'approche phénoménologique m'apparaît comme un pont entre la condition inachevée et la possibilité de faire de l'inachèvement le canevas d'une création de soi continue qui porterait un supplément de sens et ainsi une diminution du sentiment d'insatisfaction existentielle.

5.3.6.2 L'identité narrative de Ricœur

Dans le livre « Soi-même comme un autre », Paul Ricœur (2015) présente des idées complexes qui dépassent le cadre de cette recherche. Je m'attarderai néanmoins à mettre la compréhension de mes données en relation avec certains aspects d'un concept qui me paraît particulièrement approprié : l'identité narrative.

L'identité humaine est constituée des récits qu'il se raconte, qu'il raconte aux autres et que les autres lui racontent. C'est dans la conscience d'une notion de continuité, c'est-à-dire d'un enchaînement de ces récits dans une dimension temporelle, que réside la notion même de l'identité.

Ricœur explore également deux dimensions de l'identité pouvant créer une tension. L'idem est la part stable du concept identitaire qui permet à l'individu de se « reconnaître lui-même », l'ipse est la part dynamique qui le transforme et fait en sorte qu'il n'est plus totalement le même.

Ces notions font échos aux forces de préservations et de renouvellements que j'évoquais au chapitre 4.2.1.1, mais les voir comme des éléments du récit narratif plutôt que comme des caractéristiques constituantes de l'individu permet de voir le « sujet » sous un nouvel angle. Il ne s'agit pas d'observer un état pour le découvrir, mais plutôt d'observer un personnage, dans une situation pour le décrire. Il peut sembler étrange d'utiliser le terme « personnage » dans ce contexte, mais en considérant l'existence comme une série de récits, cette notion devient cohérente. Le terme est utilisé par Ricœur en dehors du contexte des récits de fiction, mais je ne suis pas certain que la distinction entre la fiction et la réalité soit vraiment importante.

J'ai décidé de devenir personnage de fiction quand j'ai réalisé que j'en étais déjà un.

(Delaume, 2008, p. 1)

Ainsi, les récits que je raconte, à moi-même ou aux autres, auront parfois une visée autobiographique. J'entends par là une tentative de rendre compte de mes expériences d'une manière véridique. Ces récits seront quand même soumis à tous mes biais et aux limitations de ma conscience, ils n'échapperont donc jamais complètement à une part de fiction. La différence est dans l'acte intentionnel de réduire l'aspect fictif au minimum possible. De l'autre côté, je raconte aussi des récits fictifs, des histoires inventées qui n'ont pas la visée d'être autobiographique ou même inspiré de mes expériences. Dans ce cas aussi, la distinction ne saurait être parfaite, car tout ce que j'invente provient forcément de moi en tant que centre de perception et détenteur d'une expérience limitée de la vie. Ces récits de fiction puiseront donc à la même source véridique de mon expérience de la vie et porteront forcément une part autobiographique. La différence est encore une fois dans l'intention, celle qui porte à raconter, mais aussi celle qui est attendue comme extrant de l'acte de création.

Élisabeth Vonarburg (2013) a dit du récit créatif : « Qu'on ne l'oublie pas; la manipulation est réciproque dans le "racontage" d'histoires. Et non seulement écrivain et lecteur se manipulent-ils l'un l'autre, mais encore ils se manipulent eux-mêmes à travers le texte qu'ils produisent et lisent autant l'un que l'autre. » (p. 71). Cet acte de double manipulation, enrichie par la notion de l'identité narrative, m'apparaît comme un acte de création identitaire réciproque. Une altérité entre l'auteur et sa création et entre le lecteur et sa création. Si un dialogue peut être établi entre l'auteur et le lecteur, c'est-à-dire par un partage relationnel de la création, une altérité de construction identitaire peut émerger de ce troisième niveau, qui m'apparaît comme la visée la plus élevée à laquelle la création peut aspirer. Mentionnons ici que je parle d'auteur et de lecteur pour simplifier le propos, mais cette idée ne se limite pas aux récits de fiction ni même aux œuvres littéraires.

Il y a pour moi quelque chose de réconfortant, presque de réconciliant, dans l'idée de l'identité narrative. Comme si de multiples morceaux isolés de mon concept identitaire trouvaient un liant. L'advenir est un récit qui s'écrit à la lisière du présent et du futur dans la narration inachevée de l'existence.

Si la principale force de cohésion s'opposant au morcèlement identitaire a été pour moi le corps et les valeurs, ces deux aspects se retrouvent englobés dans l'identité narrative d'une manière plus cohérente.

5.4 L'EXPRESSION SYMBOLIQUE DU CHANGEMENT

Tenter d'explicitier par les mots les changements qui ont traversé au-delà du seuil de la conscience est une expérience difficile qui demande autant d'effort que d'humilité. Partir des gestes observables, passer par les attitudes et les mouvements internes qui s'expriment, puis se rendre jusqu'au fondement conceptuel; piliers entre le proto-soi et le soi-autobiographique... Ce voyage est pour moi une descente dans les profondeurs des eaux noires de l'inconscience, de l'être automatisé, de l'ombre, du sous-bassement aussi nécessaire qu'occulte d'un humain qui aurait le penchant fataliste de s'intéresser à augmenter un peu le degré de sa conscience dans le sacrifice de sa propre vie à une recherche futile. Mais, je répète ce point crucial, il faut bien sacrifier sa vie dans cette aventure, avec ou sans conscience, en cherchant où dans une anesthésie aussi pure que volontaire, c'est la seule fin possible.

Il devient pour moi inévitable de concéder une certaine imprécision des termes de l'expérience pour éviter d'en retrancher une part tellement importante qu'il ne resterait que des miettes existentielles. Cette imprécision englobante est faite sur le pari qu'en donnant des morceaux d'expériences le plus complets possible, mon partage a plus de valeur (du moins à mes yeux) même s'il devient vulnérable à l'interprétation et à la subjectivité du lecteur. C'est toujours le cas de toute façon, alors aussi bien ne pas se restreindre. Cela revient aussi faire écho à la première partie de ce texte et à cette vérité qui tend à se cacher au sujet lui-même, qu'il est toujours un centre de perception de sa réalité.

Donc, devant l'absence de mots justes ou même d'une langue représentative d'un vécu de conscience trop mouvant pour être saisi sans être réduit, les options deviennent des

expressions plus sensibles que rationnelles. Un témoignage artistique, par l'image ou le récit narratif, porte une clé de partage possible : le symbole.

Les symboles ne sont pas des signes, ni des allégories remplaçant une chose connue, ils cherchent à annoncer un état de fait peu connu, ou même inconnu.

(Jung, 1912/1995, p. 374)

Mon expérience de l'approche phénoménologique est parsemée par l'émergence de symboles qui annoncent ces états de fait inconnus comme une lumière éclairant des zones d'ombres. Après avoir tenté de partager le parcours de cette recherche par les moyens les plus directs, il me reste à donner quelques exemples de la manière dont ma création artistique a été transformée. Une série d'annexes serviront à cette démonstration. Sans tenter de prouver ou de réfuter quoi que ce soit du contenu de ce mémoire, le but de ce partage est seulement de montrer différemment, par une expression extériorisée, le renouvellement de ma pratique la plus significative : la création artistique. Voici donc quelques récits et quelques dessins réalisés avant et après la recherche.

5.4.1 Récits courts rédigés avant d'entreprendre le processus de recherche

La foi

Le cri rauque du corbeau me rappelle que je suis en vie. La douleur, amie très singulière, a déjà déserté mon corps meurtri. Alors que mon cheval progresse sur le chemin boueux, je prends conscience du jour qui vient relayer les pénombres de la lande. Le soleil, pupille accusatrice de Dieu, me fait presque sourire. Mourir le jour était un espoir que je n'osais m'accorder, mais Dieu m'en jugea digne... Par le filtre de la maladie et du sang qui assiègent mes yeux, seules quelques couleurs vagues me sont accessibles. L'odeur de la mort ne me rappelle plus rien. Sa présence tangible n'a d'utilité que pour dissiper le doute que je suis éveillé. Bientôt, je ne le sentirai plus. Bientôt, ma seule sensation sera celle d'être cintré de

la lumière divine qui libérera mon âme de la prison qu'est devenu mon corps. J'aurais aimé que ma lucidité me fuie, elle aussi, avant de franchir les portes du ciel. J'espère n'y apporter que mes souvenirs heureux, déjà si lointains. Mes souvenirs d'avant la guerre, d'avant la mort... Toutes les morts dont je fus témoin furent douloureuses. Celles que je n'ai pas vues, je ne peux les imaginer autrement. Pourquoi aurais-je le privilège de m'endormir doucement, privé de douleur? Ai-je tant souffert que je n'ai pas à livrer ce dernier combat? Ou bien ce répit m'est-il accordé par pitié par le Seigneur avant de me refuser l'entrée du royaume céleste? J'ai tué ceux qu'on me demandait d'aimer. J'ai méprisé ceux à qui l'on me demandait de pardonner. J'ai pris à ceux à qui je devais donner. Au nom des ministres de Dieu, je me suis fait l'émissaire du diable. Ne peut-il pas y avoir autant de dieux qu'il y a d'hommes? Et toi, mon Dieu, ne peux-tu, dans ton infinie miséricorde, te dévoiler à nos ennemis? Qu'ils contemplent ta puissance, s'inclinent devant toi et finalement deviennent nos frères! Pourquoi les avoir créés? Ne peux-tu les ramener vers toi sans souffrance? Comment la violence peut-elle servir le seul à être parfait?

Le cri rauque du corbeau se rapproche. Pourtant, il me paraît si lointain. Il a bon nombre de cadavres pour rassasier son bec avide et crochu. Mais il me suit... Il ne souhaite peut-être pas ma mort. Il m'a éveillé au moment où j'allais partir... Cet oiseau pourrait-il être le signe subtil que j'ai raison? Dieu l'a mis sur ma route pour que je sache. Que je réalise que cette guerre, que celles d'avant et que celles qui suivront, sont des infamies provoquées par des humains perfides qui se croient supérieurs, se veulent supérieurs, à lui. Et si c'est au moment de ma libération que je me vois affligé des chaînes du remords, si c'est convoqué au jugement que l'on m'expose mes péchés, si c'est avec la pupille de Dieu dans mon dos que je dois mourir, cela ne peut être sans raison. Dieu m'a parlé!

Le cri rauque du corbeau me poursuit. « Ne meurs pas », me dit-il. Ouvre les yeux de l'homme. Dis-leur ce que je t'ai dit. Dis-leur que seul l'amour les sauvera... J'attendais le jour pour rendre mon dernier souffle, mais c'est le jour qui a soufflé. Il a soufflé sur moi et m'a débarrassé des perversions diaboliques. De ce mal en pis que les gens d'Église ont enfoui dans le cœur de l'homme. Qu'ils l'aient voulu ou non, eux aussi seront pardonnés. Dieu n'a

voulu de lois, de règles ou de commandements, autre que celui d'aimer chacun et toute chose. Aujourd'hui, je vis. C'est pour transmettre ce message que je vis. C'est pour mettre fin à la guerre et unifier les hommes de toutes origines et conditions, non pas dans le royaume des cieux, mais dans le paradis terrestre, qu'il m'a ouvert les yeux. Je pleure maintenant de joie. Sous peu, les hommes déposeront les armes et se raconteront de vieilles légendes. Dans ces histoires, ils parleront de haine, de violence et de guerre. Une réalité révolue qu'ils évoqueront, les larmes aux yeux, seulement pour éviter ce piège maléfique tendu par le diable... Les hommes seront heureux.

Mon esprit, saturé d'espoir, fut trop préoccupé pour percevoir la chute de mon cheval. En proie à la maladie, la pauvre bête a rendu l'âme. Je n'ai pas senti la douleur de la chute. Pas plus que la douleur de ma jambe, fracturée, et maintenant coincée sous la bête... La seule douleur que je sens, c'est la main du diable qui empoigne et broie mon cœur. Je me suis leurré. La guerre n'aura pas de fin... J'aurais dû mourir dans la nuit, avant de perdre la foi... Le cri rauque du corbeau est maintenant si près que je sens son haleine fétide sur mon visage. Alors que mes yeux s'ouvrent pour la dernière fois, je le vois face à moi. Il sait et je sais. Je vais mourir.

Mort dans la métropole

Je suis mort. Mon corps gît dans une ruelle obscure de la métropole. Je suis mort dans la violence, battu par des brutes stéréotypées auxquelles je ne peux rien reprocher, si ce n'est de m'avoir reconnu. Que suis-je venu faire dans cette ruelle? Tout me quitte. Mon seul souvenir est le parcours qui m'a mené là.

Tout a commencé la veille. Ma première journée. Nous sommes en voiture, moi et mes deux associés. Nous roulons vers une petite ville à une heure de chez moi, l'antre de mon premier amour. Je n'y suis jamais retourné depuis la rupture, voilà plus de dix ans... Je suis derrière,

perdu dans mes pensées. Devant, mes deux associés partagent leur excitation. Ils anticipent leur rencontre avec une cliente importante. C'est le but de leur voyage. Ça ne me concerne pas. Moi, je vais là-bas suivre une thérapie. Ils m'ont convaincu que c'était nécessaire. Pas pour mon bien, mais parce que je ne suis plus capable de faire des affaires. Je suis dysfonctionnel au point d'être un danger pour notre entreprise. Ils ont confiance, une seule rencontre avec la thérapeute me sortira de ma confusion. Je me laisse faire, je n'attends plus rien. Je n'ai aucune volonté propre.

Nous entrons dans la ville. J'avais anticipé une nostalgie profonde. Mais rien. Je ne reconnais rien. Je reste indifférent, passager, prostré dans la confusion. Brusquement, une pensée me vient. Il y a quelqu'un ici que je dois voir. Une fille que j'ai connue récemment. Une fille que je crois aimer. Mes associés me laissent devant chez elle en me rappelant que je ne dois pas être en retard pour ma thérapie. Je suis devant un bloc-appartements de brique grise à l'aspect délabré. Je ne suis jamais venu ici, mais je sais exactement où aller. Je monte au troisième étage. Un doute me pousse à continuer. Se souviendra-t-elle de moi? Sait-elle qui je suis? Je dois savoir. J'entre sans frapper. Elle est là, seule, dans un appartement pauvre, sale, vulgaire, sans confort. Elle me reconnaît, elle semble heureuse de me voir. Elle me parle. Elle parle et parle sans arrêt, ne s'arrêtant que pour me lancer quelques regards pleins d'espoir. Je souhaiterais lui répondre, mais je ne comprends pas. Je ne comprends pas ses mots. Je vois ses lèvres bouger, mais ses mots ne m'atteignent pas. Un bourdonnement abstrait m'assourdit. Je reste là, debout, immobile. Je sens son inquiétude croître. Je la trouve belle, si belle. Tellement, que tout le reste ne peut être que laid. Tellement, qu'elle ne peut être réelle. Une distance palpable se crée entre nous. Elle parle de moins en moins vite. Dans son regard, je sens la prémisse de la tristesse. C'est trop pour moi. Je ne supporterai pas de la voir pleurer. Je fuis. Je fuis à toute vitesse en regrettant ma sensibilité.

Dehors, la voiture m'attend. Mes associés sont étrangers à ma détresse. Ils sont de plus en plus imprégnés de confiance et de joie. Ils ne parlent que de cette cliente qui garantira notre avenir. C'est l'heure de ma thérapie. Ils me laissent devant une boutique d'articles de sport et repartent comme deux gamins la veille de Noël. J'entre, je descends au sous-sol. Je passe

un mur fait d'un empilage de pots de peinture grise. Au bout du corridor, une pièce chaleureuse où je devrais me sentir confortable. Pourtant, non. Elle est là. La thérapeute sans nom. Je reconnais en elle plusieurs femmes que j'ai connues, mais aucune ne se distingue des autres. Elle me regarde, elle attend. Je sais que je devrais parler, m'ouvrir. Cela m'est impossible. Je suis muet. Devant mon refus, elle sourit sereinement. Elle me donne plusieurs pilules en m'expliquant leurs fonctions. J'avale tout. Elle est satisfaite et me demande de prendre un gallon de peinture en sortant. Elle prétend que si je m'enduis le corps de cette peinture, je m'aimerais davantage. Je sors. Je passe devant la peinture sans en prendre. Alors, enfin, me viennent des mots précis. Je souffre que rien ne soit tangible, de n'avoir aucune emprise sur le réel. Mais ce ne sont pas mes mots, je n'ai pas de mots.

La voiture m'attend encore. Cette fois, mes associés sont euphoriques. Plusieurs heures ont passé pendant ma thérapie. Il fait nuit. Ils ont eu un premier contact avec la cliente. Ils s'adressent finalement à moi. Ils m'expliquent que tout se passe à merveille et que l'on doit la rejoindre ce soir, dans un bar du centre-ville. Ce soir, la cliente ne doit se préoccuper de rien. On doit tout faire pour que la soirée soit parfaite et le contrat est dans la poche. Ils me mettent en garde : « C'est une très jolie femme et c'est totalement ton type, alors reste loin et ne fait pas le con ». Je tente de les rassurer par un signe approbateur, mais je reste totalement indifférent.

Nous arrivons au bar. Une énorme discothèque de trois étages, pleine à craquer. Un de mes associés me dit que mon rôle est de m'assurer que personne ne les dérange avec la cliente. Elle ne doit pas être influencée avant la signature du contrat. Je reste là, debout, immobile. Les gens rient et dansent tout autour. Je regarde parfois du côté de mes associés. Ils assument parfaitement leurs tâches. Assis de chaque côté de la cliente, ils la protègent et l'isolent. Les trois rient ensemble comme les plus vieux amis du monde. Et la cliente? Oui, elle a tout pour me faire réagir. De longs cheveux lisses et noirs, un superbe corps, un rire sincère que rien n'arrête. Pourtant je ne réagis pas. Elle n'éveille en moi aucune pulsion. Je me sens présent, mais dissocié. Comme un élément de décor, un témoin froid est immuable.

Soudain, au moment où je n'attends plus rien, le vide se remplit. Une femme s'approche. Elle marche en ligne droite vers moi d'un pas si assuré que tout le reste semble immobile. Plusieurs se retournent vers elle, mais renoncent aussitôt tellement son inaccessibilité est tangible. Elle est blonde, les yeux verts, d'une beauté plastique repoussant le concept même de la perfection. Pourtant, rien de ses traits ne me séduit. Mais plus elle s'approche, plus ma curiosité augmente. Ce qu'elle dégage me fascine. Une aura froide et impersonnelle. Une indifférence encore plus puissante que la mienne. Elle se tient devant moi. La distance que nous avons créée entre nous et la race humaine nous unit. Elle m'est semblable! Son regard froid perce le mien. Sa voix intransigeante ne me laisse aucun choix : « Toi, tu viens avec moi ». Je la suis. Assis dans un divan, dans une proximité fusionnelle, il n'existe plus que nous. Peut-être même un seul être. Sans contour, sans émotion. Nous nous embrassons un temps indéterminable. Suspendu dans l'immobilité, dans l'insensibilité. Au contact de cette étrangère, je me sens inhumain, froid, objet. Je m'accroche au repos ultime que me procure l'absence de tout ressenti. Tout à coup, elle recule. Elle sort un sachet de cocaïne et en absorbe une grande quantité. Elle me tend la paille. Je me penche et commence à sniffer une ligne. « Arrête! » me dit-elle d'un ton encore plus froid que je ne l'eus cru possible. Sa voix ouvre une valve en moi, c'est trop froid. Soudain, je gèle. Je lâche la paille et la regarde. Je ne vois qu'absence. Un corps inhumain dans lequel je ne reconnais plus rien. Existe-t-elle? Suis-je en train de me droguer seul? La tristesse que je ne croyais plus pouvoir sentir me déborde de l'âme et m'investit en entier. Je panique.

Je sors du bar et cours dans les rues. Je me retrouve au seul endroit possible, là où je me suis fui. Je gravis les marches du bloc délabré quatre à quatre. Je pousse la porte de l'appartement. Et voilà, ma peur se concrétise. Elle est partie. Celle avec qui je devais pleurer mon amour impossible. À quel point ai-je dû être lâche pour m'insensibiliser autant? Pour ne pas l'entendre, pour ne pas m'entendre. J'explore l'appartement. Je cherche une trace, un indice, un lien. Je ne trouve rien d'autre que la confirmation de ma trahison. Certains meubles cachent des trous béants donnant sur d'autres appartements. Cette pauvreté, ce délabrement, tout ça m'appartient aussi. J'ai laissé ici toutes capacités à ressentir par peur de souffrir. Maintenant, je retrouve tout, mais il est trop tard. Je suis seul.

Pourtant, avant d'être complètement brisé, je dois encore tenter quelque chose. Une dernière chose. Si elle a fui, ça ne peut être que vers la métropole. Le lieu où convergent toutes les souffrances anonymes. J'irai avec l'espoir insensé de la retrouver.

Dehors, une voiture m'attend. Je voulais en voler une, mais un inconnu se propose de me conduire. J'y monte. Je ferme les yeux. Ce voyage qui devait durer plusieurs heures ne prend que quelques secondes. Arrivé dans la grande ville, je frissonne devant son ampleur, devant l'impossibilité de ma quête. Des voitures nous prennent en chasse, cortège de mes remords. Ma peur prend forme. Je ne suis pas venu ici la chercher. Je suis venu chercher la mort violente qui justifiera mon crime. Je sors de la voiture, cours dans les rues. Les hommes me poursuivent à pied. Je ne leur échapperai pas, je le sais. Pourtant, je cours toujours. J'arrive dans un cul-de-sac. Un homme se détache du groupe de mes poursuivants. Gros, laid, bassement humain : il est le visage concret de mes remords.

Il me prend au collet. Alors, il me vient un ultime réflexe de survie. Le besoin inexorable de confirmer ma condition. Je l'agrippe de chaque côté du visage et lui donne un coup de tête avec toute la violence que je n'ai jamais su exprimer. Je passe à travers, je ne heurte que l'intangible. Je concrétise enfin ma souffrance : je n'ai aucune emprise sur le réel. Le réel, pourtant, confirme son emprise sur moi. Il me frappe. Il me frappe encore et encore jusqu'à ce que la douleur me transcende. Jusqu'à ce que je meure dans une ruelle obscure de la métropole.

5.4.2 Récits courts rédigés après avoir complété le processus de recherche

Les oubliés

Les circonstances entourant la mort de Roderick Comptois demeurent un mystère. Personne n'oserait qualifier d'insuffisants les efforts qui furent déployés dans cette affaire. Pourtant,

la rigueur scientifique ne fournit que des réponses partielles qui, loin d'étouffer les superstitions, les enflammèrent. Supportant mal l'inconfort de l'ignorance, les langues du village se dénouèrent en hypothèses loufoques et explications absurdes. Le manque d'instruction et la peur enfantèrent des discours insensés que les vieux murmurent encore parfois. Il est regrettable que cette fin tragique ait porté ombrage à l'existence d'un homme qui fut, en plusieurs points, exceptionnel. Plus la moindre mention ne subsiste sur son caractère doux et bienveillant. Aucune louange de sa curiosité généreuse et attentionnée qui donnait à l'entretien le plus banal un aspect lumineux. Il est vrai qu'il s'était retiré depuis longtemps de la société. Il est aussi vrai que ce retrait avait causé quelques torts à sa réputation. Mais, a-t-on oublié comment, alors qu'il était enfant, il jouait la Gnossienne numéro 4 de Satie avec une sensibilité dépassant la musique elle-même? Les gens qui s'ennuient préfèrent souvent partager des paroles méprisantes. Ainsi se plaisent-ils à évoquer cette soirée isolée où, poussé par la fièvre ou par une passion indicible, Comptois avait meurtri sur un violon la Danse macabre de Saint-Saëns jusqu'à rompre les cordes de l'instrument. Aurait-on un élan de compassion pour le défunt si on l'avait vu étudier Kierkegaard des nuits entières? Pleurant sur la condition humaine, prenant sur ses seules épaules le poids de toutes les souffrances, l'idée inéluctable de la nature éphémère de la vie, l'absence aussi flagrante que troublante de sens? Y aurait-il le moindre espoir d'indulgence, une brise de pitié peut-être, à l'idée d'une consolation trouvée chez Spinoza, Épictète ou Rûmî? Non, pour ses contemporains, Comptois se voyait réduit à ce que sa mort avait d'étrange. L'énigme de son existence, tellement plus belle, contrite par les consciences limitées jusqu'à devenir une suite d'extravagances n'inspirant qu'une vulgaire curiosité.

Ainsi, il est des hommes qui, malgré leur grandeur, ne laissent que des traces insignifiantes de leur court voyage dans le monde des vivants. On pourrait croire que je tente ici de redresser une injustice. Entreprise aussi inutile qu'impossible. Mon ambition est beaucoup plus personnelle, beaucoup plus égoïste. Ma voix n'est qu'un hommage pour ces âmes noyées dans les eaux de l'oubli.

On quitte l'enfance au moment où nos facultés d'émerveillement se flétrissent. Ce moment ne vint jamais pour Comptois. Il abandonna la musique, prétextant que même les œuvres des plus grands maîtres ne seraient jamais plus qu'une fraction de la symphonie de l'existence. Cette idée finit par s'imposer dans toutes ses pratiques artistiques. Il était habité d'une conviction aussi inébranlable qu'inexplicable qu'à la lisière des perceptions humaines se trouvait une puissance englobante et unifiante; la seule lumière capable d'éclairer les ténèbres, la réponse absolue à la question insaisissable que représentait la réalité. Comme je l'ai déjà dit, il côtoya les philosophes et les sages de toutes les régions et de toutes les époques. Il décela quelques échos à sa quête dans les traités sur l'« UN » de Plotin, dans l'illumination du Bouddha et même dans le concept de volonté de Schopenhauer. Plusieurs lui proposèrent de conclure sa recherche par une réponse d'apparence simple : Dieu. Devenu métaphysicien par la force des choses, il sentit par moment une connivence avec les arguments de Saint-Augustin ou parfois un frisson devant la prose de Blake. Mais chaque matin, au réveil de ces dialogues, un vide toujours plus grand l'habitait. Comme pour la musique, il n'arrivait plus à voir dans les textes que l'omission, le manque de cette substance fondamentale qui permettrait, non pas de théoriser et de comprendre le « tout », mais bien de le ressentir, en faire partie, s'y dissoudre.

Il voyagea de par le monde, explorant dans l'expérience ce que les mots refusaient de lui dévoiler. Il pratiqua d'innombrables métiers, cherchant dans ses mains et dans son corps cette même finalité. Partout où il se posait, on l'appréciait. Il abordait les autres avec une telle sincérité et leur faisait don d'une attention si rare que tous souhaitaient sa compagnie. Mais sa quête en faisait un nomade et aussi subitement qu'il était apparu, aussi profondément qu'il avait touché les cœurs, il repartait sans lien et sans attache. On évoquait le plaisir de l'avoir côtoyé, on partageait le chagrin causé par son absence, puis on l'oubliait, toujours...

Il eut quelques occasions de connaître l'amour, du moins dans l'expression courante qu'est la relation conjugale. Mais l'idée qu'un sentiment d'une telle noblesse, d'une telle puissance, puisse se concentrer sur un seul individu suffisait pour lui à en faire un acte d'avilissement.

Une désacralisation de l'universel vers le personnel. Il se résigna à ce que personne ne dépende de lui, comme il ne dépendait de personne.

Il ne serait pas utile d'expliquer comment Comptois découvrit le Codex. Que ce soit par hasard où la conséquence inévitable d'une vie d'errance et de recherche ne ferait aucune différence. Dans les dédales obscurs des souks du Caire, siégeant sur une pierre tombale anonyme du Père-Lachaise ou dans la vitrine d'une boutique anodine, n'est-ce pas toujours le livre qui trouve le lecteur? N'ayant plus l'espoir de la satisfaction dans les mots, Comptois fut saisi à la vue des pages du codex : une panoplie chaotique de symboles indéchiffrables. Sa grande érudition l'assurait déjà qu'il n'était pas en présence d'une langue étrangère. Il envisagea un canular semblable au fameux manuscrit de Voynich, mais cette idée s'envola rapidement alors que la seule vue des symboles créait en lui des sensations aussi inédites qu'indicibles. Il percevait des images embryonnaires et mouvantes irradiant du livre et troublant sa conscience.

Cette chose porteuse d'un espoir si intense et si déconcertant ne pouvait être étudiée que dans un contexte familial. Il revint à son village natal. Dans l'ensemble de la communauté, sa présence était source de spéculation animée. On recherchait avidement sa compagnie, persuadé que ses récits d'aventures seraient un remède à l'ennui. Ce sentiment bascula très vite. On le qualifiait alors de pressé, distant, froid, puis bientôt l'incompréhension et la peur reprirent leurs ascendants souverains sur ces sujets prostrés et il devint presque un paria. Son crime était l'isolement. Chaque jour, pendant de longues heures, plongé dans le codex...

Malheureusement, je ne peux espérer décrire l'expérience de Comptois. Les mots sont affaire de raison et même leur agencement le plus habile échouerait à restituer une maigre fraction de ce que le chercheur éprouva. Sous son regard, les symboles vivaient, se permutaient en ressentis, en couleurs, en sons. Une autre réalité, un monde onirique ou ses repères se liquéfiaient. L'être distinct s'enveloppait de brouillard et perdait ses contours, il se transformait en pulsions vibrantes et chatoyantes. Entre cette extase psychédélique et les basses nécessités de la vie normale, le voyageur faisait des allers-retours. Il revenait épuisé, mais toujours plus apte à percevoir une nouvelle profondeur. L'ancrage à la réalité s'effritait, la

frontière devenait poreuse. Inévitablement, il finit par atteindre le point de non-retour. La matière physique, dissoute en fluide spirituel... Il était simultanément la particule infinitésimale, la plus petite échelle de l'insignifiance, et le grand tout qui englobe et assemble ces particules en un seul être, *Deus sive Natura*, diffus et infini... Il était relié à tout, dans sa sensibilité, dans sa raison et dans sa matière. Cela dura une éternité, cela dura une fraction de seconde. Alors, il se consuma.

N'en déplaise à Dickens, la science prétend avoir élucidé le phénomène de combustion spontanée depuis longtemps. Un certain niveau de lipide, une alcoolémie élevée, des textiles de composition particulière et la présence d'une flamme. Qu'elle soit improbable ou incroyable, la causalité reste établie. Le cas de Roderick Comptois aurait suffi à réfuter ces théories s'il avait été soumis à un examen sérieux. L'ignorant et le savant ont en commun une inclination exagérée pour la certitude. Ainsi, pour certains et dans le registre officiel, il avait été victime d'un rare et déplorable accident. Pour d'autres, sa mort était la preuve accablante qu'il avait pactisé avec le diable et avait fini par payer de sa vie et de son âme. On évoquera son nom et les circonstances de son trépas à l'occasion, mais la vraie nature de son existence passera du mystère à l'oubli. Il n'était devenu qu'un symbole de plus dans le codex dont les pages s'écrivent depuis que l'humain a la malédiction d'être conscient de lui-même.

L'ouvrage, aussi impie que merveilleux, se retrouva sur le chemin d'une nouvelle âme perdue ayant atteint l'aboutissement de sa quête. Je n'ai restitué une partie de l'histoire de Comptois que pour lui rendre hommage, et par lui aux autres oubliés. Qu'il y ait ou non un témoin ne changera rien, mais cela me reconforte un peu et me donne la force nécessaire pour retourner dans le codex une dernière fois.

Liberate me ex inferis

28 novembre 1812, Russie

Le sous-lieutenant Antoine Beaumont s'éveilla à l'aube, avant que les tirs d'artillerie ne débutent l'assaut incessant du ciel et de la terre. Avant que la dernière parcelle d'humanité des soldats ne soit réduite à des tripes et des viscères qui se répandent, absorbés par une terre glacée et inhospitalière.

Devant lui, son ami Henry Dubois, hussard du quatrième régiment sous Hesse-Hombourg, lui sembla flou. Il n'était constitué que de taches de blanc, de gris et de bleu délavé. Dans la bruine du matin, ni la couleur ni l'espoir n'arrivait à percer. L'homme regardait d'un air absent l'extrémité noire de ses doigts, nécrosée par les engelures. Autour, dans ce trou de terre où une dizaine de soldats s'étaient entassés pour survivre au froid nocturne, les soupirs et les râles montaient comme une chorale triste. Ils avaient marché près de cent soixante lieux, dix-huit jours sans manger, les pieds et les mains bons pour l'amputation. Mais il y avait encore beaucoup à faire... L'empereur arriverait aujourd'hui ou demain. Il fallait à tout prix enjamber cette rivière où Koutouzov les avait coincés. La survie de la grande armée et le rêve même de l'empire étaient en jeu.

- Tu l'entends? Dit Beaumont, lointain. Toute la nuit elle a gémi! Au début, je pensais qu'elle se plaignait! Qu'elle voulait exprimer sa souffrance! De notre présence, de tous ces canons! De notre sang! Mais non, en fait, elle rit! Elle rit de la folie des hommes! Notre sacrifice inutile à la gloire d'un monstre indifférent qu'on appelle l'empire!
- Mais de quoi parles-tu? Qui est-ce qui rit?
- Mais la Bérézina, voyons! Cette rivière de merde qui nous nargue. Son courant est comme la salive empoisonnée du diable! Le Maréchal veut un pont? Bientôt on pourra traverser à même les cadavres de nos soldats!
- Ressaisis-toi Antoine! On dit que Ney et Davout ont trépassé! L'empereur doit arriver aujourd'hui et si nous ne pouvons tenir cette position, tout cela aura été en vain!

— Sang-dieu... Ney? Le brave des braves... Le lion rouge... Comment peut-on mourir affluer de surnoms si glorieux? Que le seigneur accueille son âme... s'il ne brûle pas déjà en enfer, murmura Beaumont en tournant son regard au ciel.

Les deux hommes furent interrompus par la voix stridente d'un capitaine polonais qui jappait des ordres au nom d'un autre officier mort. Peu importe, les ordres venaient de quiconque avait le moindre galon et on y obéissait sans conviction. À ce stade, la plupart des soldats étaient habités de ce désir secret qu'une balle ou un boulet les libère de leurs souffrances.

Beaumont et Dubois se retrouvèrent dans un groupe d'une quinzaine d'hommes sous le commandement du polonais, dont ils ignoraient autant le nom que le plan. Ils avaient vaguement compris qu'un détachement ennemi était en train de monter une pièce d'artillerie dans un boisé à proximité, et qu'il devait entraver ce projet. Les hussards, fleuron de la cavalerie de la grande armée, avaient mangé leurs chevaux depuis longtemps déjà. Émaciés, faibles, l'uniforme en lambeaux, ils devinrent fantassins et furent enfin libérés. Une salve des cosaques, déjà bien positionnés, les faucha comme du blé.

Beaumont eut l'impression de s'être assoupi un moment. Devant lui, Dubois le regardait avec de grands yeux ronds, le visage figé. Les deux hommes se retrouvèrent assis confortablement, au pied d'un foyer de pierre. Dubois alluma sa pipe et expliqua, le sourire aux lèvres, pourquoi il avait décidé de croire en Dieu : « Tu vois mon ami, c'est une affaire aussi simple qu'irréfutable! Ou dieu existe, ou dieu n'existe pas! Ou je décide de croire, ou je m'y refuse! »

— Eh bien, mon cher, ta logique est digne de La Palice, répondit Beaumont avant de chanter sur un air enfantin les vers populaires de Monnoye :

« il mourut le vendredi
le dernier jour de son âge
s'il fût mort le samedi,
il eut vécu davantage ».

Dubois éclata de rire : « Morbleu! Veux-tu bien me laisser finir? Il en va peut-être du salut de ton âme! » Sur un geste d'encouragement de son interlocuteur, il poursuivit : « Donc, imaginons que je choisisse de ne pas croire en Dieu et qu'il existe, qu'advient-il de moi à ma mort?

- Eh bien, tu risques la damnation éternelle, dit Beaumont d'un air joueur.
- Exact! Maintenant, imagine les autres possibilités, qui sont ici au nombre de trois. Tout d'abord, je pourrais croire en Dieu sans qu'il existe. Ma croyance n'aurait ainsi aucune incidence sur ce qui peut advenir de mon âme. N'est-ce pas?
- Mmm, oui, j'imagine que c'est juste.
- D'accord, poursuivit Dubois, excité, maintenant une autre possibilité : je ne crois pas en Dieu et Dieu n'existe pas... encore une fois pas de problème! Et enfin la dernière option, je crois en Dieu et il existe!
- Et voilà ta seule chance d'accéder au paradis... mais où es-tu allé chercher ce résonnement farfelu!
- Cela n'a rien de farfelu! Dit le hussard faussement insulté, c'est Blaise Pascal qui expose cette logique sans faille dans un de ses ouvrages. Tu devrais peut-être rehausser tes lectures mon cher!
- Te voilà donc devenu croyant... Mais tu commets une erreur stratégique de taille mon ami!
- Quoi donc?
- Il ne suffit pas de croire pour se voir ouvrir les portes du ciel, encore faut-il être un bon chrétien!
- Que nenni, il suffit de recevoir les derniers sacrements et *Liberate me ex inferis!* Tu vois, l'important n'est pas tant de réussir sa vie que de ne pas rater sa dernière heure!
- Oui, mais tu ne les as pas reçus?

Henry Dubois ne répondit rien, ses grands yeux restaient braqués sur ceux de Beaumont qui répéta plus fort : « Les derniers sacrements? Tu ne les as pas reçus? »

Le hussard s'aperçut qu'une masse l'empêchait de bouger. Il se dégagea des cadavres empilés sur lui. En se relevant, il s'aperçut que le crâne de son ami avait été défoncé par un projectile, de gauche à droite, juste au niveau des tempes. "Eh bien voilà pour ton idée grandiose, songea-t-il, maintenant que Dieu existe ou pas te voilà bien damné!".

Antoine Beaumont resta plusieurs heures au milieu du charnier. Les cosaques avaient déjà quitté la région. De l'ouest rugissaient les batteries de canons incessants aux abords de la Bérézina. Il n'avait rien d'autre en tête que de chercher un peu de silence quand il partit dans la direction opposée. Qu'il ait marché une heure ou une semaine, il n'aurait pu le dire. Il ne sentait plus le froid ou la faim. Il avançait comme un corps désincarné, plus mort que vivant. Dans sa tête, les pensées se bouscullaient, de son enfance en Haute-Savoie jusqu'à Moscou en flamme, mais tout finissait toujours par revenir à une idée obsédante : les derniers sacrements.

Lorsqu'il finit par tomber sur une petite chaumière isolée, il entra sans hésiter. Dans la pièce unique se trouvaient deux occupants des plus singuliers. Le premier avait le faciès d'un crapaud. Il se tenait droit, ses maigres épaules rejetées en arrière, le menton flasque et relevé. Il portait une tunique mauve, crénelée de bourgogne assortie d'un pantalon de cuir marron qui dévoilait la maigreur de ses cuisses et le galbe bulbeux de ses mollets. Sa tête poisseuse et couverte de verrues émergeait d'une très large collerette. Ses yeux globuleux reflétaient l'inexpressivité commune à tous les batraciens.

De l'autre côté de la pièce, assis à la table, devant une barrique de vin, un humanoïde beaucoup plus costaud avec le faciès d'un porc. Sa peau alternait du gris au beige avec quelques protubérances rosacées entre des traces de moisissure. Son pourpoint de velours bleu était maculé de saleté et de sueur. Son nez, ou plutôt son groin renifla l'air avec véhémence dès l'entrée du visiteur.

Beaumont sentit le sang lui engourdir les membres à la vue de ces deux créatures surnaturelles. Dans sa tête surgit une mélodie de canons et de clarinettes de cinq pieds à en

faire frémir tout son corps. Il retrouva la hargne de ses premières charges, sous les cris du petit caporal lui-même!

D'un bond de côté, le hussard évita la table que le porc avait projetée, déployant une force prodigieuse. Beaumont dégaina son sabre au moment où l'ennemi abattait sur lui une hache rouillée. La parade fit reculer le français jusqu'au mur, mais il se braqua aussitôt et décocha une botte furieuse qui pénétra l'abdomen du porc jusqu'à la garde. Beaumont repoussa son assaillant et dégagea sa lame du même mouvement. "Les grognards vous saluent" dit-il en faisant une petite courbette.

Alors que le porc se vidait de son sang en gémissant, le crapaud avait à peine bougé. D'un geste souple et lent, il leva une longue rapière qu'il pointa au visage du hussard. Les deux adversaires se lancèrent dans un duel épique. D'estoc et de taille, de parades en feintes, les bottes et les flèches s'échangeaient avec une adresse rare qui parut placer les bretteurs à égalité. Un premier coup toucha l'épaule du français, puis un autre à la cuisse. Les blessures, bien que superficielles, s'accumulaient à l'état de faiblesse générale du hussard. Il reconnut qu'il allait perdre ce combat, et ainsi, sa vie. Au lieu de parer le prochain coup du démon, il décida de sacrifier une part de lui-même. Il leva son bras gauche, caché sous sa pelisse, pour entraver l'attaque. La lame s'enfonça en travers de sa chaire et se planta directement dans l'os, près du coude. La douleur fut si vive que Beaumont faillit s'évanouir, mais, serrant les dents, il parvint à décocher un coup de Jarnac qui s'enfonça dans le gosier du crapaud et le tua sur le coup.

Le sous-lieutenant tituba jusqu'au porche et se laissa tomber au sol, à bout de force. "Tu avais tort, Dubois". Dit-il à haute voix, le regard perdu.

"Ta stratégie est bien trop imprudente. La vie, pour les soldats de la grande armée, est à risque de s'interrompre à tout moment, sans clairon ni tambour. Combien de cadavres jonchent la route de Moscou à Minsk? Aucun n'aura reçu les derniers sacrements..."

Dieu accorderait sûrement une chance à celui qui a vaincu deux démons de l'enfer? Mais quelle clémence aurait-il envers le meurtrier sanguinaire de pauvres innocents? Deux

démons! La semblance d'un homme porc et d'un homme crapaud! Sang-dieu, quelle farce abjecte! Était-ce au moins des militaires?

De deux choses l'une, soit j'ai tué des paysans auxquels mon esprit malade a donné l'apparence de démon pour justifier mes exactions, soit j'ai traversé du monde des vivants vers une version grotesque de l'enfer où j'ai dû affronter le mal sous ses formes les plus absurdes.

Dans les deux cas, je n'aurais rien gagné d'autre que le droit de contempler une fois de plus le ciel livide de cette contrée nauséabonde!"

Au moment où sa vision s'embrumait et que les dernières lueurs de la vie vacillaient autour de lui, Beaumont aperçut des silhouettes menaçantes surgir de la forêt entourant la chaumière. Elles portaient l'uniforme cosaque, mais leurs mains et leurs pieds étaient velues, se terminant par des griffes courbées. L'imminence du trépas berçait ses pensées dans l'errance, jusqu'à se poser sur les paroles de son ami : *Liberate me ex inferis...* Libérez-moi de l'enfer... Peut-être t'avais-je mal compris, dit-il à l'adresse d'un interlocuteur invisible. Tu ne formulais pas l'espoir d'éviter la damnation, mais bien d'en être libéré... Peu importe les derniers sacrements, je n'irai pas en enfer puisque j'en suis en partance...

Le hussard lutta pour rester conscient quelques secondes de plus, juste assez pour confirmer que les créatures qui l'encerclaient avaient des gueules écumantes, des yeux sanguinaires et des museaux canins. Alors que le voile du sépulcre le couvrait, un sourire sibyllin se dessina sur ses lèvres.

5.4.3 Dessins réalisés avant d'avoir complété le processus de recherche





5.4.4 Dessins réalisés après avoir complété le processus de recherche





CONCLUSION GÉNÉRALE

J'ai parlé de la réalité en introduction pour donner le ton de cette lecture et pour justifier ma problématique par une pertinence sociale. Entendons par là que je ne suis pas le seul humain pour qui ce sujet est une préoccupation. Il convient maintenant d'avouer un autre motif. Les questionnements sur la réalité, qu'ils soient amenés par la philosophie, la religion, l'art, la physique, une pratique sensitive, ou n'importe quelle autre source, sont pour moi (et c'est ce que j'ai tenté de démontrer dans les paragraphes 4 et 5) intrinsèquement liés aux questionnements sur la conscience. Ces deux sujets, ou ces deux facettes d'un même sujet se heurtent aux limites des capacités humaines et se dérobent à toute conclusion définitive. Mystère aussi merveilleux qu'opaque qui n'empêche pas une exploration des frontières de l'inconnu.

Ce n'était donc qu'une façon furtive de tenter de vulgariser une problématique qui pourrait paraître abstraite, complexe ou même rebutante. Ainsi, ma démarche d'exploration de la conscience aura été faite en choisissant de porter une attention particulière à sa dimension relationnelle. C'est ce qui aura contribué à redéfinir mon rapport à la réalité vers un amoindrissement du sentiment d'isolation et donc du sentiment d'insatisfaction. Isolation et irréalité, dans la dimension affective qu'ils portent, sont cause et effet l'un de l'autre.

Finalement, je n'aurai fait qu'un pas sur la route de l'inachevé... Un pas minuscule, négligeable, grandiose, ultime...

Un pas! Un seul petit, tout petit pas! Et c'est souvent de ce petit pas, à sauter dans le grand escalier de la vie humaine, que dépend la somme immense du bonheur ou du malheur humain.

(Poe, 1989, p. 385)

Limites de la recherche et implications futures

Les recherches à la première personne produisent des connaissances indissociables de la singularité, du contexte et de la subjectivité du chercheur. Les données qu'elles produisent ne peuvent donc pas être reproduites ou analysées quantitativement. Il serait erroné et inutile de comparer ce mode de production du savoir à une approche hypothético-déductive propre au courant positiviste. L'examen de l'expérience subjective du vécu humain est une aventure qui comporte des risques, particulièrement quand elle se heurte aux exigences du cadre académique, mais ce risque ne saurait justifier l'évitement de ce qui constitue, selon moi, l'essentiel de notre vie : l'interprétation subjective des contenus de la conscience.

Ce type de recherche est en pleine évolution et la place qu'il prendra dans le grand cheptel de la science n'a probablement pas fini de se définir. Trouver l'universel au cœur du particulier, ou trouver le particulier au cœur de l'universel... Je ne crois pas que les manières de produire de la connaissance devraient s'opposer, mais plutôt se féconder afin d'ouvrir des horizons nouveaux pour l'humanité.

Je considère que la pratique de la science n'est pas une joute en vue d'avoir raison, mais un travail qui contribue à augmenter et à approfondir la connaissance.

(Jung, 1912/1995, p. 721)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aurèle, M. (2021). *Pensées pour moi-même*. J'ai Lu. (Œuvre originale publiée en 1559)
- Assagioli, R. (1971). *Psychosynthesis: A Manual of Principles and Techniques*. Viking Press.
- Atwood, M (2004). *Oryx and Crake*. Anchor.
- Barbier, J.-M. (1996). *Savoirs théoriques et savoirs d'action*. Presses Universitaires de France.
- Bataille, G. (1943). *L'expérience intérieure*. Gallimard.
- Bataille, G. (2012). *La souveraineté*. Lignes.
- Bergier, J. et Pauwels, L. (1990). *Le matin de magicien*. Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1960)
- Blake, W. (2022). *Selected Writings*. Peter Otto. (Œuvre originale publiée en 1927)
- Bostrom, N. (2003). Are you living in a computer simulation? *Philosophical Quarterly*, 53(211), 243-255
- Boutet, D. (2018). La création de soi par soi dans la recherche-crédation : comment la réflexivité augmente la conscience et l'expérience de soi. *Approches inductives*, 5(1), 289-310.
- Brel, J. (2003). J'arrive [chanson]. Dans *Boîte à bonbons*. Barclay.
- Campbell, J. (2008). *The Hero with a thousand faces*. New World Library. (Œuvre originale publiée en 1949)
- Camus, A. (1942). *Le mythe de Sisyphe*. Gallimard.
- Camus, A. (1951). *L'homme révolté*. Gallimard.
- Camus, A. (1956). *Le premier homme*. Gallimard.
- Comité permanent des langues officielles. (2017) Chambre des communes, Canada, 42^e législature. Numéro 073. 1^{re} session. *Témoignages*.

<https://www.noscommunes.ca/Content/Committee/421/LANG/Evidence/EV9139329/LANGEV73-F.PDF>

Delaume, C. (2008). *S'écrire mode d'emploi*. Publie.net

Demartini, D. (2003). *Entretien avec Pierre Soulages*. Aisthesis. <https://dfxdemartini.wordpress.com/entretiens-avec-des-artistes/entretien-avec-pierre-soulages/>

Depraz, N. (2012). *Bouddhisme et phénoménologie, entretien entre Françoise Bonardel et Natalie Depraz*, BaglisTV. <https://www.baglis.tv/esprit/religions/496-bouddhisme-et-phenomenologie.html>

Denzin, N. K. et Lincoln, Y. S. (2005). *The Sage Handbook of Qualitative Research*. N. K. Denzin & Y. S. Lincoln (dir.).

Dostoïevski, F. (1992). *Les Carnets du sous-sol*. Actes Sud. (Œuvre originale publiée en 1864)

Duprat, G. (2010). *Le rêve du papillon*. <https://cosmologik.wordpress.com/2010/09/19/le-reve-du-papillon/>

Durant, W. (2011). *The Life of Greece, vol 2. of The Story of Civilization*. Simon and Schuster.

Espinoza, M. (2012). La Réalité ultime : atomes et relations substantielles, *Scripta Philosophiæ Naturalis*, 1, 87-111.

Fink, E. (2016). *Play as Symbol of the World: And Other Writings*. Indiana University Press. (Œuvre originale publiée en 1988)

Foucault, M. (2014). *Surveiller et punir*. Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1975)

Frank, J. (2010). *Dostoyevsky: A Writer in His Time*. Princeton University Press.

Freud, S. (2010). *L'interprétation du rêve*. Presses Universitaires France. (Œuvre originale publiée en 1899)

Gabriot, B. (1996). *À propos de la recherche-action existentielle de René Barbier, Comptendu de lecture du livre Barbier*. La recherche-action, Document électronique. <https://recherche-action.fr/labo-social/download/M%C3%A9thodologie/A%20propos%20de%20la%20recherche-action%20existentielle%20de%20Ren%C3%A9%20Barbier.pdf>

- Garisto, D. (2022). *The Universe Is Not Locally Real, and the Physics Nobel Prize Winners Proved It: Elegant experiments with entangled light have laid bare a profound mystery at the heart of reality*. Scientific American.
<https://www.scientificamerican.com/article/the-universe-is-not-locally-real-and-the-physics-nobel-prize-winners-proved-it/>
- Greene, B. (2020). *Until the end of time: Mind, Matter, and Our Search for Meaning in an Evolving Universe*. Penguin UK.
- Guba, E. G. et Lincoln, Y. S. (1994). Competing paradigms in qualitative research. In N. K. Denzin & Y. S. Lincoln (Eds.), *Handbook of Qualitative Research*, 105-117
- Hesse, H. (1977). *La loup des steppes*. Calmann-Lévy. (Œuvre originale publiée en 1927)
- Hesse, H. (1983). *Demian*. Calmann-Lévy. (Œuvre originale publiée en 1919)
- Hesse, H. (1989). *Siddhartha*. Calmann-Lévy. (Œuvre originale publiée en 1922)
- Husserl, E. (1991). *Expérience et jugement*. Presses Universitaires de France. (Œuvre originale publiée en 1939)
- Ichheiser, G. (1949). Misunderstandings in human relations: A study in false social perception. *American Journal of Sociology*, 55(2), 1-70
- Inwood, M. (2002). *Heidegger: A Very Short Introduction*. Oxford University Press. (Œuvre originale publiée en 1998)
- James, W. (2018). *The Principles of Psychology*. Hansebooks. (Œuvre originale publiée en 1890)
- Jung, C. G. (1977). *C.G. Jung Speaking: Interviews and Encounters*. Princeton University Press
- Jung, C. G. (1995). *Métamorphose de l'âme et ses symboles*. Le livre de poche. (Œuvre originale publiée en 1912)
- Kant, E. (1993). *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Le livre de poche. (Œuvre originale publiée en 1785)
- Khayyam, O. (1912). *Les Rubaiyat*: traduction de Edward FitzGerald. Routledge and Sons.
- Kierkegaard, S. (2000). *Crainte et tremblement*. Rivage. (Œuvre originale publiée en 1843)
- Kierkegaard, S. (2010). *La maladie à la mort*. Nathan. (Œuvre originale publiée en 1849)

- Kierkegaard S. (2014) *The Concept of Anxiety*. New York: Liverlight. (Œuvre originale publiée en 1844)
- Lapassade, G. (1972). *L'entrée dans la vie : essai sur l'inachèvement de l'homme*, Union générale d'éditions.
- Lawrence, T. E. (1952). *The seven Pillars of Wisdom*. Doubleday & Company, Inc. (Œuvre originale publiée en 1926)
- Lovecraft, H. P. (2011). *The Complete Works of H.P. Lovecraft*, Creative commons, <https://arkhamarchivist.com/ebook/The%20Complete%20Works%20of%20H.P.%20Lovecraft.pdf>
- Malory, T. (1970) *Le Morte d'Arthur*. Penguin Random House Canada. (Œuvre originale publiée en 1485)
- McGonigal, K. (2011). *The Willpower Instinct: How Self-Control Works, Why It Matters, and What You Can Do to Get More of It*. Avery.
- MonetPainting.org (2020) *Claude Monet: Artist Biography with a Portfolio of his Most Famous Paintings and Drawings*. <https://www.monetpaintings.org/>
- Nietzsche, F. (1985). *Le Gai savoir*. Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1882)
- Nietzsche, F. (1991). *Le cas Wagner*. Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1888)
- Nietzsche, F. (2006). *Ainsi parlait Zarathoustra*. Flammarion. (Œuvre originale publiée en 1883)
- Nietzsche, F. (2011). *Généalogie de la morale*. Flammarion. (Œuvre originale publiée en 1887)
- Ntebutse, J. et Croyere, N. (2016). Intérêt et valeur du récit phénoménologique : une logique de découverte, *Recherche en soins infirmiers*, 124(1), 28 -38.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2005). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin.
- Palahniuk, C. (2011). *36 writing craft essays*. Lit reactor. <https://litreactor.com/essays/36-writing-essays-by-chuck-palahniuk>
- Palahniuk, C. (2020). *Consider this*. Grand Central Publishing.
- Poe, E. A. (1989). *Edgar Allan Poe, contes, essais, poèmes*. Robert Laffont.

- Rao, M. (2020) *Belief and Beyond: Adventures in Consciousness from the Upanishads to Modern Times*. Harper Collins India.
- Rennie, C. (2014) *De la réciprocité à la solidarité au quotidien : Parcours sensible et performatif d'un renouvellement du rapport à l'altérité* [mémoire de maîtrise, Université Fernando Pessoa.]
https://www.academia.edu/53498740/De_la_r%C3%A9ciprocit%C3%A9_%C3%A0_la_solidarit%C3%A9_au_quotidien?uc-g-sw=46521892
- Ricoeur, P. (2015). *Soi-même comme un autre*, Points.
- Rogan. J. (2021, #1726). Chuck Palahniuk (1726), [épisode de balado]. Dans The Joe Rogan Experience. Spotify.
<https://open.spotify.com/episode/6xNtQndjzyvEaoHl6lHT7V>
- Roy, G. (1993). *La route d'Altamont*. Édition du Boréal. (Œuvre originale publiée en 1966)
- Ryle, G. (1949). *The Concept of Mind*. Hutchinson & Co.
- Russell, B. (1919). *The Problems of Philosophy*. Henry Holt and company
- Saint Augustin. (1995). *Les confessions de Saint Augustin*. France loisir. (Œuvre originale publiée en 1835)
- Śāntideva. (1995). *La marche à la lumière, Bodhicharyâvatâra*. France loisir. (Œuvre originale publiée en 1920)
- Sartre, J.-P. (1976). *L'être et le néant*. Gallimard. (Œuvre originale publiée en 1943)
- Sartre, J.-P. (2001). *Critique de la raison dialectique*. Ellipses. (Œuvre originale publiée en deux volumes en 1960 et 1985)
- Schopenhauer, A. (2014). *Le Monde comme volonté et comme représentation*. Presses Universitaires France (Œuvre originale publiée en 1818)
- Skinner, B. F. (2020). *The behavior of organisms: An Experimental Analysis*. B. F. Skinner Foundation. (Œuvre originale publiée en 1938)
- Smith, J. et Johnson, M. (2018). Qualitative research in social science: Rigorous or objective? *Qualitative Social Research*, 19

- Spinoza, B. (2022). *Éthique III, Proposition VII*. Flammarion. (Œuvre originale publiée en 1677)
- Spiritetmusik. (2014, 7 février). *Carl Gustav Jung : 1959 - dernière interview 2 ans avant sa mort* [Vidéo]. Youtube. <https://www.youtube.com/watch?v=HIZj6hgnaAA>
- Strand, M. (2002). *Keeping Things Whole: Selected Poems*. Alfred A. Knopf
- Tarver, D. E. (2002). *The Book of Five Rings: Miyamoto Musashi*. IUniverse Star
- Teilhard de Chardin, P. (1955). *Le Phénomène humain*. Les Éditions du Seuil.
- Thoreau, H. D. (1854). *Walden or life in the woods*. Ticknor and Fields.
- Vermersch, P. (2006). Rétention, passivité, visée à vide, intention éveillante. *Phénoménologie et pratique de l'explicitation, Expliciter*, 65, 14-28.
- Virgil (2006). *The Aenid*; traduit par Robert Fagles. Viking Penguin.
- Vonarburg, E. (2013). *Comment écrire des histoires : guide de l'explorateur*. Alire
- Wilson, C. (1956). *The Outsider*. Houghton Mifflin
- Wilson, C. (1971). *The Occult*. Random House.
- Wilson, C. (1982). *La Pierre philosophale*. Nouvelles Éditions Oswald. (Œuvre originale publiée en 1969)
- Wilson, C. (1984). *The Strength to Dream: Literature and the Imagination*. Arrow Books. (Œuvre originale publiée en 1968)
- Wilson, C. (2006). *L'Archéologie interdite : de l'Atlantide au Sphinx*. Alpee Jean Paul Bertrand. (Œuvre originale publiée en 2001)
- Winnicott, D. W. (1971). *Playing and Reality*. Tavistock.